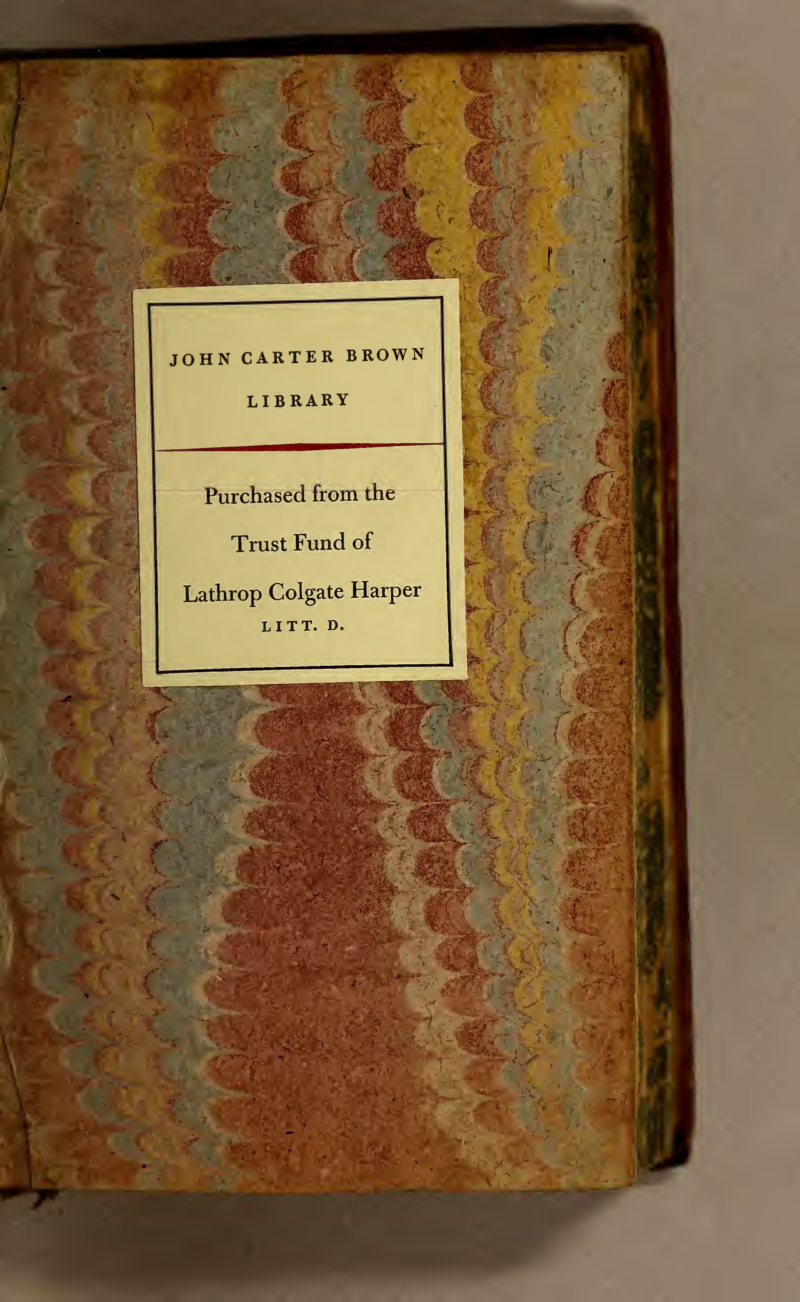



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University



ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE OU HISTOIRE DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les différentes parties du Monde,

EXTRAIT des Relations les plus exactes & des Voyageurs les plus véridiques,

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. TARGE.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
DELORMEL, rue du Foin.
DESAINT, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.


RPJCB



HISTOIRE
DE LA DÉCOUVERTE ET DE LA CONQUÊTE *DU PÉROU*, PAR FRANÇOIS PIZARRE.

CHAPITRE PREMIER.

Famille de Pizarre : Ses commencements : Il s'éleve par ſon mérite : Il ſert avec ſuccès ſous Balboa : Il acquiert une fortune aiſée : Il ſe joint à Almagro & à de Luques pour faire des découvertes : Origine d'Almagro : Ils équipent un vaiſſeau, & ſe rendent au port de Pines : Ils ont quelques eſcarmouches avec les habitants, & entendent parler de grands tréſors : Ils éprouvent des difficultés exceſſives,

& leur projet est presque totalement détruit : Tous leurs hommes les abandonnent à l'exception de quatorze.

Naissance & jeunesse de Pizarre.

PLUSIEURS Auteurs Espagnols ont assuré que François Pizarre, dont la valeur & la persévérance acquirent à l'Espagne le Royaume du Pérou, étoit noble de naissance : mais plusieurs autres ont écrit avec plus d'apparence de raison, & sur de plus fortes preuves, qu'il étoit fils illégitime de Gonzalez Pizarre, Officier à Truxillo, ville d'Estramadure, qui le fit d'abord exposer à la porte d'une Eglise. On découvrit qu'il en étoit le pere, & on l'obligea d'en prendre soin : mais il en remplit les devoirs avec tant d'indifférence qu'il ne lui donna aucune éducation, & l'envoya garder ses pourceaux, emploi dans lequel Pizarre passa la plus grande partie de sa jeunesse.

Guidé par un mouvement de la nature, qui lui servoit de maître, il méprisa bien-tôt cette vile occupation, pour embrasser un genre de vie plus actif. Il quitta son troupeau, & s'embarqua sur une flotte chargée pour les Indes occidentales : il s'y fit

bien-tôt connoître par sa prudence, par son exactitude & par la vivacité de son esprit, ensorte qu'après avoir commencé par les plus bas emplois, il parvint à un poste plus important; servit avec honneur tant à Saint-Domingue qu'à Cuba; accompagna Hoyéda au Golphe de Darien, & y fut laissé par ce Commandant, pour gouverner en son absence la Colonie qu'il y avoit établie.

Pizarre servit ensuite sous Vasquez Nunez de Balboa, & acquit la réputation d'un Officier prudent & brave jusqu'à l'intrépidité. Il s'établit à Panama, dans le temps où l'on commençoit à bâtir cette ville, & comme il avoit déja fait une fortune assés considérable, il parut entiérement disposé à mener une vie tranquille & commode: mais il en fut bien-tôt arraché par le désir d'acquérir de la gloire, & peut-être par celui qui s'y joignit d'augmenter ses richesses.

Il fait société avec Almagro & Ferdinand de Lucques.

Au commencement du seizieme siècle, les Pinsons avoient découvert le Brésil sur la côte orientale de l'Amérique méridionale: mais on n'avoit encore fait aucunes découvertes dans la partie occidentale, quand Pizarre

PIZARRE, Chap. I.

excité par Almagro, avanturier dont nous aurons occasion de parler plus amplement, fit société avec lui & avec Ferdinand de Lucques, riche Ecolâtre établi à Panama, pour continuer de ce côté les découvertes commencées par Nunez de Balboa.

Pizarre & Diégo de Almagro résolurent de mettre à la voile pour cette expédition dans des vaisseaux armés à leurs frais : ils convinrent que s'ils faisoient quelques nouvelles découvertes, le premier demeureroit dans le pays dont on auroit pris possession, pendant que le second reviendroit à Panama pour y faire des recrues, & pour se procurer les choses nécessaires, & que Ferdinand de Lucques auroit soin de les tenir prêtes le plus promptement qu'il seroit possible. Ce dernier demeura à Panama, comme agent de leur compagnie, étant plus propre à se charger de ce soin qu'aucun des deux autres, non-seulement comme le plus âgé : mais aussi comme le plus riche, puisqu'il possédoit une somme considérable en argent comptant ; de très gros fonds de terre, & étoit seul propriétaire de l'Isle de Tabago, dans la baye de Panama.

Diégo avoit pris le nom d'Almagro, d'une ville dans la province de Castille en Espagne, où il avoit été trouvé dans les rues, étant encore enfant, ensorte qu'on n'a jamais su de qui il tiroit sa naissance : son éducation avoit été des plus médiocres : il ne devoit sa fortune qu'à son esprit naturel qui paroissoit fait pour les plus grandes entreprises.

Origine d'Almagro.

Le plus grand nombre des hommes dont les vues étroites & resserrées ne peuvent atteindre à se former une juste idée de ce qui anime à la gloire les ames élevées, regarderent les projets de ces trois associés comme romanesques & impossibles, & jugerent qu'ils les conduiroient immanquablement à leur ruine.

Supérieurs à toutes les idées & à toutes les opinions vulgaires, nos avanturiers persisterent dans leur dessein, établirent pour fondement de leur société de ne se jamais abandonner réciproquement : se promirent qu'aucun danger ni aucun obstacle ne les détourneroit de cette entreprise, & convinrent de partager également sans aucune réserve toutes les richesses qu'ils pourroient gagner,

Ils ratifient leur société par le serment le plus solemnel.

PIZARRE, Chap. I.

An. 1524.

déduction faite des droits de l'Empereur & de tous les frais néceſſaires.

La façon dont ils ratifierent leurs engagements mutuels fut auſſi ſolemnelle que ſinguliere. Pizarre & Almagro aſſiſterent publiquement à une Grand'Meſſe, célébrée par Ferdinand de Luques qui étoit Prêtre : il rompit l'Hoſtie conſacrée en trois parts, en conſomma une, & donna les deux autres à ſes aſſociés, comme pour leur marquer qu'ils devoient pourſuivre leur projet avec autant d'ardeur que ſi leur ſalut éternel en dépendoit.

Vues intéreſſées du Gouverneur de Panama.

Ils eurent beaucoup de peine à obtenir le conſentement de Dom Pedro de Arias, autrement nommé Perrarias, Gouverneur de Panama, qui regardoit une telle entrepriſe formée par trois particuliers, comme chimérique & viſionaire. Il avoit lui même été le chef de deux ou trois expéditions qui n'avoient pas réuſſi, & il ne pouvoit croire que d'autres euſſent plus de ſuccès : Cependant il conſentit à celle-ci, en faiſant réflexion que s'ils réuſſiſſoient, ſon rang & ſon autorité lui procureroient les moyens de profiter lui-même du

fruit de leurs travaux ; & que s'ils ne réussissoient pas il ne lui en pouvoit survenir aucun désavantage, ni aucune perte. Ces sentiments étoient conformes à son caractere orgueilleux, injuste, cruel & d'une avarice excessive : mais il ne retira aucun profit de leur voyage, & ne fut pas même instruit des commencements malheureux de leur entreprise, parce qu'il fut peu de temps après dépouillé de son gouvernement.

PIZARRE, Chap. I. An. 1524.

Embarquement de Pizarre.

Après avoir rassemblé tous ceux qui avoient accompagné Balboa dans son expédition, & après avoir acheté un vaisseau neuf, qu'il avoit aussi fait construire, Pizarre s'embarqua vers le milieu de Novembre 1524, avec cent quatorze hommes, y compris les Officiers, ce qui composoit le plus petit corps qui eut jamais osé former une aussi grande entreprise.

De Panama il fit voile à l'Isle des Perles, au milieu de la baye, où il prit de l'eau, du bois & du foin pour quatre chevaux qu'il avoit à bord ; animaux d'un grand usage, & très rares dans cette partie du monde. Ensuite il fit environ cent lieues au Sud, & descendit au Port de Pines

PIZARRE, Chap. I.

An. 1525.

dans le continent : mais les habitants ayant pris la fuite dans l'intérieur du pays, qui ne paroiſſoit être que des marais & des montagnes couvertes de bois ſans aucune apparence de proviſions : Pizarre continua à ſuivre la côte. Il lui fut pour lors impoſſible de continuer ſa route, parce que la ſaiſon pluvieuſe commençoit, & que la plûpart de ſes gens étoient tombés malades de fatigue, & de défaut de bonne nourriture, ce qui l'obligea de renvoyer ſon vaiſſeau à l'Iſle des Perles.

Almagro le joint au port de Pines.

An. 1525.

Il fut joint par Almagro, & par ſoixante hommes de recrues, qui malgré la mauvaiſe qualité du climat, & l'air mal ſain de ce pays y deſcendirent avec lui, & eurent avec les habitants pluſieurs rencontres, dans l'une deſquelles Almagro perdit un œil. Ils trouverent de l'or pour la valeur environ de quatorze ou quinze mille écus, ce qui ranima leur courage, & ils réſolurent de tout hazarder pour ſuivre leur projet. Ils y furent auſſi encouragés par leur pilote ; pendant leur ſéjour à terre il avoit été juſqu'au Cap Paſſaro, où il avoit fait quelques priſonniers,

qui lui avoient parlé de façon à le tenter, des richesses du pays où ils avoient dessein d'aller. Cette description ne pouvoit pour lors avoir d'autre effet que de leur causer la soif de Tantale, puisque malgré le peu d'éloignement du lieu de ces trésors, ils ne pouvoient en approcher, parce que leurs provisions étoient épuisées, qu'ils manquoient d'argent & que leurs hommes les plus nécessaires étoient malades : Enfin parce que Pizarre avoit envoyé Almagro à Panama avec l'or qu'ils avoient gagné pour acheter des provisions, & les autres choses dont ils avoient besoin.

An. 1524.

Commencements peu favorables de leur entreprise.

Il y fut joint par environ quarante hommes de recrues, & après avoir acheté quelques chevaux, des armes, des habits, des souliers, des provisions & des médicaments, il rejoignit Pizarre, qu'il trouva dans une fâcheuse situation, la plus grande partie de ses gens étant déja morts ou malades. Ils quitterent cet endroit mal sain & gagnerent l'Isle de Gallo, où ils demeurerent environ quinze jours; & s'avancerent ensuite plus au Sud en suivant la côte: mais ils trouverent que le temps continuoit à être si

PIZARRE, Chap. I.

An. 1525.

mauvais, & le pays tellement inondé, que même l'intrépide Pizarre commença à déſeſpérer du ſuccès de leur entrepriſe.

Les affaires paroiſſoient en ſi mauvais état que les deux Commandants furent prêts d'en venir à une rupture ouverte, après une diſpute pour abandonner ou pourſuivre le voyage. Cependant ils ſe déterminerent à le continuer, & Pizarre avec ce qui lui reſtoit de ſes gens revint à Gallo, pour attendre le retour d'Almagro, qui retourna encore à Panama chercher du renfort.

Mécontentement des ſoldats.

An. 1526.

Pluſieurs ſoldats demanderent à y venir avec lui, ce qui leur fut abſolument refuſé: parce que quelques-uns avoient menacé de ſe plaindre au Gouverneur, qui en les envoyant à cette expédition ſembloit les avoir livrés à leur deſtruction. On ſe donna les plus grands ſoins pour empêcher qu'ils ne fiſſent paſſer quelques lettres: mais malgré toute l'attention des Commandants, pluſieurs d'entre eux ſouſcrivirent un papier, dans lequel ils expoſerent les maux qu'ils ſouffroient & demanderent d'être rappellés. Ils le renfermerent avec

tant d'art dans un paquet de coton filé, qu'il échapa à la vigilance des Officiers, & parvint à Pedro los Rios, Gouverneur, après la déposition de Pedrarias.

PIZARRE, Chap. I.

An. 1526.

Sur les plaintes de ces soldats, on empêcha Almagro de faire de nouvelles recrues, & l'on envoya un vaisseau à l'Isle de Gallo, avec un Commissaire, pour ramener ceux qui étoient encore vivants. Son arrivée fut le coup le plus rude que Pizarre eut encore ressenti : mais il supplia le Commissaire de permettre à tous ceux qui en auroient la volonté, de demeurer avec lui, ce qui lui fut accordé. Alors il tira une ligne avec la pointe de son épée, & commença à leur parler dans les termes les plus pathétiques pour leur persuader de ne pas abandonner des espérances aussi glorieuses, dans le temps où ils étoient prêts de recueillir une moisson d'or, pour récompense de tous leurs travaux. Il les assura que pour lui qui voyoit quel renom & quel avantage on retireroit d'un peu de persévérance, il étoit déterminé à ne jamais renoncer à son entreprise : & leur déclara qu'il

Pizarre demeure avec quatorze hommes.

PIZARRE, Chap. I.

An. 1526.

n'avoit nulle intention d'en faire tourner la moindre partie à son avantage particulier. Il ajouta qu'il partageroit toujours également avec eux, ce qui tomberoit entre leurs mains: & conclut en demandant que ceux qui avoient assez de courage pour persister, vinssent du côté de son épée. Son discours eut peu d'effet: les maux qu'ils avoient soufferts étoient si grands, qu'il n'y eut que treize hommes & un mulâtre qui passerent de son côté: tous les autres s'embarquerent avec le Commissaire & retournerent à Panama.



An. 1526.

CHAPITRE II.

Pizarre paroît ne devoir attendre que très peu de ſuccès : Il eſt joint par un petit nombre de volontaires avec leſquels il paſſe l'Equateur : Ils s'emparent de quelques richeſſes : Pierre de Candie eſt envoyé pour reconnoître le pays, dont il fait un rapport étonnant : Les Eſpagnols ſont très bien reçus à Payta : Une Dame du premier rang leur fait un accueil favorable : Pizarre lui prêche la Religion Chrétienne : Un de ſes gens en devient amoureux ; ſa paſſion lui fait perdre l'eſprit : Pizarre retourne à Panama : Le Gouverneur l'empêche d'y lever des troupes : Il s'embarque pour l'Eſpagne.

Embarras & conſtance de Pizarre.

ON ne peut exprimer quel fût le chagrin, & même le déſeſpoir de Pizarre quand il ſe vit ainſi abandonné. Son état actuel étoit des plus fâcheux, & il n'avoit pas lieu d'en attendre un plus favorable. A peine lui reſtoit-il quelque léger rayon des

PIZARRE, Chap. II. An. 1526.

grandes eſpérances qu'il avoit d'abord conçues : mais il renfermoit en lui-même toutes ſes inquiétudes. Bien loin de communiquer à perſonne ſes penſées affligeantes, la ſérénité paroiſſoit toujours ſur ſon viſage : il ſe retira avec les chers compagnons de ſa fortune dans l'Iſle de Gorgone pour y faire de l'eau, & il y fut joint peu de temps après par Almagro, accompagné d'un petit nombre de volontaires & d'un Pilote, qu'il avoit engagés pour ce ſervice.

Il paſſe l'Equateur.

Avec ce renfort ils partirent de Gorgone, continuerent à ſuivre la côte, & paſſerent l'Equateur, ayant employé deux ans à parcourir trente dégrés de latitude ſeptentrionale, ce qu'on fait à préſent en peu de ſemaines, depuis que les vents & la mer ſont mieux connus. Ils prirent en route quelques bâtiments indiens, dont ils retirerent un profit conſidérable, ce qui les confirma dans les grandes eſpérances qu'ils avoient conçues des richeſſes du pays pour lequel ils s'étoient embarqués.

Pour ne plus avoir aucun doute ſur les rapports qu'on leur en avoit faits, Pizarre choiſit Pedro de Candie, qui

avoit pris son nom de l'Isle où il étoit né : homme judicieux, parlant bien, & très capable de s'insinuer dans les bonnes graces des Indiens. Il le chargea de pénétrer autant qu'il seroit possible au-delà de Tumbez, & de lui faire un récit exact de tout ce qu'il y auroit observé.

PIZARRE, Chap. II. An. 1526.

Pedro remplit sa commission en homme très intelligent, & revint sans aucun accident auprès de Pizarre. Il l'assura que le pays surpassoit tout ce que l'imagination la plus vive pouvoit représenter; qu'il étoit impossible à ceux qui ne l'avoient pas vu de se former une idée juste de sa richesse & de sa splendeur : enfin que les murailles mêmes des bâtiments publics, construits avec beaucoup d'art, étoient couvertes d'or & d'argent.

Il est encouragé par le recit de Pierre de Candie.

Pizarre tint conseil avec ses gens, & après plusieurs refléxions sérieuses, ils convinrent de retourner à Panama, où il y avoit tout lieu d'espérer que lorsqu'on auroit des assurances suffisantes du prodigieux avantage qu'on pouvoit retirer d'une expédition dans le Pérou, ils trouveroient assés de gens qui s'embarqueroient pour cette entreprise, ainsi que tous

PIZARRE, Chap. II.

An. 1526.

les secours, qui mettroient le succès hors de doute. Ils convinrent tous aussi que dans les circonstances où ils se trouvoient, ils ne pouvoient aller plus avant avec quelque espérance de réussir, & que lorsqu'ils seroient bien renforcés, ils n'auroient plus à craindre les mêmes dangers qu'ils avoient courus dans ce voyage, parce que l'expérience leur avoit appris les moyens de s'en garantir.

Un de ses gens est bien traité par une Dame Indienne.

Avant d'exécuter leur résolution, ils suivirent encore la côte pendant quelques lieues, & arriverent à Payta, que Pizarre nomma Santa-cruz, l'un des plus beaux ports de la côte du Pérou. Ils y jetterent l'ancre: trouverent les habitants très humains & même polis, prêts à leur fournir toutes les provisions qui leur manquoient, pour lesquelles ils leur donnerent en retour des hameçons, des grains de verre, & d'autres bagatelles. L'élévation de la mer les ayant obligés de quitter ce port, Alphonse de Molina demeura sur le rivage: ses compagnons suivirent la côte un peu au Sud sans autre intention que celle de le chercher, & ils revinrent ensuite au même lieu, où il se rendit à bord

dans une des barques qui ſont en uſage dans ce pays, & qui reſſemblent aſſés à des radeaux. Il leur dit qu'il avoit été reçu de la maniére la plus honnête par une Dame de grande conſidération, qui déſiroit beaucoup de voir le vaiſſeau; peu de temps après elle envoya d'autres barques pour le conduire dans un port ſûr, un peu plus du côté du Nord.

Elle vient au vaiſſeau de Pizarre.

Pizarre fit deſcendre Molina avec trois autres de ſes gens pour complimenter la Dame, & pour lui demander qu'elle leur fît la faveur de venir à bord. Elle s'y rendit avec ſes députés, & fut reçue par Pizarre avec toute la magnificence que les circonſtances pouvoient permettre. Elle l'invita à deſcendre, & il offrit de ſe rendre auprès d'elle ſans aucuns ôtages. Elle refuſa abſolument d'y conſentir: & le lendemain matin elle envoya douze Indiens de diſtinction ſur le vaiſſeau, où ils demeurerent, malgré les inſtances de Pizarre, tout le temps qu'il fut à terre.

Cette Dame qui ſe nommoit Capillana le reçut avec une ſuite nombreuſe: le conduiſit auſſi-tôt qu'il fût débarqué ſous un berceau très élé-

PIZARRE, Chap. II.

gant, où elle lui donna à dîner, & ensuite elle le régala de plusieurs divertissements indiens, très agréables.

An. 1526.

Il essaye inutilement de la soumettre à la Religion Chrétienne & au Roi d'Espagne.

Pizarre lui fit ses remerciments de la politesse avec laquelle il avoit été reçu, & dans un long discours qu'il lui tint, il lui parla le mieux qu'il lui fût possible de l'excellence de la religion chrétienne & des erreurs de l'idolatrie, l'exhortant à la fin, ainsi que tous ceux qui l'écoutoient à embrasser la Foi, & à se soumettre au Roi d'Espagne, qui étoit le Monarque le plus puissant de la terre.

Les Indiens répondirent en termes généraux qu'ils n'avoient pas de grandes connoissances sur la religion: mais qu'ils étoient contents de celle de leurs ancêtres: qu'à l'égard d'un Souverain ils n'en connoissoient aucun qui eût droit d'exiger leur fidélité excepté leur légitime Inca, nom qu'ils donnoient à leur Empereur Guayanacapa.

L'amour fait tourner l'Esprit à l'un de ses gens.

An. 1527.

Après cette conversation, les Espagnols se retirerent très satisfaits de la bonne reception qu'ils avoient eue: mais lorsqu'ils étoient prêts à lever la voile, Alcon, un de ceux qui avoient accompagné Molina dans

son ambassade auprès de Madame Capillana, & qui en étoit devenu excessivement amoureux, demanda qu'on le remit à terre. Cette faveur lui ayant été refusée, son esprit tourna totalement : il s'imagina qu'il étoit Roi, & que ses compagnons étoient des vagabonds & des usurpateurs venus pour lui enlever la couronne. Il dit qu'il vouloit la soutenir avec son épée, la tira, & auroit commis quelque désordre, si le Pilote ne l'avoit jetté à terre d'un coup de rame, & n'avoit aidé à l'enchaîner pour le mettre sous le pont.

PIZARRE, Chap. II. An. 1527.

Il retourne à Panama.

Vers la fin de 1527, Pizarre retourna à Panama, où il apporta plusieurs pieces d'or travaillées, & amena trois jeunes Indiens dans l'intention de les faire instruire pour lui servir d'interpréte, avec quelques moutons du Pérou, dont nous aurons occasion de décrire la force & la figure quand nous parlerons des voyages de François Drake.

Il s'embarque pour l'Espagne.

Les échantillons que Pizarre apporta des richesses du pays & le récit que lui & ses gens firent de ce qu'ils y avoient vus, donnerent une meilleure opinion de son projet à ceux qui

PIZARRE, Chap. II.

An. 1527.

avoient d'abord raillé cette expédition comme absurde & ruineuse. Ils reconnurent leur erreur, & parurent disposés à en partager les avantages : mais le nouveau Gouverneur s'opposa à ce que Pizarre engageât des hommes, & à ce qu'il se munit de ce qui lui étoit nécessaire pour l'exécution de ses projets. Le Commandant jugea alors qu'il avoit absolument besoin d'être soutenu par une autorité supérieure, & avec le consentement de ses associés, il s'embarqua pour l'Espagne, afin de solliciter la protection de l'Empereur, & d'obtenir les pouvoirs sans lesquels il lui étoit impossible de réussir dans ses desseins.



CHAPITRE III.

Pizarre arrive en Espagne : Il est présenté à l'Empereur Charles-Quint, & nommé Gouverneur de toutes les découvertes qu'il pourroit faire : Ses quatre freres se joignent à lui, & il retourne à Panama : Il continue son cours dans la baye de S. Matthieu, où il souffre beaucoup pour avoir attaqué sans aucune raison les Indiens désarmés : Il essaye de gagner l'affection du peuple de Tumbez, qu'il intimide : Il se rend maître de plusieurs trésors : Il bâtit des forts & une Eglise : Récit abrégé des divisions qui agitoient le Pérou, quand Pizarre en fit la découverte.

Pizarre se présente à l'Empereur Charles-Quint.

PIZARRE arriva à Seville sans aucun accident remarquable, & il se rendit de cette ville à Tolède, où l'Empereur Charles-Quint tenoit sa Cour. Il présenta à Sa Majesté quelques Péruviens dans les habits de leur pays, avec deux ou trois moutons du Pérou, & plusieurs pieces de

PIZARRE, Chap. III.

An. 1528.

vaiſſelle d'or & d'argent telles qu'on les y conſtruiſoit : ce que l'Empereur reçut avec des marques de bonté.

Le Monarque écouta avec plaiſir le récit des difficultés que Pizarre avoit eſſuyées dans la recherche du Pérou ; il le renvoya au Conſeil des Indes pour en recevoir les inſtructions, & il y fut autoriſé à en entreprendre la conquête juſqu'à deux cents lieues au Sud de Tumbez.

Il eſt nommé Capitaine Général du Pérou.

Il lui fut enſuite accordé par une conceſſion impériale les titres de Capitaine-Général, d'Adelantade ou de Lieutenant pour l'Empereur, & de Chef de Juſtice du Pérou. Ces honneurs étoient expreſſement contraires à ſes conventions avec ſes aſſociés, en ce qu'il avoit promis de procurer le ſecond de ces titres à Almagro, & le dernier à ſon Pilote qui l'avoit ſervi avec autant de ſcience que de fidélité. Ferdinand de Luques obtint le titre de Protecteur-Général des Péruviens, ce qui fut accompagné d'une promeſſe que fit l'Empereur de le recommander au Pape, comme un homme digne d'être préconiſé Evêque de Tumbez. Almagro fut nommé Gouverneur de la même Place avec le titre de Dom,

& ſon fils bâtard fut légitimé. Des treize hommes qui avoient perſiſté à demeurer avec Pizarre dans l'Iſle de Gallo, ceux qui étoient Gentilshommes furent promûs au rang de Chevaliers, & ceux qui n'étoient pas nobles de naiſſance furent élevés à ce titre d'honneur. PIZARRE, Chap. III. An. 1528.

Ces Commiſſions furent délivrées à Tolède le 26 de Juillet 1528, au grand contentement de Pizarre, & à la ſatisfaction de la Cour d'Eſpagne, qui envoya ſix Dominicains avec lui pour ſervir de Miſſionaires au Pérou, & fut auſſi très contente de l'eſpérance d'annéxer encore un auſſi puiſſant Empire à ſes vaſtes Etats. Il eſt à remarquer que ces conquêtes d'Amérique étoient d'autant plus agréables à cette Cour qu'elle ne faiſoit aucune avance d'argent pour ce ſervice, puiſque ces pays fourniſſoient ſuffiſamment de quoi ſubvenir à toutes les dépenſes, & de quoi ſatisfaire l'avarice de leurs conquérants.

Il emmene ſes quatre freres. An. 1530.

Après avoir terminé toutes les affaires qui l'avoient fait venir en Eſpagne, Pizarre paſſa à Truxillo, lieu de ſa naiſſance. Il y trouva ſon père marié à une perſonne de très bonne

An. 1530.

famille dont il avoit eu trois fils : Ferdinand, Gonzalez & Jean. Sa mère qui étoit une pauvre fille de campagne avoit épousé un Fermier, & lui avoit donné un fils unique, nommé François-Martin d'Alcantara. Ses quatre frères s'engagerent pour le même service, & au mois de Janvier 1530, ils arriverent avec lui à Nombre-de-Dios, qui est à 25 lieues au Nord-ouest de Panama; il se rendit bientôt dans cette derniere ville, où il débarqua avec tous ceux qu'il avoit amenés.

Origine de ses divisions avec Almagro.

Almagro très mécontent de ce que Pizarre avoit rassemblé sur lui seul, tous les honneurs & toute l'autorité qu'il avoit pu recueillir, refusa de continuer à l'aider dans cette entreprise : mais après que Pizarre lui eût promis de lui céder le titre d'Adelantade, & de lui procurer quelques autres avantages, ils parurent reconciliés : cependant Almagro n'oublia jamais la conduite que Pizarre avoit tenue en cette occasion, comme la suite le fit voir clairement.

Il attaque les Indiens sans sujet.

On équipa pour cette expédition trois vaisseaux, à bord desquels monterent cent quatre-vingt-cinq soldats, trente-sept

An. 1530.

trente-ſept chevaux, avec des armes & des munitions. Pizarre mit à la voile de Panama : mais il trouva les vents auſſi contraires que dans ſon premier voyage, ce qui lui fit juger qu'il étoit impoſſible de tenir la mer plus long-temps avec ſureté, tant qu'il auroit des chevaux dans ſes navires, & il jetta l'ancre dans un endroit qu'il nomma la baye de S. Mathieu, environ à cent lieues au Nord de Tumbez. Les Eſpagnols y deſcendirent : tomberent ſur les naturels du pays, ſans aucune provocation, en firent pluſieurs priſonniers, & pillerent leur ville, où ils trouverent de grands tréſors, parce que ces Indiens qui étoient ſans artifice, ne ſoupçonnoient aucune trahiſon, & par conſéquent n'avoient pas pris le ſoin de rien cacher de ce qui leur appartenoit. Les Eſpagnols envoyerent plus de trente mille pezos d'or par les vaiſſeaux qui allerent chercher du renfort à Panama, & ils y ajouterent une aſſés grande quantité d'émeraudes : mais il y en eût pluſieurs de perdues par l'extravagance de ceux entre les mains deſquels elles tomberent, parce que voulant eſſayer ſi elles étoient auſſi dures que les diamants,

PIZARRE, Chap. III.

An. 1530.

ils les casserent avec des marteaux.

Cette conduite perfide envers les habitants, reduisit Pizarre & ses gens à la plus grande extrêmité, faute de provisions. Plusieurs contracterent une maladie très extraordinaire, qui fut imputée à la mauvaise qualité des eaux qu'ils burent : leurs visages & leurs corps furent tout-à-coup couverts de vérues, qui leur causoient des douleurs excessives, & méme quelques-uns à qui on les coupa moururent, faute de pouvoir en arrêter le sang.

Pizarre fut joint dans ce lieu par quelques recrues d'Almagro, & par quelques Espagnols que les richesses de ce pays y attirerent. Ils y vinrent de Nicaragua, endroit fort éloigné de Panama, du côté du Nord-ouest près de la baye d'Hudson. Il continua ensuite sa route par terre pour Tumbez: mais sans jamais perdre la mer de vue.

Il s'empare de Tumbez, où il trouve des richesses immenses.

Il s'étoit élevé de grandes disputes entre le peuple de Tumbez, & les habitants d'une Isle voisine nommée Puna. Pizarre résolut de profiter de ces dissentions, en devenant ami des derniers : mais il les trouva faux & dissimulés, les attaqua, les mit en dé-

An. 1530.

route, & rendit la liberté à plus de six cents hommes de Tumbez qu'ils avoient fait prisonniers, entr'autres à un homme de grande qualité. Il les renvoya chez eux, sous la conduite de trois de ses gens, & pensa que les Tumbèzes deviendroient ses amis: mais il fut bien trompé dans son attente, car les premiers de ses gens qui tomberent ensuite entre leurs mains furent cruellement massacrés. On fit marcher contre eux quelques cavaliers Espagnols avec de l'artillerie, & ils furent bientôt mis en désordre. Alors ils prirent la fuite dans tous les endroits où les Chrétiens s'avancerent, & ils les laisserent en peu de temps maîtres de toute la vallée de Tumbez. Les trésors qu'on y trouva montoient à des sommes presque incroyables, & les Espagnols s'emparerent non-seulement du palais de l'Inca, mais encore du Temple du Soleil, où l'or, l'argent, les perles, les émeraudes, & beaucoup d'autres riches dépouilles furent trouvées rassemblées en monceaux.

Le bruit du canon & la vue des chevaux répandirent une si grande consternation parmi les fuyards,

PIZARRE, Chap. III.

An. 1530.

qu'ils dirent que si les Espagnols n'étoient pas des Dieux, il falloit qu'ils fussent des diables, puisqu'il n'étoit pas au pouvoir des hommes de s'opposer à eux.

Il fait bâtir un fort & une Eglise.

Pizarre ne négligea pas de profiter de la terreur que sa présence avoit répandue, & il résolut d'en tirer tout l'avantage qu'il lui seroit possible: mais il voulut avant élever un Fort, tant pour se mettre à couvert en cas de quelque accident, que pour mettre en quartier les recrues qu'il attendoit.

An. 1531.

Il en fit construire un sur les bords de la mer en 1531, & lui donna le nom de saint Michel. Ce fut la premiere colonie Espagnole établie dans le Pérou; on y éleva une Eglise, & comme le Père Ferdinand de Lucques fut hors d'état de la desservir à cause de ses indispositions, le soin en fut confié au P. Reginald de Pedrago, qui fut nommé Protecteur des Indes.

Un établissement de cette nature étoit absolument nécessaire, & il n'y avoit sur toute la côte aucun endroit plus convenablement situé pour cet usage que celui qui fut choisi par Pizarre.

Il partage l'or & l'argent avec ses gens.

Les mesures qu'il prit ensuite marquoient autant de prudence que de

désintéressement & de bonne conduite. Il partagea en portions égales tout l'or & l'argent qu'ils avoient acquis : donna des billets, payables à Panama à tous ceux qui le devoient accompagner ; & pour ceux qui devoient demeurer dans la nouvelle colonie, il leur distribua leurs parts sans aucune diminution, afin de les mettre en état de remplir leurs différents emplois.

PIZARRE, Chap. III.

An. 1531.

Il étoit évident que Pizarre ne pouvoit conserver par force le terrein qu'il avoit gagné dans ce pays : cependant il paroissoit résolu à le défendre, puisqu'il y avoit élevé un fort, & qu'il obligeoit tous les habitants des environs à reconnoître la domination du Roi d'Espagne.

Rien n'expose plus un Royaume aux incursions, & rien ne l'affoiblit autant que les divisions intestines. Le Pérou y étoit plongé quand Pizarre y fit une invasion ; & il ne sera pas inutile de jetter un coup d'œil sur l'Etat où étoit alors ce Royaume.

Etat du Pérou à son arrivée.

De tous les Princes qui étoient montés sur le trône du Pérou, il y en avoit peu qui eussent autant excellé en vertus que le dernier Inca

PIZARRE, Chap. III.

An. 1531.

ou Empereur, nommé par quelques auteurs Eſpagnols Guayanacapa, & par d'autres Guayanacava. Il étoit humain, vaillant & généreux, & méritoit la fortune qui l'accompagna toujours. Il fut ordinairement heureux dans toutes ſes entrepriſes, & joignit des pays conſidérables à ſes Etats, particulierement la Province de Quito. Pour rendre ſes droits plus aſſurés ſur cette Province, il épouſa la fille du dernier Souverain, dont il eut un fils, nommé par quelques écrivains Atahualipa, & par d'autres Atabaliba. Il lui laiſſa par ſes dernieres volontés la couronne de Quito, comme étant indépendante de la domination des Incas, & comme lui devant appartenir du chef de ſa Mère, aux droits de laquelle il ſuccédoit.

Hueſcar, fils aîné de Guayanacapa, ſuccéda aux Etats de ſon Père, & prétendit qu'Atabaliba devoit lui abandonner le Royaume de Quito, promettant de lui donner un équivalent en quelque autre pays. Ce Prince refuſa abſolument d'y conſentir, quoiqu'il offrit de faire hommage de la couronne, qui lui apparte-

noit autant par droit de naiſſance, que par les dernieres volontés de ſon Père: mais Hueſcar rejetta cette derniere offre. PIZARRE, Chap. III. An. 1531.

En conſéquence de cette diſpute, les deux partis leverent des armées très formidables, & il y eut entre elles une bataille qui dura plus de trois jours avec un carnage horrible de part & d'autre. Les troupes d'Atabaliba ayant enfin été défaites il fut pris & renfermé dans une priſon: mais pendant que ſes gardes étoient occupés des réjouiſſances & des divertiſſements nocturnes qui ſuivoient ordinairement les victoires, il réuſſit à faire une ouverture au mur de la maiſon où il étoit retenu, s'échapa, & alla rejoindre ſes troupes, auxquelles il dit que par le ſecours des Dieux il avoit été changé en ſerpent, & ſous cette forme avoit trompé la vigilance de ceux qui le gardoient.

Le bruit de ce prétendu miracle fut bientôt répandu parmi tous les habitants de Quito, & comme la ſuperſtition & la crédulité avoient jetté chés eux de plus profondes racines que dans tout autre pays du monde, il y fit un tel effet, que cha-

PIZARRE, Chap. III.

An. 1531.

cun prit les armes pour la défenſe du Prince, & il ſe trouva bientôt à la tête d'un corps de troupes beaucoup plus conſidérable que le premier. Il fut informé que ſon Frère étoit en campagne avec une puiſſante armée, & il marcha ſans perdre de temps à ſa rencontre : Pour connoître quelles étoient les forces de Hueſcar, il envoya deux de ſes meilleurs Généraux avec quelques troupes armées à la légere, mais lorſqu'ils furent près du camp ennemi ils s'écarterent du grand chemin pour ne pas être découverts.

Hueſcar voulant éviter le bruit & le tumulte de l'armée, avoit malheureuſement pour lui pris la même route avec quelques-uns de ſes principaux courtiſans & de ſes premiers Officiers. Ceux d'Atabaliba voyant l'Etandard royal, jugerent de la vérité, & réſolurent de terminer la guerre par un coup hardi. Ils marcherent en avant, ſurprirent ce corps de troupes, le mirent en déroute, & firent le Roi priſonnier. Son corps d'armée l'auroit eu bientôt remis en liberté, s'il n'eut été forcé de donner des ordres pour le faire retirer,

An. 1533.

parce que ceux qui le retenoient le menacerent de lui couper la tête s'il hésitoit à le faire. Ils l'assurerent qu'ils mourroient tous ensuite sur la place jusqu'au dernier, étant déterminés à ne se pas rendre, & lui firent observer en même temps qu'il ne devoit rien craindre de son emprisonnement, puisque Atabaliba ne demandoit que de tenir le royaume de Quito à titre de son Vassal ; & ils lui firent entendre que lorsqu'il en seroit assuré il étoit trop généreux pour vouloir retenir son Frère en captivité.

Sur ces assurances Huescar fit un signal pour que son armée s'arrêtât : ensuite il envoya ordre à ses principaux Officiers de retirer ses forces à Cuzco, ville où les Incas faisoient leur résidence, & ils lui obéirent sans délai.



An. 1531.

CHAPITRE IV.

Les puiſſances belligérantes demandent le ſecours de Pizarre : Il reçoit une ambaſſade d'Atabaliba : Traditions & anciennes prophéties au ſujet des Eſpagnols : Pizarre eſt introduit auprès d'Atabaliba, & a une conférenrence avec ce Prince, qui lui fait une viſite dans ſon camp : Il s'éleve quelques troubles : Les Eſpagnols tombent ſur les Péruviens, & font Atabaliba priſonnier : Ingratitude politique de Pizarre : Hueſcar eſt mis ſecrettement à mort : Ferdinand Pizarre retourne en Eſpagne : Diſcours qu'Atabaliba lui tient à ſon départ : Cauſes de la mort de ce Prince.

Hueſcar & Atabaliba demandent le ſecours de Pizarre.

TEL étoit l'état des affaires quand Pizarre entra dans le Pérou, où il fut d'abord ſollicité par quelques Seigneurs compatiſſants de donner du ſecours à Hueſcar. Il répondit en termes généraux, qu'il s'étoit mis en marche pour aider ceux qui étoient dans la peine, & pour faire rendre

la justice sans aucune partialité. Il reçut ensuite une Ambassade solemnelle d'Atabaliba, qui lui demandoit son alliance & son amitié, ce qui le détermina à aller visiter ce Prince dans la ville de Caxamalca, où il étoit alors.

Les Espagnols souffrirent excessivement pour s'y rendre, étant obligés de marcher plus de vingt lieues dans un pays aride & désert. Mais ensuite ils entrerent dans une contrée riche & fertile, où ils trouverent des rafraichissements en abondance, & ils y continuerent leur voyage avec plus de satisfaction.

Ils rencontrerent de nouveaux députés d'Atabaliba, qui présenterent à Pizarre de la part de l'Inca une paire de botines d'or, richement ornées, avec des bracelets du même métal garnis superbement d'émeraudes & d'autres pierres précieuses, & on lui dit qu'il devoit les porter à l'audience d'Atabaliba, pour que ce Prince le put reconnoître à ces marques. Ces députés lui apporterent aussi d'autres présents de grand prix, avec beaucoup de provisions dont l'armée avoit le plus grand besoin. On remar-

PIZARRE, Chap. IV.

An. 1531.

qua dans la conduite du chef d'Ambassade qui étoit lui même du sang des Incas, tant de politesse & d'attentions qu'elles contribuerent beaucoup à élever le courage des Espagnols, qui les attribuerent à la crainte qu'ils avoient imprimée dans l'esprit de ces peuples. Ils ne se trompoient pas dans cette conjoncture, les Péruviens étoient retenus dans le respect à leur égard non-seulement par l'idée qu'ils s'étoient formée de leur force & de leur valeur : mais encore plus par des motifs de religion, s'imaginant que les Espagnols étoient des descendants du soleil.

Nous avons déja parlé de la crédulité excessive de ces peuples, & il est nécessaire de faire connoître encore plus particulierement les idées singulieres qui s'étoient répandues parmi eux, & qui furent par la suite très avantageuses aux Espagnols.

Tradition favorable aux Espagnols.

Suivant une ancienne tradition reçue généralement, le fils aîné d'un de leurs Incas, qui vivoit plusieurs siécles avant le temps dont nous parlons, avoit vu un esprit d'une forme singuliere, nommé Virococha, ou fils du soleil, comme il le lui avoit

An. 1532.

dit lui même. Ses habits & sa figure étoient totalement différents de ceux des Péruviens, d'autant que ceux-ci n'avoient point de barbe, au lieu que le Phantôme en avoit une très longue. Son habillement ne ressembloit nullement aux leurs, & il conduisoit de la main une espéce particuliere d'animal, tel que le Prince n'en avoit jamais vu de semblable. Cette fable étoit si fortement imprimée dans l'esprit des peuples, & on la regardoit si bien comme une vérité, qu'aussitôt qu'ils virent les Espagnols avec leurs barbes, leurs habits différents de ceux des Péruviens, & les chevaux qu'ils conduisoient, ils s'écrierent: « Virococha le fils du soleil est arri» vé ». On rapporte aussi que le dernier Inca Guayanacapa avoit prophetisé un peu avant sa mort, que son Empire étoit prêt de sa fin, & que dans peu de temps il passeroit à une race d'étrangers barbus. En refléchissant sérieusement sur toutes ces circonstances, on est forcé de convenir que de tels recits chez un peuple d'un esprit foible, joints aux dissensions qui regnoient entre les deux Frères, doivent avoir facilité prodigieusement les conquêtes de Pizarre.

PIZARRE, Chap. IV.

An. 1531.

Lorſque les Eſpagnols furent arrivés à Caxamalca, ils trouverent qu'Atabaliba s'étoit retiré dans un endroit qui en étoit peu éloigné, & le Général y envoya ſon Frère Ferdinand Pizarre, avec Ferdinand Soto en qualité d'Ambaſſadeur.

Les Eſpagnols ſont admis à l'audience d'Atabaliba.

Ils furent introduits en préſence du Monarque avec beaucoup de pompe & de cérémonial: mais ils demeurerent immobiles d'étonnement, & dans une eſpece d'extaſe, à la vue des richeſſes & de la magnificence qui éclatoit de toutes parts autour de ce Prince.

Auſſi-tôt que les Eſpagnols approcherent d'Atabaliba, qui étoit aſſis dans un ſiége d'or maſſif, ils le ſaluerent à la façon Européenne, ce qui parut lui être très agréable, & il ſe leva pour les embraſſer. On apporta un ſiége d'or à chacun: ils s'aſſirent: deux jeunes filles du ſang royal leur ſervirent des liqueurs parfumées, & l'Inca but à leur ſanté d'une façon qui marquoit une faveur particuliere ſuivant ce que leur dit leur interpréte, qui n'étoit qu'un homme du plus bas état.

Après cette cérémonie, qui fût ac-

compagnée d'une colation de fruits : Ferdinand fit une longue harangue, dans laquelle il dit à l'Empereur que François Pizarre fameux Général venoit en qualité d'ambaſſadeur du Grand-Prêtre de l'Egliſe Chrétienne, & de Charles-Quint le plus puiſſant Monarque du monde, pour lui montrer le droit chemin du Ciel, & pour lui faire des avances d'amitié.

L'Inca fit à ce qu'ils en purent juger une réponſe très pathétique, puiſqu'elle fit répandre des larmes à tous ceux qui la comprirent, & il la termina en leur diſant que le lendemain il ſe rendroit aux quartiers de leur Général, & auroit une conférence avec lui. Ils ne purent entendre preſque rien de ſon diſcours, & par le peu de ſens qu'ils trouverent dans la façon dont leur interprete leur expliqua ce que l'Inca venoit de dire, ils eurent tout lieu de croire, que ce Prince n'avoit reçu que d'une maniére très informe la harangue de François Pizarre.

Pizarre reçoit la viſite d'Atabaliba.

Cet interpréte ſe nommoit Phillipillo, ou le petit Phillipe, à cauſe de la baſſeſſe de ſon origine, qui avoit beaucoup influé ſur ſon intelligence. C'étoit

PIZARRE, Chap. IV. An. 1531.

un de ceux que Pizarre avoit choisis pour les faire élever en qualité d'interprétes, & il ne pouvoit en avoir un plus stupide. Le Général instruit de la visite qu'il devoit recevoir, partagea sa cavalerie en trois corps, de chacun vingt hommes, le total étant de soixante chevaux; il les plaça derrière une vieille muraille pour qu'ils parussent avec plus d'avantage, & se mit lui-même en marche à la tête de cent fantassins rangés en bataille, pour recevoir Atabaliba qui s'approchoit avec seize mille hommes.

La figure du Père Vincent de Valverda, qui s'avança au-delà des rangs des Espagnols, avec une Croix dans une main, & son breviaire dans l'autre pour aller à la rencontre de l'Empereur, étonna excessivement ce Monarque. Cependant il le reçut avec beaucoup de respect, & écouta attentivement un long discours, dans lequel le Père lui prêcha l'universalité & la vérité de la Religion catholique, les bienfaits de la Redemption de Jesus-Christ, le grand pouvoir qu'il avoit donné à Saint Pierre, & la vaste étendue de la Monarchie de Charles-Quint; l'exhortant forte-

ment à s'y soumettre, crainte que les Espagnols ne fissent tomber sur lui des playes semblables à celles, que Dieu avoit répandues sur Pharaon pour le punir de son endurcissement.

PIZARRE, Chap. IV.

An. 1531.

Perfidie des Espagnols. Atabaliba est fait prisonnier.

Une telle dissertation sur des sujets dont l'Inca n'avoit jamais entendu parler, & qu'il lui étoit impossible de comprendre, devoit lui paroître absolument absurde, d'autant plus qu'elle passoit par le canal ignorant & barbare de l'interpréte Philipillo. Cependant l'Inca fit quelque sorte de reponse : mais le même Indien la rendit au Père d'une maniére si inintelligible, qu'il ne fût pas possible d'en pénétrer le sens. Dans le même temps il s'éleva entre les deux nations, quelque rumeur qui devint bientôt un tumulte considérable, occasionné par l'avarice de quelques Espagnols, qui voulurent piller une idole très richement ornée. Les Indiens s'y opposerent d'abord, jusquà ce que l'Empereur dont les volontés étoient regardées comme des loix divines, leur cria de ne rien faire qui pût offenser les enfants du soleil. Au bruit de ce tumulte, le Père Vincent courut pour l'appaiser, & laissa tomber sa croix & son

PIZARRE, Chap. IV.

An. 1531.

breviaire. Quelques-uns des perfides Espagnols les virent sous les pieds, & commencerent à crier « on insulte la religion chétienne ! » alors la cavalerie s'avança, renversant tout ce qu'elle rencontroit en son chemin, & les malheureux Indiens furent les victimes de cette trahison, cinq mille ayant été sacrifiés, sans faire aucune résistance. Pizarre lui-même fut le premier à attaquer la litiere qui portoit l'Empereur, & la renversa avec ce Prince, après avoir été blessé à la main d'un coup que l'un des siens vouloit porter à Atabaliba. Il n'y eût pas une seule goute d'autre sang espagnol de répandue dans cette scène affreuse d'un massacre tranquille, & cette cruauté se commit de sang-froid le 3 de Mai 1531, les Espagnols prophanant par une action aussi horrible le jour où l'Eglise Romaine célébre la fête de l'Invention de la sainte Croix de Jesus-Christ.

Diversité des Historiens sur cet événement.

Les Ecrivains Espagnols varient beaucoup dans le récit qu'ils nous ont laissé de cette barbarie : mais quelque soin qu'ils ayent pris pour en adoucir les traits, la tache en demeurera toujours sur Pizarre & sur ses compagnons.

Herrera, Auteur Eſpagnol, dont l'Hiſtoire des Indes a acquis la plus grande réputation, aſſure que ceux de ſa nation furent forcés à en venir à ces extrêmités pour leur propre défenſe, parce qu'Atabaliba les avoit amuſés long-temps par des paroles artificieuſes, pour les trahir enſuite avec plus de facilité : que dans cette vue, il avoit donné ordre à ſon avant-garde de ſe ſaiſir des Eſpagnols, ſes ſoldats s'étant armés ſecrettement pour y réuſſir, & ayant apporté des cordes & des chaînes pour lier ceux qu'il vouloit deſtiner à l'eſclavage. Si ce récit eſt fidele, Pizarre en attaquant les Indiens n'agit que pour ſa propre conſervation, qui eſt la premiere loi de la nature.

An. 1532.

Au contraire Garcilaſſo de la Vega rapporte, que dès le commencement Atabaliba ſe conduiſit avec le plus grand reſpect, ſur la penſée que les Eſpagnols étoient les enfants du ſoleil, & les hommes annoncés dans la prophétie dont nous avons parlé : qu'il leur marqua la vénération la plus profonde, déclarant qu'il regardoit Pizarre comme un ambaſſadeur du ciel, aux commandements duquel il falloit

PIZARRE, Chap. IV An. 1531.

se soumettre en toutes choses. C'est le même Autheur qui dit que lorsque les Espagnols attaquerent les Indiens sans nul sujet, l'Inca leur défendit de faire aucune résistance, quand même ils le verroient sacrifier : il ajoute qu'il se soumit à son destin, & réprimanda fortement ceux qui s'étoient assemblés en foule autour de sa litière pour le défendre, & dont plusieurs périrent en voulant le secourir.

Nous ne prétendons pas décider de quel côté est la vérité : nous remarquerons seulement qu'Herréra, pour l'honneur de sa patrie, s'est attaché autant qu'il lui a été possible à pallier les barbaries des Espagnols ; au lieu qu'on peut croire que la Véga, Péruvien de naissance, & descendu du Sang royal, a fait ses efforts pour écarter tout ce qui pouvoit être au désavantage de sa nation. Cependant le récit du dernier paroît plus vraisemblable, en faisant attention que si Atabaliba avoit été aussi traître & aussi fin qu'Herréra le représente, il auroit eu peine à laisser avancer les Espagnols sans aucun trouble jusqu'à Caxamalca, puisqu'il y avoit beaucoup de passages sur la route, où il

lui auroit été facile de les détruire entierement. Il paroit aussi hors de toute raison de croire que si les Indiens avoient été préparés à une attaque, ils se fussent laissé détruire aussi facilement sans avoir porté un seul coup.

An. 1532.

Pizarre, après avoir éloigné Atabaliba de son quartier-général, examina les dépouilles qu'on avoit remportées. Elles consistoient en une quantité d'ustenciles d'or & d'argent, en joyaux, en ornements & en habits de l'Inca & de ses principaux Officiers, outre ceux de plusieurs femmes de qualité, & de quelques vierges consacrées qui furent faites prisonnieres.

Le lendemain il envoya un détachement pour piller le camp, où l'on trouva une quantité prodigieuse de richesses, quoique les Péruviens qui étoient demeurés sur ce terrein eussent emporté trois mille charges d'or & d'argent.

Le Général fit ensuite publier une proclamation, pour déclarer que l'Inca étoit vivant, & que tous ceux de sa Cour avoient la liberté de lui rendre leurs services ordinaires; ce qu'il fit pour les encourager à ne point ca-

PIZARRE, Chap. IV. An. 1531.

cher ni emporter leurs tréſors. Cette déclaration réuſſit ſuivant ſes vues, & pluſieurs des principaux de la ſuite d'Atabaliba ſe rendirent auprès de ce Prince, chargés de préſents de très grande valeur. Pizarre ordonna que quoiqu'il demeurât toujours dans les fers, il put jouir de la compagnie de ſes femmes, & qu'il fût ſervi avec le même ordre & le même cérémonial qu'on obſervoit auprès de lui avant ſon empriſonnement. Atabaliba parut ſupporter ce revers de fortune avec la plus grande patience : cependant il marquoit quelquefois un chagrin très vif d'être obligé de porter des chaînes.

Atabaliba remarquant l'avidité exceſſive de ſes nouveaux maîtres pour l'or & pour l'argent, & déſirant ſa liberté avec autant d'ardeur, il leur offrit de faire remplir de ces métaux une grande ſalle, à la hauteur où un homme de taille ordinaire peut atteindre avec la main. Ils douterent d'abord qu'il pût exécuter cette propoſition, cependant ils l'accepterent, & l'on envoya un parti d'Eſpagnols en petit nombre avec quelques-uns de la ſuite d'Atabaliba à Cuzco & dans d'autres

villes pour faire apporter le trésor promis.

An. 1531.

Arrivée d'Almagro.

Almagro arriva dans le même temps, en très mauvaise santé, à Saint-Michel, où il étoit venu du Cap Francisco. Il y avoit été jetté par les vents contraires: mais les marches fatigantes, le mauvais temps & l'air mal sain lui avoient fait périr environ quarante hommes, sur cent cinquante qu'il avoit amenés. Il fut informé en cet endroit des grands succès de Pizarre, & craignant qu'il ne refusât de partager ses trésors avec lui, il consulta ses Officiers, pour décider s'ils chercheroient à faire quelques nouvelles conquêtes indépendantes des siennes. Le Secrétaire d'Almagro, qui n'aimoit pas son maître, envoya un exprès à Pizarre pour lui faire part de ce qui se passoit, & aussi-tôt le Commandant fit partir plusieurs messagers pour inviter Almagro de la façon la plus obligeante à se joindre à lui; l'assurant de son intégrité. Il lui fit savoir en même temps qu'il y avoit quelques-uns de ses gens, qui sans doute en vue de leur propre avantage faisoient leurs effors pour semer entre eux des divisions, & qu'il l'avertissoit

PIZARRE, Chap. IV.

An. 1531.

de se tenir sur ses gardes, d'autant que s'ils y réussissoient, leurs intrigues causeroient la perte de l'un ou de l'autre & peut-être de tous les deux, en même temps que le renversement de toute l'entreprise. Pour confirmer la vérité de ce qu'il avançoit il renvoya à Almagro des preuves convaincantes de la trahison de son Secrétaire, qui fût pendu peu de temps après qu'elle eut été découverte.

Il y avoit certainement beaucoup d'ingratitude dans cette conduite de Pizarre, ce qui répand encore de nouvelles taches sur son caractere, qu'il est impossible de justifier, cependant elle étoit des plus politiques en cette occasion. Les troupes qu'il avoit n'étoient nullement suffisantes pour faire la conquête du Pérou; & Almagro en s'élevant contre lui, auroit pu donner de nouvelles forces aux Indiens, ce qui non-seulement auroit privé Pizarre de son butin, mais encore auroit renversé l'entreprise, & se feroit peut-être terminé par la destruction des deux Commandants.

Ce renfort augmenta encore le désir qu'Atabaliba avoit conçu de recouvrer

An. 1531.

vrer la liberté, & jugea avec raison que l'insolence des Espagnols augmenteroit avec leurs forces. Il fut aussi informé que quelques Officiers de cette nation, qui avoient accompagné ses messagers à Cuzco pour faire apporter sa rançon, avoient eu une conférence avec Huescar qui étoit toujours en prison : qu'il les avoit instruits de la cruauté & de l'usurpation de son frère, & qu'il leur avoit promis s'ils le remettoient en liberté, de les recompenser beaucoup plus magnifiquement qu'Atabaliba ne pouvoit le faire, ajoutant qu'ils ne devoient pas ballancer, puisqu'ils étoient venus comme on le lui avoit dit, pour rendre justice à tout le monde.

Atabaliba fait tuer son frere.

Atabaliba se détermina aussi-tôt à faire mourir son Frère : mais craignant que s'il commettoit ce crime ouvertement, les Espagnols n'en prissent occasion de le faire mourir lui-même, il résolut de sonder les sentiments de Pizarre à ce sujet. Pour y réussir il lui dit avec une grande affectation de douleur & d'inquiétude, que son Frère avoit été tué dans sa prison par ceux qui le gardoient, ce qui fit si peu d'impression

PIZARRE, Chap. IV.

An. 1531.

sur Pizarre qu'il répondit froidement : « que tel étoit le sort de la » guerre; que les uns périssoient par » l'épée; que d'autres étoient faits » prisonniers, & que chacun devoit » être satisfait de son destin ».

Atabaliba vit avec la plus grande joye le peu d'attention que le Général Espagnol faisoit à cet événement, & il envoya aussi-tôt des ordres secrets pour faire périr Huescar. Ils furent suivis exactement : mais on ignore le genre de sa mort. Quelques auteurs disent qu'il fut noyé, & d'autres assurent que son corps fut coupé en menues parcelles, pour que ses sujets ne pussent lui rendre les honneurs avec lesquels ils célébroient ordinairement les obséques de leurs Incas.

On rapporte qu'avant de mourir, il dit à ses meurtriers : « Il est vrai que » mon regne n'a pas été long ; mais » j'ai cette consolation en mourant, » que celui qui le termine par sa cruauté, & qui ne se fait aucun scrupule » de s'ouvrir au trône un chemin couvert du sang de son Frère, & de » son légitime souverain, sera bientôt trompé dans les vues de son

»ambition, & qu'il ne me ſurvivra »pas long-temps».

An. 1531.

On apporta le tréſor pour la rançon d'Atabaliba : mais Pizarre trouvant qu'il ne montoit pas à la quantité qu'il en avoit attendue, fut informé qu'il en étoit demeuré beaucoup en arrière dans le temple du Dieu inviſible. Il envoya auſſi-tôt ſes trois Frères avec quelques-uns des Officiers d'Atabaliba pour en faire la recherche: mais ce qu'ils y trouverent ne valoit pas plus de quatre-vingt dix mille écus, outre ce que les ſoldats pillerent, parce que les Prêtres avertis de l'avarice des Eſpagnols, & de la maniere peu reſpectueuſe dont ils avoient traité quelques autres temples, firent enlever plus de quatre cents charges d'or, d'argent & de joyaux, qu'ils enterrerent, ou tranſporterent ſi loin qu'ils ne tomberent jamais entre les mains des conquérants.

Les Eſpagnols partagent les tréſors d'Atabaliba.

Ce fut dans ce temps qu'Almagro arriva dans le voiſinage de Caxamalca, & Pizarre le reçut avec les marques les plus fortes d'eſtime & d'affection. Il lui donna une part du butin dont il dut être ſatisfait, diſtribua

PIZARRE, Chap. IV.

An. 1531.

cent mille ducats aux hommes venus avec lui, & après avoir mis à part la cinquieme partie pour l'Empereur, il partagea le reste des dépouilles, qui étoient d'une richesse étonnante, entre ses propres Officiers & ses gens, feignant de marquer la plus grande estime pour ce qui paroissoit être de moindre valeur. On prétend que le moindre soldat reçut alors pour sa part plus de quarante-cinq mille livres, quoique ce qui fut partagé n'égalât pas la cinquieme partie de la rançon d'Atabaliba. Pizarre garda pour lui la chaise d'or de l'Inca, avec quelques autres curiosités de grand prix.

Voyage de Ferdinand Pizarre en Espagne.

An. 1532.

Ferdinand Pizarre fut choisi comme le sujet le plus propre à être envoyé auprès de l'Empereur Charles-Quint, pour lui porter ce qui lui appartenoit dans ces trésors, & pour lui faire le récit de tout ce qui s'étoit passé. Plusieurs simples soldats demanderent qu'il leur fut permis de faire le voyage avec Ferdinand : mais Almagro s'y opposa fortement, ainsi que la plus grande partie du Conseil, parce qu'ils voyoient que cela diminueroit considérablement leur petite

armée. Leur oppoſition n'eut pas d'effet par les remontrances de Pizarre, qui leur fit obſerver avec beaucoup de raiſon, que la politique devoit les y faire conſentir, d'autant que lorſqu'on verroit de ſimples ſoldats revenir auſſi riches, ils gagneroient dix hommes pour chacun de ceux qu'ils pourroient perdre. PIZARRE, Chap. IV. An. 1532.

Atabaliba & Ferdinand avoient conçu une forte eſtime l'un pour l'autre, & lorſque l'Eſpagnol alla prendre congé de l'Inca, celui-ci lui dit: « Vous vous réjouiſſés de retourner » dans votre pays natal: mais pour » moi je vois votre départ avec beau- » coup de chagrin puiſqu'il ne me » reſtera aucun ami parmi vos com- » patriotes: Ce nouveau venu dit-il » en parlant d'Almagro » que je ne » connois pas ne me ſera nullement » favorable, & celui que vous nom- » més Tréſorier me regarde de mau- » vais œil: diſons nous donc le der- » nier adieu, car je vois évidemment » que ce peuple cruel ne me laiſſera » pas aſſez vivre pour me réjouir de » votre retour ».

Origine de la haine de Pizarre contre Atabaliba.

Son pronoſtic ne fut que trop véritable: depuis qu'Almagro avoit eu

PIZARRE, Chap. IV. An. 1532. connoiſſance des grandes richeſſes du pays, il avoit penſé que lorſqu'Atabaliba ne ſeroit plus, il s'en empareroit avec beaucoup moins de difficulté ; Pizarre avoit d'abord traité la propoſition de le faire mourir avec tout le mépris qu'elle méritoit, mais peu de temps après, le reſſentiment le porta à favoriſer ce que l'honneur lui avoit fait déteſter. Il fut irrité de voir qu'Atabaliba paroiſſoit le mépriſer, & il ne ſera pas hors de propos d'en faire connoître les raiſons.

Ce Prince quoique cruel & ambitieux, étoit prudent, pénétrant & curieux. Il s'étoit informé particulierement des mœurs & des coutumes des Eſpagnols : mais la lecture & l'écriture étoit ce qui excitoit le plus ſa curioſité, parce qu'il fut long-temps ſans pouvoir pénétrer ſi ces dons leur étoient naturels, où s'ils étoient acquis par l'induſtrie.

Pour réuſſir à ſe ſatisfaire ſur cet article, il demanda à un des ſoldats Eſpagnols s'il pourroit écrire le nom de Dieu ſur l'ongle de ſon pouce : le ſoldat lui répondit que cela étoit facile, & le fit réellement comme Atabaliba le lui demandoit. Ce Monar-

que montra ce mot à plusieurs Espagnols, qui le lui expliquerent tous, ensorte qu'il commença à croire que ces dons étoient Divins & innés: mais Pizarre s'étant malheureusement présenté devant lui, il lui en demanda aussi l'explication. Le Commandant, qui n'avoit jamais appris à lire ni à écrire, rougit, & le quitta sans pouvoir répondre à sa question, & depuis ce temps l'Inca jugea que ces sciences étoient le fruit de l'étude & de l'instruction. Cette opinion diminua de beaucoup l'idée qu'il avoit eue d'abord des Espagnols en général: mais elle lui fit estimer encore moins Pizarre, dont il pensa que l'origine devoit être des plus basses, puisque le moindre de ses soldats le surpassoit en connoissances.

On lui fait son procès & il est étranglé.

Le mépris, ou plutôt le dégoût qu'il fit toujours paroître depuis pour Pizarre fut la cause de sa perte: mais ce qui y contribua le plus fut la conduite extravagante de Phillipillo. Cet homme devint amoureux d'une des femmes de l'Inca, qui le traita avec tout le mépris qu'il méritoit, & l'on en porta des plaintes à Pizarre, qui y fit très peu d'attention. Alors l'in-

PIZARRE, Chap. IV.

An. 1532.

terpréte accuſa Atabaliba d'avoir formé une conſpiration, qui étoit prête à éclatter pour détruire tous les Eſpagnols; & quoique cette fable dût paroître ſans fondement & ridicule à tout homme de bon ſens, elle trouva cependant créance auprès des deux chefs Eſpagnols, qui l'un & l'autre haïſſoient le malheureux Inca. On joignit pluſieurs autres articles peu importants pour former une accuſation: on lui fit ſon procès, il fut déclaré coupable & condamné à être brûlé: mais la Sentence fut commuée en la peine d'être étranglé, ſur ce qu'il conſentit à être baptiſé, pour éviter une mort auſſi terrible que celle de périr par le feu. Il eſt difficile de juger s'il connoiſſoit un ſeul article de la foi chrétienne: mais enfin il reçut le baptême, & cela ſuffit pour en faire un chrétien aux yeux de l'enthouſiaſme.

Articles d'accuſation.

Entre autres accuſations qu'on forma contre ce Prince, il fut dit qu'il avoit uſurpé le trône du Pérou quoiqu'il fut bâtard: qu'il avoit fait emprisonner ſon frère, qui en étoit le Monarque légitime: qu'il étoit un idolâtre: qu'il avoit permis de ſacri-

An. 1532.

fier plusieurs de ses sujets : qu'il avoit entrepris des guerres sans nécessité ; qu'il avoit dissipé le trésor public : que depuis qu'il avoit été prisonnier des Espagnols, il avoit encouragé les Indiens à se révolter contre eux. &c.

C'est ainsi qu'on essaya à donner quelque couleur de justice à l'une des sentences les plus illégales & les plus barbares qu'on puisse imaginer. On ne doit pas laisser ignorer qu'elle trouva une très forte opposition de la part de presque tous les gens de famille & de distinction qui étoient engagés dans ce service, & ils déclarerent publiquement que la bonté d'Atabaliba pour les Espagnols méritoit une autre récompense : qu'on ne pouvoit ignorer qu'ils n'avoient aucun droit de condamner un Prince Souverain ; & enfin que pour se mieux conduire dan cette affaire, il falloit l'envoyer en Espagne avec les articles d'accusation, pour qu'il en fut disposé selon la volonté de l'Empereur.

Malgré toutes ces raisons, Pizarre & son Conseil, ne suivirent que leur passion & pousserent les choses aux

PIZARRE, Chap. IV.

An. 1532.

extrêmités que nous avons rapportées, pour que l'infortuné Atabaliba ne leur fut plus un ſujet d'inquiétude & de trouble.

Le Père Vincent, dont ils ſe ſervirent pendant l'inſtruction du Procès, non-ſeulement proſtitua honteuſement ſon caractere de Prêtre : mais l'irrégularité de ſa conduite rejaillit encore dans l'eſprit des Indiens ſur la religion qu'il profeſſoit, en ſe conduiſant d'une façon qui doit faire regarder ſa mémoire avec horreur.

On a avancé, mais ſans aucunes preuves, que les Indiens eux-mêmes avoient demandé la mort dAtabaliba, pour venger celle de ſon frère Hueſcar. C'eſt une très foible défenſe pour juſtifier la conduite de Pizarre, puiſqu'il ne fit pas proclamer pour Empereur le frère du dernier Inca, ce qui auroit en quelque ſorte ſauvé ſa réputation. Nous trouvons auſſi que depuis ce temps les Péruviens agirent toujours offenſivement contre les Eſpagnols, ce qu'ils n'avoient pas fait juſques alors.

PIZARRE, Chap. V.

An. 1532.

CHAPITRE V.

Soulevement d'un des Généraux d'Atabaliba : Paullu, frère de l'Inca, se joint à Pizarre : Etat des affaires du Pérou : Mango-Capac est reconnu Inca par les Espagnols : Pédro de Alvarado, l'un des Compagnons de Cortez, entre dans le Pérou : mais il est obligé de se retirer dans son gouvernement du Méxique : Pizarre jette les fondements de la ville de Lima, & de celle de Truxillo : Conduite imprudente d'Almagro, il est mis à la raison : Découverte des mines du Potosi.

Soulevement de Rumnavi.

APRÈS la mort de l'Inca, Rumnavi, l'un de ses Généraux, qui commandoit l'arrière-garde de son armée s'empara de la Province de Quito, & mit à mort tous les Officiers qu'il soupçonna d'avoir été fortement attachés à leur ancien Maître. En même temps Quispis, autre Général, celui qui avoit tué Huescar, essaya de se rendre maître d'une partie de la

PIZARRE, Chap. V.

An. 1532.

Province de Cuzco, avec une armée encore plus considérable : mais bien loin de faire paroître du courage, il prit la fuite devant un petit nombre d'Espagnols envoyés pour le poursuivre, & en massacra lâchement plusieurs autres qu'il avoit surpris.

Ce Général, dans l'espérance de conserver son autorité, fit ses efforts pour faire prendre les rênes de l'Empire à Paullu, le plus jeune des frères de Huescar, qu'il avoit eu l'adresse de faire tomber entre ses mains. Ce Prince le refusa courageusement, & lui dit qu'il ne vouloit pas élever sa grandeur sur les ruines de son pays : qu'il préféroit la gloire d'être honnête homme à celle d'être un mauvais Roi : qu'il méprisoit l'autorité s'il l'acquéroit aux dépens de sa propre famille, & que la justice ne lui donnoit encore aucun droit au trône, puisque son frère Mango-Capac, légitime héritier étoit vivant.

Paullu va joindre Pizarre.

Une reponse si juste & si peu prévue fit un tel effet sur Quispis, qu'il permit à ce Prince de se retirer, & de joindre François Pizarre, auprès duquel il se comporta avec autant de grandeur d'ame. Il lui dit que s'il étoit

vrai, comme il le déclaroit, qu'il fût venu parmi eux pour y faire rendre la justice, il en donneroit des preuves en se déclarant pour son frère, qui avoit déja une forte armée, & qui seroit bientôt en état de donner un nouvel éclat au Trône Péruvien, s'il étoit soutenu par les Espagnols.

Mango-Capac est reconnu Inca.

Cette remontrance fit son effet, quoique Pizarre eût déja pris ses mesures pour faire proclamer Inca un fils d'Atabaliba, afin de pouvoir donner les ordres qu'il jugeroit les plus avantageux pour les intérêts des Espagnols, sous le nom de ce phantôme de la Royauté expirante. Cependant il jugea alors qu'il lui seroit plus utile de se joindre à Mango-Capac; le fit proclamer Inca, & aida à le faire inaugurer de la même maniére que l'avoient été ses prédécesseurs. Pizarre promit d'observer exactement le traité signé par François de Chaves, & l'Inca de son côté donna quelques espérances de pencher vers le Christianisme: mais pour plus d'éclaircissement, il est nécessaire de rapporter quelques-uns des événements précédents.

Atauchi, l'un des frères d'Atabaliba

PIZARRE, Chap. V. An. 1532.

avoit rassemblé des trésors considérables pour contribuer à payer la rançon de ce Prince, & s'étoit mis en marche à cette intention, du côté de Caxamalca, lorsqu'il apprit que cet infortuné Monarque étoit mort, & que les Espagnols s'avançoient vers Cuzco, capitale de l'Empire, afin d'établir plus fortement leur pouvoir en se rendant maîtres de cette place.

Atauchi veut venger la mort de son frere Atabaliba.

Excessivement irrité du meurtre de son frère, il leva aussi-tôt un corps d'environ six mille hommes, avec lesquels il se mit en embuscade près du chemin par où les Espagnols devoient passer. Il tomba sur eux avec tant de succès qu'il y en eût plusieurs de tués, & plusieurs de faits prisonniers. Du nombre des derniers fut Sanchez de Cuellar, celui qui avoit instruit le procès du malheureux Atabaliba, & qui avoit assisté à son exécution. Atauchi avoit d'abord résolu de les sacrifier tous aux manes de son frère: quand Quispis qui l'avoit joint, tomba avec autant de succès sur un autre corps d'Espagnols; en tua dix-sept, & en fit plusieurs prisonniers. François de Chaves & Ferdinand de Haro, qui avoient protesté ouvertement contre

An. 1532.

la conduite tenue envers Atabaliba, étoient au nombre des captifs, & Atauchi par reconnoiſſance fit grace à tous, excepté à Sanchez de Cuellar, qu'il fit étrangler à Caxamalca, dans le même endroit où cet Officier avoit fait exécuter le Monarque.

Ce Généreux Indien, non-ſeulement donna la vie aux Eſpagnols: mais il prit encore ſoin de la guériſon des bleſſés, & les renvoya avec des préſents conſidérables, après que François de Chaves eût ſigné les conditions ſuivantes.

Conditions ſignées par de Chaves.

» Que tous les actes d'hoſtilité ſeroient oubliés de part & d'autre : qu'il y auroit à l'avenir une paix inviolable entre les Indiens & les Eſpagnols : que les derniers permettroient à Mango-Capac, héritier légitime de monter ſur le Trone du Pérou : qu'ils mettroient en liberté tous les Indiens qu'ils retenoient dans les chaînes : qu'à l'avenir ils n'en mettroient aucun aux fers, & qu'ils ſe contenteroient de les avoir pour domeſtiques, ſans les traiter en eſclaves : que les loix du Pérou demeureroient dans toute leur force, en ce qui n'étoit pas contraire

PIZARRE, Chap. V. An. 1532.

» aux principes de la religion chré-
» tienne : enfin que ce traité seroit
» ratifié par François Pizarre, & par
» son Souverain, l'Empereur des Ro-
» mains. »

Il fut accordé aux Espagnols, qu'ils auroient le libre exercice de leur religion ; qu'on leur assigneroit des terres pour leur subsistance, & qu'ils auroient entiere liberté de faire le commerce.

Si les Espagnols eussent suivi les principes de l'honneur & de la vertu, ou même ceux que le bon sens devoit leur dicter, ils auroient observé très exactement ce traité, qui avec le temps auroit soumis le Pérou à la religion chrétienne, sans aucune effusion de sang : mais l'orgueil, l'avarice & la débauche étoufferent en eux la raison. Nous ne parlerons que légerement de cet article, parce que notre objet n'est que de donner une histoire de la prémiere découverte du Pérou, & non des événements qui en ont été la suite.

Pizarre les ratifie, & reconnoît Mango-Capac.

François Pizarre, en ratifiant ces conventions, quoiqu'il n'eût pas dessein de les obsever, mit dans son parti toutes les forces qui étoient sous Man-

go-Capac, qu'il reconnut pour Inca. Alors les habitants de Cuzco, qui avoient abandonné leur demeures, furent encouragés à y revenir, avec une opinion plus favorable qu'ils n'avoient eu jusques alors de la douceur & de la justice des Espagnols.

PIZARRE, Chap. V. An. 1532.

Cette conduite étoit l'effet de la nécessité : parce que Rumnavi & les autres Généraux avoient assemblé une armée dans les Provinces septentrionales, & s'étoient rendus maîtres de Quito. Ils abandonnerent cette ville aux approches de Sebastien Belalcazar, qu'on envoya contre eux avec un petit détachement : mais avant que d'en sortir, ils mirent le feu au palais du dernier Inca, & il fut consumé dans la grande salle de cet édifice des richesses immenses, que Rumnavi y rassembla pour les détruire par les flammes, afin qu'elles ne tombassent pas entre les mains des Espagnols.

La puissance de Pizarre étant en même temps menacée d'un autre côté, la prudence & la politique l'obligeoient également à chercher à s'acquérir des amis.

Alvarado vient au Pérou.

Le vaillant Dom Pedro de Alvarado, cet illustre compagnon de Cor-

PIZARRE, Chap. V. An. 1533

tez, dont nous avons eu ſouvent occaſion de parler dans la conquête du Méxique, étoit deſcendu à Puerto-Viejo, avec une armée de cinq cents hommes, dont la plus grande partie étoient très bien montés. Ils étoient preſque tous de bonnes familles, endurcis depuis long-temps à la fatigue, & pouvoient être regardés comme les meilleures troupes qu'il y eût alors en Amérique. Ils venoient dans l'eſpérance de partager les richeſſes du Pérou, & après s'être rafraichis au Fort Saint-Michel, ils continuerent leur marche vers Quito : mais quand ils furent arrivés à la vallée de Riobamba, ils y trouverent un gros corps de troupes envoyées par Pizarre, ſous les ordres d'Almagro, qui avoit joint Belalcazar.

Il fait un traité avec Almagro.

La bataille paroiſſoit inévitable, quand les deux Généraux conſidérant que de quelque côté que tournât la victoire, elle ſeroit toujours très préjudiciable à l'un & à l'autre par les hommes qu'ils y perdroient, entrerent en accommodement. Ils ſignerent un traité réciproque par lequel Alvarado, au moyen du payement qui lui fut fait de cent mille pezos

d'or, promit de se retirer dans son gouvernement de Guatimala avec toutes ses forces, & de ne jamais entreprendre ni encourager aucune invasion dans le Pérou pendant la vie de Pizarre & d'Almagro.

Pour que les gens d'Alvarado n'eussent pas lieu d'être mécontents, on publia une espece de traité, par lequel il fut stipulé, que chaque parti auroit la liberté de poursuivre ses découvertes à son profit particulier. Par ce moyen Alvarado assura à ceux de ses gens qui voudroient choisir de demeurer après son départ des avantages pareils à ceux des soldats de Pizarre.

Cette affaire ayant ainsi été terminée à l'amiable, Alvarado & Almagro joignirent leurs forces dans le dessein de marcher à Cuzco, pour faire ratifier le traité à Pizarre, qui y étoit en quartier. Il n'avoit conclu la paix avec Mango-Capac que depuis le départ d'Almagro, qui par conséquent n'en avoit aucune connoissance quand il fit son accomodement avec Alvarado. Il n'en étoit pas plus instruit quand revenant à Cuzco il trouva Quispis campé près de Caxamalca,

PIZARRE, Chap. V. An. 1533.

où ce Général l'attendoit avec une grosse armée : mais sans aucune autre intention que celle de la congédier aussi-tôt qu'il auroit joint Almagro.

Ils attaquent le Général Péruvien Quispis.

Les deux Généraux Espagnols voyant un corps de troupes si considérable jugerent qu'ils le devoient attaquer, & eurent d'abord le plus grand avantage, parce que Quispis n'étoit nullement en garde contre cette hostilité imprévue. Cependant il fit sa retraite vers quelques rochers voisins, dont il défendit très courageusement l'accès, faisant rouler de très grosses pierres sur les assaillants, avec tant de succès qu'il y en eût plusieurs de tués, & qu'il y périt quelques chevaux. Il se défendit ainsi juqu'à la nuit, qui servit à assurer sa retraite dans les montagnes : mais le lendemain son arrière-garde fut attaquée sur les bords d'une riviere, & après s'être soutenu pendant plusieurs heures dans un passage très difficile, il se retira dans un endroit encore plus élevé. Il en sortit quelques jours après pour attaquer à son tour les Européens, ce qu'il fit avec quelque succès, & quoique sa perte fût considérable, il ne parut pas en être découragé, parce

u'il tua plus de cinquante Eſpa-nols.

An. 1533.

L'arrivée de Pizarre termina les hoſtilités réciproques: il s'étoit avancé à la rencontre d'Alvarado, ſous prétexte de lui marquer plus de reſpect: mais ſon véritable objet étoit de l'empêcher d'approcher davantage de Cuzco, crainte que les grandes richeſſes de cette ville ne l'engageaſſent à enfreindre le traité, & à y demeurer plus long-temps qu'il n'avoit été ſtipulé.

Bonne intelligence de Pizarre & de Mango-Capac.

Pizarre avant de ſortir de Cuzco avoit pris congé de l'Inca Mango-Capac; lui avoit dit qu'il alloit à la rencontre de quelques-uns de ſes compatriotes, afin d'établir avec eux une paix ſolide, & avoit en même temps recommandé ſes deux frères à la protection de l'Inca pendant ſon abſence. Mango lui avoit ſouhaité un bon voyage; lui avoit aſſuré que ſes frères lui ſeroient auſſi chers que s'ils étoient les ſiens propres, & avoit envoyé des meſſagers par tout où devoit paſſer Pizarre, pour donner ordre a ſes ſujets, de le traiter lui & ſes gens comme leurs amis.

Lorſque Pizarre fût arrivé à Caxa-

PIZARRE, Chap. V.

An 1533.

malca, il eut une entrevue avec les Chefs Indiens: les informa du traité qui subsistoit entre Mango & lui, & les assura que si ses compatriotes en avoient eu connoissance, il n'auroient pas attaqué les Péruviens; mais il promit que toutes hostilités cesseroient à l'avenir.

Pizarre joint Alvarado.

Il s'avança ensuite dans la vallée de Pachacamac, où il trouva Alvarado, qu'il embrassa avec les expressions de la plus vive tendresse. Non-seulement il consentit à ratifier les articles réglés avec Almagro, mais il fit de plus à Alvarado un présent de vingt mille pezos d'or, pour le dédommager des frais qu'il avoit faits en marchant à son secours avec ceux qui l'avoient joint dans le dessein de quitter le service du Méxique, & qui etoient en assés grand nombre. Il lui donna aussi plusieurs belles émeraudes, des turquoises, & des ustenciles d'or d'un très beau travail, pour son usage, & donna ordre aux Officiers de le regarder comme leur Commandant tant qu'il demeureroit avec eux.

Alvarado retourne à Guatimala.

Alvarado après être resté le temps nécessaire pour se reposer, prit congé

les deux Généraux, très satisfait du traitement qu'il en avoit reçu, ainsi que des trésors qu'il avoit acquis. Il se retira sur la côte où il se rembarqua dans les deux vaisseaux qu'il avoit amenés, & reprit la route de Guatimala, beaucoup moins accompagné que quand il en étoit parti. An. 1533.

Almagro retourna à Cuzco, & Pizarre demeura en arrière pour chercher quelqu'endroit convenable, où il put fonder une nouvelle ville. On en jetta les fondements sur les bords de la petite riviere Lima, à douze dégrés trente minutes de latitude méridionale, à cent vingt milles à l'Ouest de Cuzco. La premiere pierre fut posée le 6 de Janvier 1534, ce qui lui fit d'abord donner le nom de ville des Rois: mais elle a depuis été beaucoup plus connue sous celui de Lima. An. 1534.

Pizarre établit quelques-uns de ses gens dans cette nouvelle ville, partagea entre eux les terres du voisinage, & leur donna à chacun un certain nombre d'Indiens pour les aider dans leurs plantations. Il choisit encore un terrein environ trois cents milles plus au Nord sur la côte de la mer du Sud, & y fonda une au- Fondation de la ville de Lima.

PIZARRE, Chap. V.

tre ville, qu'il nomma Truxillo, comme le lieu de sa naissance.

An. 1534.

Pizarre est nommé Marquis.

Pendant que François Pizarre prenoit toutes ces sages mesures, il reçut des nouvelles de son frère Ferdinand, qui avoit réussi à la Cour d'Espagne suivant ses désirs. Il avoit obtenu pour François le titre de Marquis de los Atabilos, avec une grande étendue de terrein, auquel on donna le nom de nouvelle Castille, & la Cour d'Espagne avoit nommé Almagro, Maréchal du Pérou, en lui accordant un gouvernement de deux cents lieues d'étendue du Nord au Sud, indépendant de Pizarre, sous le nom de nouvelle Tolède.

Almagro veut s'emparer de Cuzco.

Almagro apprit ces nouvelles, avant qu'il fut arrivé aucun acte authentique: il renonça aussi-tôt au titre de Lieutenant de Pizarre, & prit celui de gouverneur de Cuzco, sous prétexte que cette ville étoit hors de la jurisdiction de Pizarre, qui selon lui ne s'étendoit que jusqu'à deux cents lieues de la ligne. Les frères de Pizarre, Jean & Gonzalez s'opposerent à cette usurpation, & cette dispute conduisit à une rupture ouverte: Les uns & les autres eurent des partisans,

tisans, ce qui occasionna plusieurs escarmouches, où quelques Espagnols perdirent la vie.

An. 1534.

Le Marquis arrive à Cuzco.

Pizarre, que nous nommerons à l'avenir le Marquis, fut instruit de ces dissentions pendant qu'il étoit dans sa nouvelle ville de Truxillo. Il sentit la nécessité de se rendre sans perdre de temps auprès de ses frères; mais pour ne pas interrompre l'établissement de sa nouvelle colonie, il y laissa tous les Espagnols qui étoient à sa suite: confia sa personne aux seuls Indiens, qui le porterent dans une litiere sur leurs épaules, en se relevant les uns les autres à des postes convenables, & fit tant de diligence, qu'il entra dans Cuzco avant qu'on eut aucun soupçon de son approche.

Il ramena bientôt Almagro à la raison: le fit convenir de sa faute, & l'assura que si à l'arrivée de leurs commissions d'Espagne il n'étoit pas satisfait de celle qui lui seroit accordée, il partageroit avec lui le gouvernement du Pérou. Il lui fit observer en même temps que suivant le rapport des habitants, le pays nommé Chili, situé au Sud de Cuzco

An. 1534.

étoit beaucoup plus riche en or & en argent que le Pérou, & l'assura qu'il consentiroit qu'il se mît à la tête de la plus forte partie de leurs troupes réunies, pour en faire la découverte, & en prendre possession.

Quoique les Espagnols fissent leurs efforts pour entretenir l'amitié avec les Indiens, dont le secours leur étoit nécessaire en beaucoup d'occasions; ils les tenoient toujours en respect par des corps de troupes, placés en différents endroits. Ils augmenterent les forces de Belalcazar à Quito, & firent marcher un gros bataillon pour tenir dans la sujetion les habitants des environs des montagnes nommées des Andes. Almagro de son côté se prépara pour son expédition du Sud avec un assés grand nombre de troupes, & il se mit en marche vers le commencement de
An. 1535. l'année 1535. L'Inca Mango dans l'espérance d'attacher plus fortement les Espagnols à son amitié leur fournit quinze mille hommes, sous la conduite de son frère Paullu, & de Villachuma, Grand-Prêtre des Indiens, que nous trouvons nommé Villahoma par les écrivains Espagnols.

PIZARRE, Chap. V.

An. 1535.

On découvre le Potosi, sans en connoître les richesses.

Dans cette expédition la premiere découverte qu'on fit, fut celle de la Province de Charcas, pays nud & désert qu'Almagro regarda d'abord comme ne méritant pas d'être conservé : Cependant on trouva par la suite que cette acquisition étoit la plus importante de toutes celles que la Couronne d'Espagne eut jamais faites en Amérique, puisque c'est dans ce pays que sont les riches mines du Potosi, qui ont fourni plus d'argent qu'aucunes autres qu'on ait pu découvrir.



An. 1535.

CHAPITRE VI.

Almagro s'avance dans le Chili : Il ſouffre beaucoup de fatigue & perd un grand nombre d'hommes : Bon naturel & tendreſſe des Indiens : Il abandonne cette découverte pour uſurper le Gouvernement de Cuzco : L'Inca lève deux cents mille hommes, & attaque cette place: Jean Pizarre y eſt tué : L'Inca prend la fuite dans les montagnes : Cuzco ſe rend à Almagro, & il remporte pluſieurs avantages ſur les gens de Pizarre : Entrevue des deux Généraux : Ils font un traité : Pizarre le romp & fait mourir Almagro.

Almagro ſe prépare à entrer dans le Chili.

ALMAGRO fut informé qu'il y avoit deux paſſages pour entrer dans le Chili : mais qu'ils étoient preſque impraticables. Par le premier il falloit traverſer un déſert de ſables ardents, où ſes gens ſeroient expoſés aux impreſſions les plus vives de la ſoif & de la chaleur. Le ſecond, quoique plus court avoit des

difficultés encore plus inſurmontables, parce qu'il falloit paſſer par deſſus des montagnes d'une hauteur prodigieuſe, couvertes d'une neige auſſi ancienne que le monde ; & ſi eſcarpées que l'accès en paroiſſoit preſque impoſſible. On lui dit auſſi que le froid y étoit ſi vif qu'il n'y avoit qu'une ſeule ſaiſon de l'année où l'air fut un peu ſupportable.

Ses gens ſouffrent exceſſivement en route.

Almagro choiſit ce dernier chemin, parce qu'il étoit le plus court, & il perſiſta dans ſa réſolution malgré les repréſentations de Paullu & des Indiens. Il eut bientôt lieu de ſe repentir de ſon opiniâtreté ; ſes gens obligés d'écarter la neige avec leurs mains ne purent faire que de très petites journées; conſommerent bientôt leurs proviſions, & ſe trouverent dans le plus grand embarras. On perdit en route plus de dix mille Indiens avec cent cinquante Eſpagnols : & les doigts des pieds & des mains tomberent au plus grand nombre de ceux qui reſterent, quoi qu'on eût pris ſoin de leur donner des chauſſures extrêmement chaudes.

Après une marche très ennuyeuſe & très fatigante de plus de ſix cents

Pizarre, Chap. VI.

An. 1535.

milles, ils arriverent dans la Province de Copayapu située à vingt-six dégrés de latitude méridionale. Elle appartenoit à l'Inca du Pérou, & par les soins de Paullu, ils y furent très bien traités. Non-seulement les habitants leur fournirent des provisions en abondance : mais quand ils surent l'estime que les Espagnols faisoient de l'or, ils leur en firent des présents pour la valeur de cinq cents mille ducats.

Simplicité des Indiens.

Le bon naturel & la simplicité des Indiens parut particulierement dans la diligence avec laquelle ils s'empresserent à fournir cet or, aussi-tôt qu'ils eurent reconnu combien les Européens avoient d'ardeur pour ce métal. Leur complaisance à ce sujet alla toujours si loin que dès le temps où les premiers arriverent à Caxamalca, les Indiens remarquant que les chevaux paroissoient mâcher leurs mords de fer, s'imaginerent qu'ils avoient besoin d'une nouriture aussi solide, & eurent soin de mettre des lingots d'or dans leurs mangeoires, croyant que ce métal leur étoit encore plus agréable puisque leurs maîtres le recherchoient avec tant de soin.

An. 1535.

Almagro avoit fait entendre à Paullu que son intention étoit de joindre le Chili aux Etats de l'Inca, & il retira de grands services de l'autorité de cet Indien pendant son voyage. Il fut reçu très cordialement dans presque tous les endroits où ils passerent, n'en trouva que très peu où on lui fit de la résistance, & il auroit pu établir avec facilité des Colonies comme on le fit par la suite, dans des situations très avantageuses : mais par un entêtement inexcusable il tourna toujours ses vues vers Cuzco, & malgré tous les traités il résolut de s'en rendre maître. Ce fut alors qu'il reçut sa commission du Roi d'Espagne, & elle lui servit d'un nouveau prétexte pour soutenir que cette ville étoit comprise dans l'étendue de sa Jurisdiction, ce qui le conduisit enfin à sa perte.

Cette commission lui fut apportée par Jean de Herrada & par Ruiz Dias qui le joignirent avec des recrues venant de Cuzco. Ils passerent les Cordillieres par la même route qu'Almagro avoit suivie : mais ils n'y eurent que très peu de fatigue, parce qu'ils les traverserent au mois de Novembre, qui est le temps de l'Eté

PIZARRE, Chap. VI.

sous ce climat & la seule saison de l'année où le passage soit libre.

An. 1535.

Il reprend la route de Cuzco.

Voulant toujours suivre son projet favori de s'emparer du Gouvernement de Cuzco, Almagro abandonna toutes ses vues sur le Chili, & se remit en marche vers le Nord : mais ses troupes effrayées du souvenir de ce qu'elles avoient souffert en passant les Cordillieres, refuserent absolument de rentrer dans ces montagnes. Il fut donc obligé de prendre sa route par le désert, à l'ombre des hauteurs en suivant la côte de la mer : mais les Indiens lui dirent qu'il ne trouveroit d'eau à boire que celle de quelques étangs corrompus par la chaleur du soleil, & qui étoient encore à dix-huit ou vingt milles d'éloignement les uns des autres.

Pour remédier à cet inconvénient, on fit des boucs ou bouteilles de cuir, pour porter l'eau, & l'on envoya devant l'armée des partis d'Indiens pour épuiser tous les puits de celle qui y étoit croupie, afin de donner la liberté à la fraîche d'y monter. Ces deux moyens furent d'un très grand usage pendant leur marche, & ils passerent ces plaines désertes avec beau-

coup moins de difficulté qu'on ne l'avoit prévu.

An. 1535.

Mango-Capac se dispose à attaquer les Espagnols.

Les affaires tomberent alors dans une grande confusion au Pérou : le Marquis s'étant retiré à Lima où il crut sa présence néceſſaire, l'Inca Mango-Capac fut bientôt convaincu qu'il ne pouvoit eſpérer d'être rétabli dans sa couronne & dans son pouvoir, malgré ce qui lui avoit été promis par le traité de Caxamalca. Il s'échappa de Cuzco, abusant de la liberté que Ferdinand Pizarre son meilleur ami lui avoit accordée d'aller à Yucaya, qui en étoit éloigné de quatre lieues, pour y aſſiſter à une fête solemnelle. Ce fut en ce lieu qu'il forma le projet de lever immédiatement trois armées, & de tomber en même temps sur Lima, Truxillo, & Cuzco.

Trahiſon & châtiment d'un Interpréte.

An. 1536.

Ces projets furent communiqués à Paullu, pendant qu'il étoit dans l'armée d'Almagro, alors en marche au travers du désert. Ce Général plein de sentiments d'honneur refusa d'y prendre aucune part, & de manquer de foi aux Espagnols. Almagro par reconnoiſſance de cette sage conduite lui donna le titre d'Empereur, qu'il n'accepta qu'avec beaucoup de ré-

PIZARRE, Chap. VI.

An. 1536.

pugnance, & uniquement pour ne pas laisser son pays sans protecteur. Un événement extraordinaire fit connoître la droiture & l'intégrité de Paullu; il s'éleva dans le camp d'Almagro une conspiration contre la vie de ce Commandant Espagnol, & Philipillo qui y avoit beaucoup de part, accusa Paullu d'en être le principal auteur. Ce complot parut absolument incompatible avec la conduite & la candeur connue de ce Prince, & Almagro donna ordre d'appliquer l'interpréte à la torture. Alors il déclara la conduite noble de Paullu, confessa qu'il l'avoit accusé injustement, & avoua en même temps que les articles d'accusation qui avoient coûté la vie à Atabaliba n'avoient aucun fondement. Philipillo termina toutes ses horreurs par la mort ignominieuse qui en fut la juste punition.

Mango-Capac est repoussé devant Cuzco. Jean Pizarre est tué.

Mango-Capac avoit assemblé plus de deux cents mille hommes, & après avoir taillé en piéces quelques Espagnols, qu'il trouva écartés autour des mines, il mit le siége devant Cuzco. Cette place n'étoit défendue que par un petit nombre de troupes: mais

elles étoient ſoutenues d'un bon train d'art;llerie & de quelques chevaux: auſſi l'Inca fut ſouvent repouſſé avec un grand carnage.

PIZARRE, Chap. VI. An. 1536.

Les Indiens dans la premiere attaque s'emparerént d'un fort très important d'où l'on ne put les chaſſer qu'après cinq ou ſix jours. Dans le temps que Jean Pizarre faiſoit tous ſes efforts pour le reprendre, il ôta ſon caſque pour ſe rafraîchir : mais il fut frappé à la tête d'un coup de pierre, dont il mourut trois jouts après, au grand regret des Eſpagnols de ſon parti, qui le regardoient avec raiſon comme le plus brave de tous les frères.

L'Inca ſe retira quand il apprit qn'Almagro s'approchoit de Cuzco, & quoique le Commandant Eſpagnol fit ſes efforts pour l'engager à un traité, il le refuſa abſolument, ne voulant plus écouter nulles conditions de la part d'une nation qui n'avoit obſervé aucune de celles dont elle étoit convenue avec lui.

L'Inca ſe retire dans les montagnes.

Il fit une démarche qui parut d'abord très ſurprenante : mais lorſqu'il en déclara les raiſons on jugea qu'il ſe conduiſoit en habile politique. Ce fût

PIZARRE, Chap. VI.

An. 1536.

de congédier, ſon armée, & de ſe retirer caché dans les montagnes, quoique pluſieurs de ſes Officiers fiſſent leurs efforts pour l'en diſſuader, en lui repréſentant qu'il ne pouvoit eſpérer des circonſtances plus favorables, ni ſe flatter de ſuccès plus heureux que dans un temps où Almagro & Pizarre étoient en guerre ouverte. Il leur répondit que malgré toute l'animoſité de ces deux Généraux, ils lui feroient certainement tête, s'il paroiſſoit vouloir les attaquer, & qu'il ſeroit temps de revenir & de faire connoître ſes deſſeins, lorſque leurs diviſions réciproques les auroient ſuffiſamment affoiblis.

Cette conduite pourroit paroître imprudente, à ceux qui ne feroient attention qu'à la difficulté de raſſembler une armée : mais on doit toujours ſe reſſouvenir que les Indiens avoient un ſi profond reſpect pour leur Souverain, qu'auſſi-tôt qu'il ſavoient que leur ſervice étoit néceſſaire au Prince, ils ſe raſſembloient volontairement avec autant de diligence qu'ils en faiſoient paroître lorſqu'ils ſe diſperſoient.

Almagro parut alors devant les murs de Cuzco, & il somma la place de le recevoir pour Gouverneur, suivant la teneur de la Commission royale. Les Magistrats répondirent, que cette affaire étoit trop importante pour qu'on la décidât en un moment, & ils demanderent quelque délai pour déliberer. Almagro jugeant que cette excuse étoit suggérée par Ferdinand Pizarre, pour gagner du temps, entra dans la ville à la fin du jour, & attaqua la maison du Lieutenant de Roi, qui refusa de se rendre. Almagro donna ordre d'y mettre le feu, ce qui força les deux frères Ferdinand & Gonzalez à céder, & ils furent aussitôt faits prisonniers, après quoi Almagro fit sommer les Magistrats, les força de le reconnoître pour Gouverneur, & nomma de Rojas pour son Lieutenant de Roi.

An. 1536.

Almagro s'empare de Cuzco, & de deux des freres Pizarre.

Le Marquis étoit toujours à Lima, où il n'avoit aucune connoissance de ce qui se passoit : mais comme il ne recevoit point de nouvelles de Cuzco, il craignit que les Indiens n'attaquassent ses frères. Il envoya à leur secours cinq cents cavaliers Espagnols, commandés par Dom Alonzo de Al-

Il défait les troupes du Marquis, & prend le commandant prisonnier.

PIZARRE, Chap. VI.

An. 1536.

varado, & mit ſous ſes ordres Pedro de Lerma, qui étant plus ancien Officier, n'oublia jamais cette préférence. Almagro informé de ce ſujet de mécontentement, entretint avec Lerma une correſpondance ſecrette, dont les ſuites furent que cet Officier ſaiſit la premiere occaſion d'abandonner Alvarado avec un gros corps de troupes, dans le temps où ce Commandant étoit attaqué le plus vivement. Il fit cependant une forte réſiſtance; mais il fut mis en déroute & fait priſonnier, ce qui ne lui feroit jamais arrivé ſi tous avoient obéi à ſes ordres.

Les troupes qui dans ce combat avoient paſſé du côté d'Almagro furent magnifiquement recompenſes, & il en forma un corps, dont il donna le commandement à Pedro de Lerma. Cet événement éleva tellement le courage des ennemis de Pizarre, qu'Almagro eut beaucoup de peine à conſerver la vie des deux frères, qui étoient ſes priſonniers: Organez, ſon Lieutenant-Général, & pluſieurs autres Officiers inſiſtant fortement pour qu'il les fît mettre à mort.

Les nouvelles de cette défaite firent

An. 1536.

une profonde impression dans l'esprit du Marquis : il ne se trouvoit pas alors en état de faire tête à Almagro, d'autant que toutes ses forces ne montoient qu'à un peu plus de quatre cents hommes, & il résolut d'essayer ce que pourroit faire la politique. Il envoya des députés à Cuzco proposer un accommodement, & Almagro les reçut très civilement, quelques efforts que pussent faire ses amis pour lui persuader que jamais Pizarre ne tiendroit aucun traité. Il promit d'avoir une entrevue avec le Marquis afin de nommer réciproquement des Commissaires pour régler leurs limites respectives. En conséquence après avoir laissé une garnison suffisante à Cuzco, il en partit à la tête de plus de cinq cents Espagnols, & prit la route de Lima, avec Ferdinand Pizarre prisonnier à sa suite. Il avoit laissé Gonzalez & Alvarado dans la ville à la garde de De Rojas : mais après le départ d'Almagro ils réussirent à se rendre maîtres de la personne de cet Officier : gagnerent Lima, accompagnés d'environ soixante hommes qu'ils avoient attirés dans leurs intérêts, & y amenerent avec

PIZARRE, Chap. VI.

An. 1536

Entrevue du Marquis & d'Almagro.

eux le Lieutenant du Gouverneur dans les fers.

Organez & ſes partiſans, ſur la nouvelle de leur évaſion, preſſerent Almagro d'en tirer vengeance par la mort de ſon priſonnier Ferdinand, & redoublerent les inſtances qu'ils lui en avoient déja faites : mais il refuſa abſolument de commettre cette cruauté. Il eut avec le Marquis une entrevue à Mala, chacun étant accompagné de douze perſonnes, pour terminer tous leurs différents. Quelques Auteurs aſſurent qu'ils s'embraſſerent réciproquement, avec toutes les marques de la plus ſincere amitié : au lieu que ſuivant quelques autres, Pizarre marqua beaucoup de hauteur & de réſerve : cependant le premier récit nous paroît plus vraiſemblable, d'autant qu'il n'étoit pas dans le caractere de Pizarre de ſe conduire avec auſſi peu de politique dans une occaſion auſſi importante, & auſſi délicate. Quoiqu'il en ſoit la conférence fut tout-à-coup rompue par l'arrivée d'un des gens d'Almagro, qui accourut en lui criant qu'il étoit trahi, ce qui le fit auſſi-tôt monter à cheval, & il s'éloigna avant que rien pût être réglé.

Cette allarme fut occaſionnée par l'approche de Gonzalez qui arriva à la tête de ſept cents hommes, ce qui engagea auſſi Organez à s'avancer avec ſes troupes, pour repouſſer par la force la trahiſon qu'il croyoit prête à éclater. Mais dans le temps où l'on paroiſſoit des deux côtés également diſpoſé à la guerre, le Marquis réuſſit à engager Almagro à renouer la conférence. On fit un traité qui fut ratifié par le ſerment des deux parties, & entr'autres avantages la poſſeſſion de Cuzco fut cédée à Almagro, juſqu'à ce qu'il en fût ordonné par la déciſion de l'Empereur. Ferdinand fut mis en liberté, ſur la promeſſe qu'il fit avec ſerment de ne point agir contre Almagro, qui de ſon côté retira la Colonie qu'il avoit établie depuis peu à Chiuca entre Cuzco & Zangalla à quinze dégrés de latitude méridionale.

PIZARRE, Chap. VI. An. 1536.

Accommodement entre les deux Généraux.

Auſſi-tôt que le Marquis eût obtenu ſon principal objet, qui étoit la liberté de ſon frère, il rompit le traité: & envoya un Notaire avec des témoins ſommer Almagro de rendre Cuzco, & les places qu'il avoit conquiſes, ſous peine d'être traité comme

Il eſt rompu par le Marquis.

An. 1537.

PIZARRE, Chap. VI. rebelle dans tous les Etabliſſements eſpagnols.

An. 1537. Cette conduite ſi deshonorable de Pizarre eſt d'autant plus inexcuſable qu'il avoit reçu depuis peu, par un de ſes gens un ordre exprès de la Cour, qui ordonnoit que chaque Gouverneur demeurât tranquille poſſeſſeur des places qui ſeroient ſous ſa juriſdiction immédiate lors de l'arrivée de celui qui en ſeroit le porteur : & que dans le cas où quelqu'un prétendroit que cet ordre lui ſeroit préjudiciable, l'affaire ſeroit portée au Conſeil des Indes, le tout ſous peine d'encourir l'indignation de l'Empereur : mais Pizarre jugea à propos de ſupprimer cet ordre.

Organez blâma fortement Almagro d'avoir négligé ſes avis ; & ce Commandant convaincu, mais trop tard de ſa faute, ſe repentit beaucoup de ne les avoir pas ſuivis. Il donna ſes ordres pour mettre Cuzco en ſureté, & marcha avec ſes troupes aux ſalines, endroit ainſi nommé d'une fontaine d'eaux ſalées qui y coule, à peu de diſtance des bords de l'Apurima, & à quelques lieues de Cuzco. L'Armée du Marquis conduite par

An. 1537.

Gonzalez s'avança contre lui, & après un combat de deux heures sans relache, Almagro fut entierement défait. Organez combattit très vaillamment jusqu'à ce qu'affoibli par ses blessures il accepta le quartier qui lui fut offert par un nommé Fuentes, qui ensuite le tua de sang-froid.

Ferdinand Pizarre fut démonté dans le fort du combat par Lerma, qui lui fit en même temps des reproches de son parjure : mais son armure lui sauva la vie. Lerma fut ensuite renversé par quelques-uns des gens de Pizarre, qui lui donnerent lâchement plusieurs coups de poignard, dont il guérit depuis pour être massacré d'une maniére encore plus cruelle.

Almagro est fait prisonnier.

Almagro qu'on portoit dans une litière sur le champ de bataille, parce qu'il étoit trop foible pour monter à cheval, voyant que ses troupes étoient défaites, se retira dans la Citadelle de Cuzco, où il fut poursuivi par Alvarado, qui le força bien-tôt de se rendre. Lorsqu'il fut entierement au pouvoir de ses ennemis, Ferdinand déterminé à venger sur lui sa longue prison, & craignant peut-être

PIZARRE, Chap. VI. An. 1537.

qu'il ne revint en état de tenir encore tête aux Pizarres, parce qu'il le connoiſſoit pour très brave & aimé des troupes, l'accuſa de haute trahiſon. Cette accuſation fut fondée ſur ce qu'il s'étoit emparé de la ville de Cuzco ; avoit fait un traité ſecret avec l'Inca : avoit attenté ſur le Gouvernement conféré à Pizarre par des Patentes Royales : & avoit combattu deux fois contre les troupes de ſon Souverain, ce qui avoit cauſé l'effuſion de beaucoup de ſang Chrétien, & retardé conſidérablement le progrès des armes Eſpagnoles.

Sur ces accuſations on fit le procès à Almagro, Maréchal du Pérou, qui fut déclaré convaincu & condamné à mort, quoiqu'il inſiſtât pour en appeller à l'Empereur. Alvarado ſoutint fortement que ſon appel devoit être admis, & fit des efforts inutiles pour adoucir l'infléxibilité de Ferdinand, en lui repréſentant les marques d'amitié qu'il leur avoit données quand ils étoient ſes priſonniers. Almagro lui-même s'adreſſa à Ferdinand avec les expreſſions les plus tendres & les plus propres à le perſuader. Il lui rappella qu'il avoit toujours épargné ſa

An. 1537.

vie, malgré tous ceux qui vouloient l'engager à le faire périr : lui représenta la part qu'il avoit à la gloire actuelle de Pizarre, puisque c'étoit lui qui avoit subjugué les nations voisines : le pria de considérer que courbé sous le poids de l'âge & des infirmités, il descendroit bien-tôt dans le tombeau, suivant le cours ordinaire de la nature : enfin il le conjura, quelque sort qui pût lui être destiné, de jetter les yeux sur toute sa conduite passée, & qu'il y verroit que dans tous les temps il avoit été ami de Pizarre, & avoit travaillé pour la gloire de sa Patrie.

Ferdinand Pizarre le fait exécuter.

An. 1538.

Ses représentations furent aussi infructueuses que la généreuse interposition d'Alvarado. Peu de temps après que la Sentence eût été prononcée, Ferdinand supposa qu'on avoit formé un complot pour le tirer de prison, & il le fit étrangler à l'âge de soixante & quinze ans, quoique quelques Auteurs prétendent qu'il n'en avoit que soixante & cinq. Son corps fut transporté dans une place publique de Cuzco, où il fut décapité, & il y demeura presque nud la plus grande partie du jour, sans que personne ozât

PIZARRE, Chap. VI. An. 1538.

lui donner la ſépulture, crainte de s'attirer le reſſentiment de ſes ennemis, qui furent aſſez inhumains pour n'en prendre aucun ſoin. Enfin quelques pauvres Indiens qui avoient été à ſon ſervice, l'envelopperent d'un gros linceul, & le porterent dans une Egliſe, où le Clergé l'enterra ſous le grand Autel.

Almagro laiſſa un fils naturel, qu'il avoit eu d'une femme Indienne, & à ſa mort il le recommanda aux ſoins de Jacques Alvarado. Cet Officier demanda que Pizarre évacuât tout le pays qui avoit toujours été ſous le Gouvernement d'Almagro, afin d'en prendre poſſeſſion au nom de ce jeune fils: mais le Marquis répondit avec hauteur, que ſon Gouvernement n'avoit plus alors de limites, & qu'il ne connoiſſoit perſonne qui eût aucun droit de partager avec lui, puiſqu'Almagro ne vivoit plus. Alvarado ſur ce refus réſolut de ſe pourvoir en Eſpagne, & d'y porter toutes les preuves propres à ſoutenir ce qu'il avoit deſſein de repréſenter à la Cour.



An. 1538.

CHAPITRE VII.

L'Inca fait tête aux Espagnols : Ferdinand Pizarre est emprisonné en Espagne : On partage les mines du Potosi : Cruautés du Marquis envers les partisans d'Almagro : Histoire remarquable de douze d'entre eux : Complot formé à Lima pour le faire périr : Il est assassiné avec tous ses compagnons : Son portrait : Le fils d'Almagro est proclamé Gouverneur du Pérou.

Mango-Capac résiste aux Espagnols.

VERS le même tems, l'Inca Mango Capac résolut de faire un effort pour chasser les Epagnols, & nuisit considérablement à leur progrès, parce que les Péruviens ayant en grande partie perdu la terreur qui leur avoit d'abord été imprimée par les armes à feu & par les chevaux, se trouverent alors en état de leur faire une plus vigoureuse résistance. Il y eut même quelques occasions où ils réussirent à pousser leurs ennemis devant eux, & il est certain que plus de deux mille

PIZARRE, Chap. VII.

An. 1538.

Espagnols trouverent alors beaucoup plus de difficultés à conserver le terrein qu'on avoit conquis, que quatre cent n'en avoient eu à en faire la conquête. Il paroît également certain que si quelques corps particuliers d'Indiens n'eussent été assez insensés pour s'attacher fortement & avec fidélité à leurs intérêts, en leur fournissant des provisions, en leur découvrant tous les passages, & en leur donnant continuellement des avis, Pizarre auroit pu être chassé de ses acquisitions de la maniere la plus honteuse.

Ferdinand Pizarre est arrêté en Espagne.

An. 1539.

Il arrive souvent que les mesures dictées par la sévérité irritent les dissenssions civiles, au lieu de les appaiser, & l'on en vit alors une preuve évidente par les suites de la mort d'Almagro. La faction contraire aux Pizarres prit de jour en jour de nouvelles forces, & devint si puissante, que Ferdinand qui avoit été le principal auteur de cette mort, jugea qu'il ne pouvoit rien faire de mieux que de se retirer en Espagne avec tout l'or qu'il pourroit ramasser, parce que les clameurs des Soldats lui firent soupçonner qu'on formoit quelque dessein contre sa vie. Alvarado avoit déja prévenu

An. 1539.

venu les esprits contre lui à la Cour; il fut arrêté à son arrivée & jetté dans une prison. Alvarado mourut peu de temps après, & l'on soupçonna qu'il avoit été empoisonné: mais cet événement ne changea rien au sort de Ferdinand, dont les défenses furent trouvées si foibles, qu'il demeura renfermé plus de vingt ans.

Les mines du Potosi dans la Province de Charcas, furent l'acquisition la plus importante que firent les Espagnols après la mort d'Almagro : le Marquis les partagea entre les conquérants, après avoir fondé la ville de la Plata, ainsi nommée à cause de sa situation: il assigna une portion considérable de ces mines à son frere Ferdinand, alors en Espagne, & une autre à son frere Gonzalez, qu'il avoit trouvé Gouverneur de Quito, & qui étoit alors occupé à soumettre l'Inca Mango-Capac.

Nouvelles découvertes faites par les Pizarres.

Après avoir répoussé l'Inca dans ses Montagnes, Gonzalez tourna toutes ses vues à faire de nouvelles découvertes. Il marcha bien accompagné du côté de l'Est, pour parvenir, s'il lui étoit possible, à acquérir quelques connoissances de la largeur de l'Amé-

PIZARRE, Chap. VII.

An. 1539.

rique, & malgré des difficultés inconcevables, ce fut en ſuivant ſes ordres qu'Orellana, l'un de ſes Officiers, cotoya la riviere des Amazones, & qu'après en avoir atteint l'embouchure, il regagna les établiſſements des Eſpagnols de l'autre côté du continent de l'Amérique, enfin qu'il s'ouvrit un paſſage pour pénétrer dans des pays inconnus, auſſi importants qu'aucuns de ceux dont on eût encore fait la découverte.

Inhumanité du Marquis.

Après la mort d'Almagro, la conduite du Marquis Pizarre fut auſſi imprudente que cruelle : non-ſeulement il déplaça tous les Officiers qu'il ſoupçonna d'avoir eu de l'inclination pour le parti de l'Adelantade: mais ne pouvant lui-même ſe faire illuſion ſur ſa propre injuſtice,& craignant les ſuites des plaintes qu'ils pouvoient porter contre lui, il prit ſes meſures pour les empêcher abſolument de retourner en Eſpagne. Un grand nombre d'entre eux ſe trouverent alors dans la ſituation la plus fâcheuſe,& furent réduits à la néceſſité de vivre des aumônes de leurs compatriotes. Il y en eut douze, tous gens de très bonne famille, qui demeuroient dans une maiſon que de

la Presa leur avoit donnée, & qui ne possédant qu'un seul habit le portoient tour à tour, & ne sortoient qu'alternativement un seul à la fois. De la Presa mourut: Pizarre les chassa de la maison, & fit en même temps publier un Edit, par lequel il fut défendu de leur donner aucun secours, non plus qu'à leurs adhérents, sous des peines très sévéres.

PIZARRE, Chap. VII.

An. 1539.

Le désespoir où les jetta cet Edit, eut des suites plus funestes pour Pizarre, que tout ce qui leur étoit arrivé jusqu'alors. Ils reconnurent que leur misére ne pouvoit se terminer que par leur mort, ou par celle du Marquis, & ils résolurent ouvertement de se venger, ce qu'ils éxécuterent avec autant d'ardeur que de courage.

Les partisans d'Almagro se déterminent à la vengeance.

An. 1540.

Quoique la ville de Lima eût été fondée par les soins & sous les yeux du Marquis, le plus grand nombre des habitans plaignoient le sort d'Almagro. Les uns se rappelloient combien il avoit contribué à la réduction du Pérou: d'autres se ressouvenoient de l'affection qu'il marquoit aux gens de guerre dont il étoit aussi très aimé: enfin un troisieme parti, composé de gens qui s'étoient élevés par sa protection, ne

An. 1540.

cherchoit qu'une occaſion favorable de venger ſa mort ſur ceux qui en avoient été les auteurs. De ces derniers étoient les malheureux Véterans qui gémiſſoient ſous les triſtes effets de l'Édit de Pizarre : ils ſe rendirent ſéparément à Lima, deux ou trois ſeulement enſemble, juſqu'à ce qu'ils y fuſſent au nombre de plus de deux cents, bien déterminés à ſaiſir la premiere occaſion d'éxécuter leur projet. Cependant ils le ſuſpendirent quelque temps, parce qu'ils apprirent qu'il devoit venir un Commiſſaire d'Eſpagne, pour examiner la conduite du Marquis : & que quelques gens de ſa ſuite étoient déja arrivés, ce qui leur fit eſpérer d'obtenir juſtice ſans être réduits à la néceſſité de ſe révolter.

Ils attaquent la maiſon du Marquis.

An. 1541.

Ces diſpoſitions durerent peu : le Dimanche 26 de Juin 1541. de Rada, un des chefs de la conſpiration fut vivement allarmé ſur ce qu'on l'aſſura qu'ils étoient découverts, & que le Marquis prenoit des meſures pour ſe rendre Maître de tous les conjurés, dans l'intention de les faire périr en moins de trois heures par une mort ignominieuſe. Rada fit part de cette nouvelle à ceux de ſes compagnons

An. 1541.

qu'il put rencontrer, & voyant qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, ils se rendirent un à un jusqu'au nombre de dix-neuf à la maison du jeune Almagro située dans la grande place de Lima: en partirent l'épée à la main: passerent par la place du marché & marcherent au palais du Marquis, en criant, vive le Roi! Meure le Tyran! Il est remarquable qu'il y avoit alors plus de mille personnes dans la place, sans qu'aucun leur fit la moindre opposition, & sans qu'on donnât avis à Pizarre de leur soulevement: ensorte qu'ils entrerent sans aucune difficulté dans le palais, dont les portes étoient ouvertes.

Pizarre, qui n'avoit alors avec lui que deux ou trois personnes, apprit ce qui se passoit par un de ses pages, & donna ordre à François de Chaves, son Lieutenant Général, de fermer la porte de l'appartement, ce que cet officier négligea, croyant que c'étoit seulement une mutinerie entre quelques soldats, qu'il appaiseroit aisément par sa présence. Il se rendit sur les dégrés, & leur demanda quel étoit l'objet de ce mouvement: mais il ne reçut de réponse que par les épées de deux ou trois des conspirateurs qui les lui

PIZARRE, Chap. VII.

enfoncerent dans le ſein, & il tomba mort à leurs pieds.

An. 1541.

Il eſt aſſaſſiné.

Le Marquis, voyant ce qui ſe paſſoit de la gallerie, n'eut pas le temps de prendre ſon armure : il ſe ſaiſit ſeulement de ſon épée & de ſon bouclier, & défendit la porte de ſa ſalle à manger pendant quelque temps avec une grande valeur, ſoutenu ſeulement de ſon beau-frere Dom François d'Alcantra, & de deuxde ſes Pages, parce que le reſte de ſa ſuite, & tous ſes Domeſtiques avoient pris la fuite dès le commencement du tumulte. Un des conſpirateurs preſſant vivement, porta un coup, qui jetta Dom François ſur le carreau : alors les autres redoublerent leurs efforts : le Marquis fut contraint de reculer devant eux : enfin il tomba affoibli par ſes bleſſures, & ils acheverent bien-tôt de le tuer. Ses deux Pages, après avoir bleſſé dangereuſement pluſieurs des conſpirateurs, expirerent auſſi à ſes côtés, combattant vaillamment juſqu'au dernier ſoupir pour ſa défenſe.

Son portrait.

C'eſt ainſi que périt à l'âge de ſoixante-cinq ans, Dom François Pizarre, le premier qui fit la découverte & la conquête du Pérou : homme dont la

PIZARRE, Chap. VII.

An. 1541.

baſſeſſe de l'éducation paroiſſoit en ce qu'il ne ſavoit pas même ſigner ſon nom, ſon Secrétaire étant obligé de l'écrire pour lui entre deux traits que Pizarre faiſoit avec la plume. Il avoit certainement de grandes qualités,& la Nature lui en avoit donné qui le rendoient auſſi illuſtre dans les opérations de la guerre, que propre à gouverner durant la paix. Il étoit brave, prudent, & d'un eſprit élevé : mais d'une ambition ſans bornes,ne faiſant aucun ſcrupule de ſacrifier ſon honneur à ſes intérêts, & terniſſant ſes grandes qualités par des actes d'inhumanité, que rien ne peut excuſer.

La conduite qu'il tint en s'emparant de la perſonne d'Atabaliba, & en le faiſant mettre à mort : la maniere honteuſe dont il manqua au ferment ſolemnel qu'il avoit fait à Almagro, & dont il contribua à la mort de ce Commandant infortuné : ainſi que l'injuſte perſécution qu'il fit ſouffrir à ſes partiſans, auroient ſuffi pour obſcurcir la gloire d'un conquérant encore plus illuſtre que ne pouvoit être Pizarre.

Le jeune Almagro eſt reconnu pour Gouverneur au Pérou.

Le Marquis ne fut jamais marié : mais il eut pluſieurs maîtreſſes, dont quelques-unes étoient de la famille de l'In-

PIZARRE, Chap. VII. An. 1541.

ca : cependant nous ne trouvons pas qu'il ait laiſſé d'enfants. Il fut enterré ſecrettement par ſes domeſtiques, comme l'avoit été ſon compétiteur Almagro, aucun officier ni perſonne de quelque diſtinction n'oſant aſſiſter à ſes funerailles, crainte de s'attirer la haine de ſes ennemis. Sa maiſon fut pillée auſſitôt, ainſi que celle de ſes freres, & celles de deux ou trois de leurs amis déclarés. On prétend qu'on trouva dans ſon palais la valeur d'un million d'écus en or & en argent : mais on ne toucha pas aux meubles, & on les laiſſa pour l'uſage du jeune Almagro, que ceux de ſon parti proclamerent auſſi-tôt Gouverneur du Pérou. Il lui vint du ſecours de toutes parts, ſuite ordinaire du pouvoir : mais il ſe commit de grands déſordres dans la Ville, comme il arrive toujours après de tels changements.



An. 1541.

CHAPITRE VIII.

On s'oppose en plusieurs endroits à l'autorité du jeune Almagro : Vaca de Castro arrive d'Espagne avec une nouvelle commission : Son caractere : Il est joint par Alonzo de Alvarado, par Holguin, & par plusieurs autres Officiers : Défauts de conduite d'Almagro : Gonzalez Pizarre se soumet à lui : Querelle de deux Officiers d'Almagro dont un est tué : Almagro tue lui-même le second : Il refuse toutes les propositions de Castro, contre lequel il combat : Il est mis en déroute, est fait prisonnier, est déclaré coupable de haute trahison, & exécuté avec un grand nombre de ses partisans.

Opposition contre Almagro.

LA Magistrature de Lima fut obligée de reconnoître l'autorité d'Almagro ; & plusieurs parties de l'Empire en firent de même : mais Alonze de Alvarado, qui étoit dans la Province méridionale de Chiachapuca, & Holguin refuserent absolument de s'y sou-

An. 1541.

mettre. Le dernier, ſur les premieres nouvelles de cette révolution ſe rendit avec la plus grande diligence à Cuzco, où il éleva l'Etendard royal, & envoya ſans perdre de temps des meſſagers dans les Provinces d'Arequipa, & los Charcas, ainſi que dans les lieux voiſins, pour encourager ceux qui demeuroient fideles à leur devoir, & oppoſés au nouveau gouvernement. Quelques-uns qui étoient attachés à la faction d'Almagro s'échapperent ſecrettement, dans l'intention de joindre leurs amis à Lima: mais on les pourſuivit, & ils furent bientôt ramenés à leur devoir.

Cependant Holguin fut informé qu'Almagro marchoit à la tête de ſix cents hommes, ſoit pour s'emparer de Cuzco, ſoit pour lui livrer bataille, & ſe jugeant trop foible pour lui pouvoir ſeul tenir tête, il réſolut de ſe joindre s'il étoit poſſible avec Alvarado, ce qu'il exécuta par le ſtratagème que nous allons rapporter.

Arrivée de Vaca de Caſtro.

Il fit marcher en avant un parti de cavalerie, qui ſurprit quelques-uns des gens d'Almagro. Il en fit pendre deux, pour intimider les autres, & renvoya le reſte au camp, avec or-

dre de dire à leur chef, que dans un jour ou deux il lui feroit une telle visite qu'il auroit lieu de se repentir de leur entrevue. Almagro s'arrêta aussitôt pour l'attendre, & Holguin profita de cette circonstance pour prendre tout-à-coup une autre route, par laquelle il eut bientôt joint Alvarado. Peu de jours après ils joignirent aussi Vaca de Castro, le nouveau Commissaire, qu'on attendoit depuis si long-temps d'Espagne. Outre les ordres dont il étoit chargé pour examiner les différents qui s'étoient élevés entre les Généraux, il étoit encore autorisé, dans le cas de la mort du Marquis Pizarre, à prendre la dignité de Gouverneur du Pérou, & à se charger de l'administration. Les vents contraires l'avoient jetté dans la baye de Gorgona, il avoit résolu de se rendre par terre à Lima, & ce fut sur la route de cette ville qu'il reçut ces nouveaux renforts, qui le mirent à la tête de sept cents hommes.

Ses grandes qualités.

Vaca de Castro étoit un homme d'un très grand sens, qui avoit des connoissances fort étendues, beaucoup de résolution, & une intégrité à toute épreuve. Il s'étoit particulie-

PIZARRE, Chap. VIII.

An. 1541.

rement livré à l'étude des loix : mais son ferme attachement à la justice : son éloignement pour tout ce qui n'étoit pas conforme à la droiture la plus rigoureuse, & sa fermeté à ne jamais suivre, même dans la cause la plus juste, aucune méthode qui parut avoir la plus légere apparence de détour, avoient empêché qu'il ne remplît les postes que sa vertu méritoit, & jusqu'alors il avoit été fort peu connu.

Nous ignorons par quel hazard un homme d'une intégrité aussi parfaite parvint à avoir quelque crédit à la Cour : mais il est certain que l'Empereur l'éleva à ce poste d'honneur, sans prendre le conseil d'aucun de ses Ministres, & uniquement parce qu'il avoit des preuves convaincantes de sa droiture. Charles-Quint en le nommant dit qu'il vouloit éprouver si la vertu fructifieroit dans le terroir des Indes, puisqu'elle étoit si peu chérie dans les cours de judicature d'Espagne. En effet jamais l'Amérique n'a eu de semblable Gouverneur ni avant, ni après lui, & sa conduite prouve évidemment la vérité du proverbe que la droiture est la meilleure politique.

Quand il partit pour cette expédition sa suite étoit très peu nombreuse, & il n'avoit presque point d'argent; aussi paroît-il étonnant qu'avec d'aussi foibles secours, il ait pu avoir autant de succès: mais on cessera d'en être surpris si l'on fait attention à l'état où étoient alors les affaires du Pérou, & aux circonstances qui déterminerent un fort parti à se joindre à lui pour trouver un appui devenu nécessaire.

Il prend le titre de Capitaine Général.

De Castro reçut très bien Alvarado & Pedro de Holguin: & il les confirma dans les commandements dont ils étoient pourvus: mais pour prévenir toutes les disputes qui auroient pu naître d'un partage de la principale autorité, après le funeste exemple des divisions de Pizarre & d'Almagro, il prit pour lui-même le titre de Capitaine-Général, & résolut d'agir en personne par tout où il seroit nécessaire, quoiqu'il n'eût pas été élevé dans l'art militaire.

Personne ne se conduisit peut-être jamais avec plus d'égalité que le fit Castro; il ne marqua point son autorité par l'oppression, & ne gagna l'amitié de personne par la flatterie; l'une & l'autre voie lui étant également odieu-

PIZARRE, Chap. VIII.

An. 1541.

se. Il jugeoit avec la plus grande impartialité toutes les affaires qui lui étoient rapportées : sans que le nom d'Espagnol ni celui d'Indien fit jamais pencher la balance. Envers ceux qui étoient soumis à l'Empereur il se conduisoit en père : envers les rebelles il agissoit en interpréte des loix, qu'il faisoit observer à la lettre. Comme particulier il étoit très doux & très humain : comme Juge il ne connoissoit pas l'indulgence. Le peuple fut d'abord frappé d'étonnement d'une telle conduite : mais on fut bientôt convaincu de la droiture de ses intentions & les sujets de l'Espagne révérerent enfin celui qui dans les commencements leur avoit imprimé tant de crainte.

Son autorité est reconnue par Gonzalez Pizarre.

Belalcazar vint de son Gouvernement de Popayan complimenter Castro sur son arrivée ; & la plus grande partie des places qui n'étoient pas gênées par la présence d'Almagro reconnurent son autorité. Gonzalez Pizarre qui étoit revenu de son voyage à l'Est après avoir éprouvé des fatigues excessives, & perdu près des deux tiers de ses gens, lui envoya une députation de Quito, pour se soumettre à sa supériorité, & pour offrir de

An. 1541.

marcher à ſon ſecours avec tous les hommes qu'il pourroit lever. De Caſtro, qui ſe conduiſoit toujours par les principes de la droiture, lui fit réponſe: qu'il acceptoit ſa ſoumiſſion, & étoit très ſatisfait de ſa fidélité envers l'Empereur : mais qu'après la fatigue qu'il avoit ſoufferte dans ſon voyage il falloit qu'il prit du repos : que le parti fidele à ſon devoir étoit actuellement aſſés fort : que par cette raiſon il le diſpenſoit de ſe rendre auprès de lui, & qu'il le laiſſoit en pleine lilerté de ſe livrer au ſoin des affaires civiles de Quito.

Conduite imprudente d'Almagro.

Le jeune Almagro étoit alors occupé des moyens de faire tête à une oppoſition auſſi formidable : ſon caractere étoit franc, brave & généreux, mais un peu cruel. La nature l'avoit favoriſé d'un heureux génie, qui avoit été cultivé par une excellente éducation : mais ſa jeuneſſe empêchoit qu'il n'eût autant d'influence & d'autorité que ſon mérite lui en auroit acquis s'il avoit été d'un âge plus avancé. Cet inconvénient le jetta dans un grand nombre de fautes, dont la principale fut de laiſſer joindre les armées d'Alvarado & d'Hol-

PIZARRE, Chap. VIII. An. 1541.

guin, & de ne pouvoir prendre un parti fixe ſur la conduite qu'il devoit tenir, juſqu'à ce qu'il fût trop tard pour le faire avec fruit.

La mort de ſon Général de Reda, homme auſſi fidele qu'expérimenté contribua beaucoup à le jetter dans les plus grands embarras, & le parti qu'il prit enſuite de partager la Commiſſion de Général entre Chriſtophe de Sotalo, & Garcie de Alvarado le conduiſit bientôt à ſa ruine totale.

Ces deux Commandants prirent querelle ſur la ſupériorité : le premier ayant condamné un ſoldat à être pendu pour vol : le ſecond s'y oppoſa : cette diſpute dégénéra en paroles très vives & Chriſtophe fut tué ſur la place.

Il fait tuer un de ſes Généraux en ſa préſence.

Almagro fut très irrité de cet aſſaſſinat & Garcie de Alvarado craignant ſa vengeance, réſolut de le prévenir en le tuant à une fête qu'il feignit de préparer pour ſon amuſement. Ce projet fut découvert, & on en inſtruiſit Almagro, qui ſous prétexte de maladie demeura dans ſa maiſon. Garcia qui craignoit de perdre une occaſion auſſi favorable, ſe rendit auprès de lui pour l'engager à venir

t son divertissement : & Almagro, comme s'il eut cédé à ses instances cria à haute voix qu'on lui apportât ses habits. C'étoit le signal qu'il avoit donné à ses gens lorsquil avoit été instruit de l'approche de Garcia, & qu'il s'étoit déterminé sur la façon dont il vouloit le faire périr. Six hommes entrerent à la fois, se jetterent sur Garcia, & le frapperent de plusieurs coups de poignard : Almagro même tira son épée & la lui passa au travers du corps, après quoi il nomma Balsa pour son Général, & résolut de marcher contre le nouveau Gouverneur.

An. 1541.

Vaca veut séduire ses gens.

An. 1542.

Vaca de Castro campa à Guamanga, environ cinquante lieues au Sud-ouest de Cuzco, & voulant empêcher l'effusion du sang chrétien, il fit ses efforts pour persuader à Almagro de mettre bas les armes : mais ce jeune Commandant insista pour qu'on lui laissât la jouissance du gouvernement de son père, sans aucun trouble, jusqu'à ce que l'Empereur en eût décidé. Il fondoit ses espérances sur ce que ses droits étoit alors soutenus devant Sa Majesté Impériale par Alvarado, contre l'opposition de Ferdinand Pi-

PIZARRE, Chap. VIII.

An. 1542.

zarre : mais pendant que les députés alloient & venoient des deux côtés il apprit que Vaca faiſoit ſecrettement tous ſes efforts pour ſéduire ſes gens. On découvrit auſſi dans ſon camp un Eſpagnol déguiſé en Indien avec une lettre pour Pierre de Candie, Ingénieur d'Almagro, par laquelle on l'engageoit ſous des offres très conſidérables à mettre l'artillerie hors de ſervice, ſi les deux armées en venoient au combat. Cette perfidie irrita tellement le jeune Général, qu'il donna ordre de pendre à l'inſtant cet eſpion ; & quoiqu'il eût paru juſqu'alors diſpoſé à ſe prêter à des termes d'accommodement, il ne voulut plus écouter aucune propoſition, à moins que de Caſtro ne conſentit à bannir Holguin, Alvarado, de la Véga, & pluſieurs autres anciens Officiers, qui faiſoient la principale force de ſon armée.

Bataille entre les deux partis.

Toute eſpérance d'accommodement étant évanouie de l'un & de l'autre côté, les deux armées ſe mirent en marche pour combattre dans la vallée de Chupas. Celle de Caſtro étoit compoſée de ſept cents Eſpagnols, avec beaucoup d'Indiens,

An. 1542.

& celle d'Almagro n'étoit que de cinq cents Européens: mais ils avoient l'avantage d'occuper un terrein élevé, sur lequel il plaça son artillerie, qui commandoit toute la plaine. Pour éviter les effets de cette disposition, Carvajal Major-Général de Castro trouva le moyen d'approcher assés près des ennemis sous le couvert d'une petite éminence : mais quand cet abri lui manqua il se trouva entierement découvert, & exposé au feu de l'artillerie. Almagro remarquant alors que tous les boulets passoient par-dessus les têtes des troupes de Castro, sans leur faire aucun mal, s'avança sur Pierre de Candie, la fureur dans les yeux: le frappa de son épée, en le nommant traître : descendit de cheval; se jetta sur un des canons : le fit pencher vers l'ennemi avec le poids de son corps, ordonna d'y mettre le feu & renversa dix-sept Espagnols de ce coup, qui fut le premier qui fit quelque effet.

La vivacité de la jeunesse & le défaut d'attention lui firent faire une faute qui occasionna sa ruine, dans le temps où il paroissoit près d'avoir le plus heureux succès. Lorsque de

PIZARRE, Chap. VIII

An. 1542.

Caſtro s'avançoit, quelques-uns des gens d'Almagro le preſſerent imprudemment de les mener à ſa rencontre ; il y conſentit & paſſa entre les ennemis & ſon artillerie, ce qui la rendit abſolument inutile. Le Major-Général Suarez voyant cette faute irréparable dit à Almagro : « Si vous » aviez gardé votre poſte, ainſi que » je vous l'avois conſeillé, de Caſtro » étoit immanquablement ruiné : mais » vous avez perdu tout l'avantage que » la fortune vous avoit donné, & je » ne veux pas avoir part à une dé» faite, qui vient de votre impru» dence. » Après avoir dit ces mots il piqua ſon cheval vers l'armée de Caſtro, où il fut ſuivi de pluſieurs autres.

Les troupes d'Almagro ſont défaites. Il eſt arrêté à Cuzco.

Holguin fut tué d'une balle de mouſquet au commencement du combat, & Alonze de Alvarado auroit été renverſé par Almagro, ſi de Caſtro, qui par le Conſeil de ſes Officiers les plus expérimentés s'étoit tenu à l'écart avec un Corps de trente hommes, pour ſe porter où la néceſſité le demanderoit, n'eût volé à ſon ſecours. Il fit bien voir alors qu'il avoit autant de génie pour la guerre, que pour les affaires civiles,

t jamais il ne fut donné de secours lus à propos. Ses Troupes s'animerent 'une nouvelle ardeur : elles combattient avec des efforts prodigieux de vaeur, & chasserent bien-tôt les ennemis lu champ de bataille.

An. 1542.

Almagro, qui avoit marqué autant le courage que de résolution, voyant on armée totalement dispersée, se retira accompagné seulement de six Cavaliers, & prit la route de Cuzco : mais es mêmes Magistrats auxquels il avoit donné l'autorité, l'arrêterent aussi-tôt qu'ils furent instruits de sa défaite, & le mirent en prison.

Il est condamné à mort & exécuté.

An. 1543.

La bataille de Chupas fut livrée le 16 de Septembre 1542 : cinq cents Espagnols y furent tués des deux côtés, les partisans d'Almagro y furent entierement mis en déroute, & leurs chefs furent faits prisonniers. De Castro ne négligea pas d'honorer & de récompenser la conduite intrépide de ses Troupes : il fit prendre le plus grand soin des blessés, donna ses ordres pour que les morts fussent enterrés avec décence, & se rendit ensuite à Cuzco, où l'on erigea un Tribunal pour faire le procès à Almagro. Il fut déclaré convaincu de haute trahison,

PIZARRE, Chap. VIII.

An. 1543.

condamné & éxécuté au commencement de l'an 1543. On l'enterra dans le tombeau de son pere, avec aussi peu de cérémonial.

Sa tête ne fut pas regardée comme une expiation suffisante pour ses crimes ; la plûpart de ses principaux Conseillers, particuliérement ceux qui avoient trempé dans l'assassinat du Marquis Pizarre furent jugés & éxécutés sans aucune faveur, & sans aucune grace. Par cette conduite, non-seulement de Castro éteignit la rébellion, mais il en arracha même jusqu'aux racines : & la droiture de ses intentions fut généralement reconnue, ainsi que son amour désintéressé pour la justice.



An. 1543.

CHAPITRE IX.

De Castro fait d'excellents Réglements après la rébellion : Il est supplanté par Blaise Nunez qui prend le titre de Viceroi, & se conduit avec beaucoup d'imprudence : Nunez trouve de l'opposition de la part de Gonzalez Pizarre, dont l'autorité obtient la sanction des Juges : Le Viceroi est emprisonné, mais il s'échappe, & après de grandes fatigues il est tué dans une bataille. Pedro de la Gasca arrive avec le titre de Président, & une grande autorité : Pizarre rejette les offres de Pedro, & perd beaucoup de pays : mais il combat Centeno & remporte la victoire.

Sage conduite de Castro. Etablissement de la Religion Chrétienne au Pérou.

DE Castro, ayant ainsi appaisé tous les mouvements qui agitoient depuis si long temps le Pérou, s'appliqua entierement à regler l'état civil du pays, & à le faire jouir des fruits de la paix. Il établit des Cours de Justice, où le bon droit étoit soutenu avec la plus grande impartialité :

PIZARRE, Chap. IX.

An. 1543.

il affermit les anciennes Colonies & donna des encouragements pour en établir de nouvelles : il récompensa les découvertes autant qu'il fut en son pouvoir, & par cette sage conduite il appaisa les clameurs & les cris d'un peuple imbécile.

Sous son Gouvernement les mines furent exploitées avec un grand profit pour les Propriétaires : il établit des Ecoles & des Colléges dans toutes les grandes Villes, & fit choix de plusieurs hommes savants, bien instruits dans les langues Indiennes pour prêcher l'Evangile au Peuple. Lui-même réussit à convertir Paullu frere de l'Inca, dont nous avons eu plusieurs fois occasion de parler, & qui fut baptisé sous le nom de Christophe : cet homme avoit un excellent jugement, & fut très attaché aux intérêts des Espagnols, envers lesquels il se conduisit suivant les principes les plus exacts de l'honneur & de la droiture.

De Castro partagea aussi les Terres en Jurisdictions Ecclésiastiques, & établit des Evêques & des Ministres subordonnés, ayant été révêtu à cet effet de l'autorité nécessaire, tant de la part du Pape, que de celle de

de l'Empereur. Si le Gouvernement étoit demeuré entre ſes mains, le Pérou en peu d'années ſeroit devenu l'un des Royaumes les mieux reglés de tout l'Univers, & il auroit rapporté plus de profit à l'Eſpagne que tous ſes autres Etats: mais les cabales des Miniſtres qui ne retiroient aucun profit d'un homme dont la conduite n'avoit jamais beſoin de défenſe, & qui ne ſavoit pas acheter la faveur par des préſents, troublerent bientôt ce calme. Ils nommerent d'abord des Juges auxquels ils donnerent une autorité très étendue, pour prendre connoiſſance des affaires publiques, & qui s'oppoſerent ſouvent aux meſures du Gouverneur, uniquement pour la ſatisfaction de contredire: enſuite on envoya Blaiſe Nunez avec le titre de Viceroi, pour le ſupplanter, & pour donner force à des Loix abſolument contraires à l'avantage & à la paix du Royaume.

An. 1543.

Quand ce nouvel Officier arriva à Lima, en 1544, les habitants offrirent unanimement de ſoutenir de Caſtro dans ſon adminiſtration, & de ſupplier l'Empereur de le continuer: mais il refuſa abſolument de pro-

On envoye Nunez pour Viceroi. Son imprudence cauſe de nouveaux troubles.

An. 1544.

PIZARRE, Chap. IX.

An. 1544.

fiter de leur amitié. Il se soumit à l'autorité de Nunez, qui conçut de la jalousie du grand crédit qu'il avoit acquis parmi le peuple : le fit bientôt mettre aux arrêts sous quelque prétexte, & se conduisit d'une maniére si arbitraire & si imprudente qu'elle lui attira un grand nombre d'ennemis. Ils encouragerent Gonzalez Pizarre à lever des troupes contre lui : & promirent de le soutenir dans sa place de Procurateur-Général, qni lui donnoit le pouvoir d'engager des troupes pour la défense de sa personne. Les Juges dont nous avons déja parlé confirmerent son titre par opposition contre Nunez, & disposerent si bien toutes choses en sa faveur qu'il fût reconnu Gouverneur du Pérou dans la ville de Cuzco.

Herréra & Garcilasso de la Véga parlent différemment de l'administration de Nunez; mais nous avons préféré de nous attacher au récit du dernier, qui paroît le plus modéré, qui ne marque de passion contre aucun parti, & qui n'entreprend point de justifier les actions condamnables de quelque côté qu'elles se trouvent. Au contraire Herréra fait paroître une animosité

An. 1544.

ontinuelle contre la famille de Pizarre; mais ce qui nous détermine encore plus à nous attacher à la Véga, ſt qu'il vivoit dans le pays, & dans e temps où ſont arrivés les faits qu'il apporte.

La conduite de Nunez étoit ſi arbiraire & ſi odieuſe que ſes troupes aſſoient de jour en jour à Pizarre. on caractere étoit ſi violent qu'il fit ſſaſſiner en ſa préſence Suarez, l'un e ſes meilleurs amis, parce qu'il le oupçonna d'avoir deſſein de déſerter: nais il ſe repentit bientôt de cette ruauté, ayant eu des preuves inconeſtables de ſa fidelité.

Les Juges le font arrêter. Gonzalez Pizarre eſt reconnu pour Gouverneur.

Une conduite auſſi deſpotique, bligea les Juges à faire mettre Nunez n priſon, & à l'envoyer ſous bonne arde à bord d'un vaiſſeau. C'étoit le eul moyen de le garantir des inſultes 'une populace irritée, & de le fauer de la vengeance de Benoit de Carajal, frère de Suarez, qui avoit ervi ſous Gonzalez. Quelque temps près il fut mis en liberté & tranſorté comme il le déſiroit à Truxillo, ous les ordres d'Alvarez l'un des Jues qui fut chargé par les autres de e mener en Eſpagne, & de préſenter

PIZARRE, Chap. IX. An. 1544.

à l'Empereur le détail de sa conduite. Cependant Gonzalez, en partie par des moyens légitimes, en partie par des moyens honteux, réussit à se faire reconnoître généralement pour Gouverneur du Pérou : mais il eut la prudence de laisser toute l'administration des affaires civiles aux Juges, pour s'appliquer entierement à ce qui concernoit le réglement & la conduite de l'armée.

Vaca de Castro quitte le Pérou.

Après que Pizarre eût si bien établi son autorité que personne ne paroissoit avoir ni la force ni la volonté de la lui disputer, il résolut d'envoyer deux de ses partisans en Espagne dans le même vaisseau qui devoit y transporter Vaca de Castro. Ils étoient chargés de faire l'apologie de sa conduite : mais de Castro, qui en craignit quelques mauvais offices, engagea l'équipage à sortir du port, & à faire voile pour Panama, avant que les dépêches de Pizarre fussent en état.

Mauvaise conduite de Pizarre.

Cette retraite irrita excessivement Pizarre, & il accusa diverses personnes qui lui avoient rendu de très grands services, d'avoir eu part à l'évasion de Castro. Non-seulement il en fit emprisonner plusieurs de son auto-

rité arbitraire, mais il en fit même mourir quelques-uns cruellement. Il fit tous ses efforts pour faire tomber l'horreur de cette conduite sur Carvajal: mais comme il ne fit aucune demarche pour l'en punir par la suite, on jugea qu'il n'avoit cherché qu'à se disculper lui-même. An. 1544.

Aussi-tôt que le Viceroi & le Juge Alvarez furent arrivés à Tumbez, ils publierent un Manifeste, qui contenoit le récit de la révolte de Pizarre, & requirent l'assistance de tous les fideles sujets contre lui. Nunez fit paroître en cette occasion beaucoup plus d'habileté qu'on ne lui en avoit jugé dans le temps où la fortune lui avoit été le plus favorable: mais la mauvaise réputation qu'il s'étoit acquise avoit tellement pris le dessus, que les ennemis mêmes de Pizarre craginirent de se joindre à lui, & il fut obligé de se retirer à son approche. Pizarre le chassa & le poursuivit jusques dans les montagnes escarpées de Quito, où il se trouva souvent réduit à la plus grande disette, obligé de se nourrir de la chair de ses chevaux, ou des herbes sauvages & des végétaux qu'il pût trouver dans cette terre inculte. An. 1545.

PIZARRE, Chap. IX.

An. 1545.

Nunez demeura errant pendant plus d'une année, durant laquelle on commit de grandes cruautés de part & d'autre. Enfin il fut attiré au combat le 19 de Janvier 1546 près de Quito: son parti fut totalement mis en déroute, & le Chef fut tué en combattant vaillamment. Sa tête fut coupée & mise au bout d'une lance par les ordres du vindicatif Suarez : mais Pizarre vivement touché de cette indignité, la fit ôter aussitôt qu'il en eût connoissance, & ordonna qu'elle fut enterrée honorablement avec le corps.

Nuñez est défait & tué. An. 1546.

Pierre de la Gasca arrive au Pérou avec le titre de Président.

Le rècit de ces dangereuses divisions affligea beaucoup la Cour d'Espagne, & elles déterminerent l'Empereur à envoyer Pierre de la Gasca avec le titre de Président de la Cour royale du Pérou, & avec un pouvoir égal à celui d'un Prince Souverain. Par ses instructions il fut autorisé à faire de nouvelles loix ou à abroger les anciennes, à pardonner ou punir la trahison, comme il le jugeroit le plus à propos pour l'honneur de Dieu & pour le service du Prince : enfin il lui fut permis d'exercer la même autorité sur les personnes & sur les choses que s'il avoit été le Roi lui-même.

An. 1546.

Pierre de la Gaſca, Prêtre, & Membre de l'Inquiſition, étoit un homme d'une réſolution & d'une droiture à toute épreuve, d'un courage inébranlable, doux, affable, pénétrant, ſubtil : & qui ſe conduiſoit par les principes les plus déſintéreſſés. Sa Commiſſion fut dattée de Vienne, au commencement de 1546, & il arriva à Panama au milieu de Juin de la même année. Il y fut reçu avec un grand reſpect : ſon air agréable & ſa conduite judicieuſe lui procurerent quantité d'amis, & attirerent dans le parti du Roi quelques ſujets conſidérables, du nombre deſquels fut Hinojaca, qui commandoit la flotte en qualité d'Amiral ſous Pizarre. Sa défection demeura ſecrette, d'accord avec le Préſident juſqu'à ce qu'on eût vu de quelle maniére Pizarre ſe conduiroit envers le député qui fut chargé de lui remettre une lettre de l'Empereur, & une autre de Gaſca.

Sa conduite ſage & prudente.

Ces lettres furent données à Pizarre, par Paniagua qu'il reçut très reſpectueuſement. Il communiqua à une aſſemblée de ſes principaux Officiers les inſtructions de ce député, par leſquelles on offroit une amniſtie générale à tous

Pizarre ſuit des conſeils violents.

PIZARRE, Chap. IX.

An. 1546.

ceux qui voudroient reconnoître l'autorité du Président, & l'on promettoit une concession considérable à Pizarre & à sa famille, en considération de leurs services, sans aucune mention de la rebellion. Carvajal se déclara avec chaleur pour l'acceptation de ces conditions, & il fut soutenu de tous les gens modérés : mais plusieurs autres qui étoient d'un caractere inquiet, & remuant, gagnerent l'esprit de Pizarre, & l'engagerent à se contenter de faire une réponse. Elle contenoit en peu mots une justification de sa conduite, & il demandoit à être confirmé dans le gouvernement du Pérou, disant qu'il y avoit un droit incontestable en qualité d'héritier de son frère, qui en avoit fait la conquête, ce qu'il appuyoit de divers exemples.

Paniagua avoit des ordres secrets pour accorder cette demande à Pizarre s'il trouvoit que son parti fût très fort : mais il fut visité en particulier par un grand nombre de ses principaux partisans, & ils l'assurerent qu'ils joindroient tous l'Etendard royal, aussi-tôt que le Président arriveroit dans le Pérou. Sur cette assurance Paniagua ne fit point paroître

An. 1546.

ces ordres, pensant qu'il pourroit réussir sans les mettre au jour : mais Garcilasso de la Véga nous assure que par la suite il se repentit plus d'une fois de cette conduite, lorsqu'il vit qu'en agissant différemment il auroit sauvé la vie à un grand nombre de personnes.

Vers le même temps Pizarre fut informé de la défection de Hinojosa, & de celle de plusieurs autres sujets en qui il mettoit une grande confiance : mais ce qui lui causa le plus de chagrin fut d'apprendre qu'il étoit abandonné par les deux députés envoyés en Espagne, pour y justifier sa conduite.

Centeno surprend Cuzco.

An. 1547.

La ville de Cuzco fut surprise peu de temps après par un stratageme. Centeno, Officier qui avoit combattu avec beaucoup de courage sous le Viceroi Nunez, & qui s'étoit retiré dans les montagnes après sa défaite, parut de nouveau, & déclara qu'il étoit fortement attaché à l'Empereur. Il fut joint par environ quatre-vingt Cavaliers avec lesquels il résolut de surprendre cette ville, où il y avoit une garnison de trois cents hommes, commandés par de Robles, homme

PIZARRE, Chap. IX.

An. 1547.

très attaché aux intérêts de Pizarre.

Pour y parvenir, il ordonna à quelques Indiens de conduire uu ſoir leurs mules & leurs autres bêtes de charge par une certaine rue avec grand bruit, & avec les mêches allumées au pomeau de la ſelle. La garniſon en fut allarmée, & les ſoldats marcherent du côté où l'on entendoit ce bruit : mais Centeno & ſes gens entrerent dans la ville du côté oppoſé, les attaquerent dans leur retraite, & les mirent dans un ſi grand déſordre qu'ils prirent auſſi-tôt la fuite. Centeno demeura maître de la place, & un grand nombre de ceux qui étoient peu affectionnés à Pizarre ou à de Robles y revinrent ſe joindre à lui, quand ils apprirent ce qui étoit arrivé. De Robles fut découvert lorſqu'il ſe refugioit dans un couvent : on le fit priſonnier, & il ſe comporta avec tant d'inſolence envers Centeno, que ce Commandant ordonna de lui trancher la tête.

Loix imprudentes de Gaſca.

Le Préſident arrivé dans la Province de Quito, fit publier de tous les côtés une amniſtie générale, & la caſſation des loix qui avoient tant déplu au peuple, à l'exception de

An. 1547.

quelques-unes qui furent conservées. Il défendit sous des peines très séveres que les Indiens travaillassent aux mines, ou fussent employés à la pêche des perles, & par cette douceur mal entendue il empêcha de retirer le produit de ces trésors, qui rendoient le Pérou une acquisition si importante. Il défendit aussi qu'aucun des Officiers ne retint de serviteur Indien, sous quelque prétexte que ce pût être, & plusieurs de cette nation, qui étoient tombés entre les mains de maîtres tendres & humains, eurent autant de douleur d'être obligés de les quitter, que si on les avoit arrachés d'entre les bras de leurs parents les plus chers. Il ordonna par une nouvelle loi, que les biens de tous les sujets retourneroient après leur mort à la Couronne qui pourroit accorder ce qu'elle jugeroit à propos pour l'entretien de leurs femmes & de leurs enfants. Il en fit encore plusieurs autres, au nombre de quarante-quatre, également contraires à la politique, à la prudence, & aux véritables intérêts du pays.

Retraite de Pizarre.

L'armée de Centeno, renforcée par les troupes qui l'avoient jointe d'Are-

PIZARRE, Ch. IX. An. 1547.

quipa, de la Plata, & d'autres endroits, montoit alors à mille hommes, & le Préſident dont les forces augmentoient continuellement, réſolut de marcher vers Lima, qui ſe déclara en ſa faveur deux ou trois jours après le départ de Pizarre. Ce Commandant avoit dirigé ſa marche du côté d'Aréquipa : mais voyant que tous les événements lui étoient contraires, & qn'il n'avoit plus qu'environ quatre cents hommes, quoiqu'il eût été joint par Acoſta avec cinquante chevaux; il tourna du côté du Midi, dans l'intention d'établir une Colonie dans la partie orientale des montagnes du Potoſi, dont les mines d'argent avoient été découvertes depuis peu. Il avoit auſſi formé le deſſein, s'il trouvoit quelque oppoſition, de ſe retirer encore plus au Midi, pour former un Etabliſſement dans le Chili : mais Centeno lui en coupa le chemin, & Pizarre après avoir eſſayé inutilement de l'attirer dans ſon parti par de belles promeſſes, ſe détermina à s'ouvrir un paſſage au travers de ſon camp. Acoſta y fit une attaque la nuit qui précéda la bataille, dans l'eſpérance de ſurprendre Centeno : mais

l fut découvert, & se retira sans aucune perte.

An. 1547.

Il remporte une victoire sur Centeno.

Les forces de Centeno étoient composées d'environ mille à douze cents hommes, & celles de Pizarre n'étoient pas de plus de cinq cents. Le 20 d'Octobre les deux armées se rangerent en bataille vis-à-vis l'une de l'autre: mais le courage & la conduite de Carvajal suppléa au nombre des troupes. Il ordonna à ses gens de ne pas quitter le poste où il les avoit placés, & de conserver leur feu jusqu'à ce que les ennemis fussent près d'eux. Il donna à chaque homme deux mousquets, parce que le plus grand nombre des déserteurs n'avoient pas emporté leurs armes, & ses ordres furent si bien exécutés, que Centeno fut entierement mis en déroute, quoique la cavalerie de Pizarre eut d'abord été poussée vivement, & que lui-même eût été forcé de se mettre à couvert sous son infanterie.

Centeno, qui s'étoit fait porter au combat dans une litiere, fut par sa défaite entierement guéri de sa maladie: il monta à cheval, pour persuader à ses gens de se rallier: mais tous ses efforts furent inutiles. Cet esprit de

PIZARRE, Chap. IX. An, 1547.

témérité, qui les avoit poussés à marcher au combat, sans attendre les ordres de leur Genéral, & sans garder leurs rangs, se changea tout-à-coup en crainte & en confusion : ils ne firent aucune attention à ses remontrances, & réduit presque au désespoir, il fut obligé de gagner Lima par les routes les plus détournées.



An. 1547.

CHAPITRE X.

Gonzalez entre dans Cuzco : Le Président est visité par Valdivia, & par plusieurs autres Officiers : Pizarre court à sa perte en rejettant les conseils de Carvajal : Il est abandonné de toutes ses troupes à la rencontre des deux armées : Il est obligé de se rendre, & se conduit avec beaucoup de fermeté en présence du Président : Il est condamné comme rebelle à l'Empereur, & décapité : On fait mourir plusieurs de ses Officiers : Le Président embarassé pour le partage du terrein se retire en Espagne.

Suites de la victoire de Pizarre.

CETTE victoire renforça considérablement les troupes de Pizarre, qui furent jointes par un grand nombre de ceux qu'elles avoient vaincus. Elles se mirent en marche pour prendre possession de Cuzco, après quoi l'on en détacha plusieurs partis pour nettoyer le pays : mais dans cette expédition, leurs Commandans se rendirent cou-

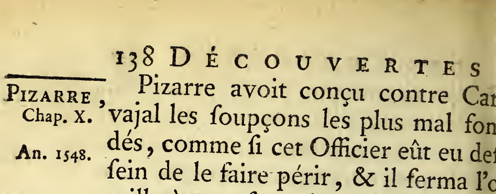
PIZARRE, Chap. X. pables d'un grand nombre de cruautés. Cette défaite ne fit aucun tort à
An. 1547. l'armée du Préfident, au contraire elle s'augmenta de jour en jour. Centeno trouva moyen de le joindre, & il fut auffi joint par Belalcazar, & par plufieurs autres bons Officiers, ainfi que par Pedro de Valdivia avec environ douze chevaux.

Valdivia joint le Préfident.

Ce dernier Gentilhomme avoit été nommé Gouverneur du Chili : mais jugeant que fes forces n'étoient pas
An. 1548. fuffifantes pour fe maintenir dans ce pofte, il s'étoit embarqué à faint Jago pour Lima, avec des tréfors très confidérables, dans l'intention de s'en fervir à lever des recrues. Quand il vit la fituation des affaires, il préféra de fe joindre au Préfident, qui eut la plus grande joye de recevoir un fecond d'une auffi grande importance. Il ne pouvoit manquer d'en retirer de très grands avantages: Valdivia étoit le plus vaillant guerrier qu'il y eût alors dans toute l'Amérique, & pour l'intrépidité & la prévoyance, il n'y avoit que Carvajal qui pût lui être comparé.

Gafca fe trouvoit alors à la tête de quinze cents hommes, & il réfolut

e s'avancer contre Pizarre, qui enflé ar le ſuccès ſe détermina à marcher ſa rencontre. Cette démarche étoit bſolument contraire aux avis de Carajal, Officier très expérimenté, qui aſſura qu'elle le conduiroit infaillilement à ſa perte. Il lui repréſenta ue l'armée du Préſident étoit de eaucoup ſupérieure à la ſienne : qu'il toit très certain de la fidélité de ſes ens, au lieu que Pizarre devoit être ſſuré que les trois cents hommes qui voient déſerté de l'armée de Centeo après le combat précédent, reournerolent à leur premier maître ur l'apparence du plus léger avanage. Il lui dit auſſi que la conduite a plus prudente qu'il pouvoit tenir, toit de haraſſer l'armée du Préſilent, en ſe retirant devant lui du ôté du midi, & de l'affamer, en enevant toutes les proviſions des enlroits par où il paſſeroit, ce qui le etteroit dans de très grands embaras s'il entreprenoit de le ſuivre : enin il promit de lui faire connoître ın endroit où il ſeroit impoſſible de e forcer, en même temps qu'il tienlroit tout le pays en reſpect, & qu'il éduiroit ſon ennemi à la plus grande diſette de vivres.



PIZARRE, Chap. X. An. 1548.

Pizarre ruine ses affaires en ôtant le commandement à Carvajal.

Pizarre avoit conçu contre Car vajal les soupçons les plus mal fon dés, comme si cet Officier eût eu des sein de le faire périr, & il ferma l'o reille à tous ses avis ; Carvajal lui of frit d'empêcher avec deux cents hom mes d'Infanterie & cinquante Che vaux, que les ennemis ne passassen la riviere à Apurimac, ou de les met tre en déroute après qu'ils l'auroien traversée : mais ces offres furent mé prisées, & Pizarre donna le comman dement à Acosta, qui manquoit également de prévoyance & de diligence, & qui laissa les ennemis s'emparer du passage, sans leur opposer la plus légere résistance.

Sur le haut d'une colline près d'Apurimac est une fontaine d'eau fraîche, la seule qui se trouve dans l'étendue de plusieurs milles, & le projet de Carvajal étoit d'y placer une embuscade. Il jugeoit que les soldats, ne soupçonnant pas le voisinage des ennemis, y viendroient boire en désordre après avoir traversé la riviere, & pensoit qu'il lui seroit aisé de tomber sur eux, & de les mettre en déroute dans la confusion où les jetteroit cette attaque imprévue.

An. 1548.

Si Pizarre s'étoit prêté à quelqu'un de ces projets, il auroit rétabli ses affaires, & renversé tous les desseins de Gasca : mais Carvajal les lui proposa inutilement, & il perdit toutes les occasions de nuire au Président. Le 9 d'Avril 1548 les deux armées furent rangées en bataille vis-à-vis l'une de l'autre, & lorsque Carvajal eut observé l'ordre de celle de Gasca, il dit que Valdivia l'avoit certainement joint, parce qu'il n'y avoit aucun autre dans le Pérou qui fût en état de disposer cette armée aussi avantageusement qu'elle l'étoit.

Pizarre est abandonné de ses troupes & fait prisonnier.

La victoire ne fut pas long temps en suspens : les troupes de Pizarre passerent en foule à l'ennemi : Garcilasso de la Vega, pere de l'Historien, fut le premier à leur en montrer l'exemple : toute l'aîle droite le suivit, & plusieurs escadrons de Cavalerie en firent de même. Carvajal, qui dégouté par l'entêtement de Pizarre, avoit refusé tout commandement, & qui n'agissoit plus que comme volontaire, commença alors à chanter quelques couplets d'une ancienne ballade, qui avoit assés de rapport à ce qui se passoit.

PIZARRE, Chap. X. An. 1548.

Le reste des Troupes, se voyant ainsi abandonnées jetterent leurs armes & prirent la fuite, ensorte qu'en très peu de temps Pizarre se trouva seul avec un petit nombre d'Officiers. Il se tourna tranquillement du côté d'Acosta, & lui dit: » Eh bien! frere » Jean, que devons nous faire? Mou- » rir comme des Romains, répondit » d'Acosta: non, repliqua Pizarre, » si nous périssons, que ce soit plutôt » en Chrétiens. »

Après avoir dit ces mots, ils s'avancerent du côté de l'armée de Gasca, & Pizarre se rendit à Pedro de Villavincensio, qui le remercia de l'honneur qu'il lui faisoit, & avec la plus grande politesse refusa l'épée & le poignard que lui présentoit Pizarre, & qui étoient ses seules armes. Centeno alla au-devant de lui, lorsqu'il se rendit auprès du Président, & parut fort touché de cet événement: mais Pizarre lui répondit d'un air ouvert: » cette journée Centeno a com- » pletté ma ruine: vous aurez peut- » être sujet demain d'en être vous » même affligés? »

Il répond avec fermeté au Président.

Gasca, l'accusa de s'être révolté contre l'Empereur, & d'avoir été le

An. 1548.

ıeurtrier de Nunez. Pizarre lui ré-ondit avec fermeté: qu'il n'avoit ris le Gouvernement que lorſqu'il ıi avoit été conféré par les Juges ui en avoient le pouvoir, quoiqu'il ût pu le faire en vertu de la commiſ-on accordée par l'Empereur à ſon rere & à ſes héritiers: que Nunez voit été tué dans une bataille, & qu'il avoit été forcé de s'oppoſer à ui pour le maintien de la paix pu-blique.

Le Préſident l'accuſ.. d'ingratitu-de envers l'Empereur, qui l'avoit élevé du néant, à quoi Pizarre ré-pondit: que perſonne n'ignoroit qu'il étoit homme de naiſſance, & que ſes ancêtres avoient dû leur éleva-tion uniquement à leur courage: que quand même les Pizarres auroient manqué dans leur conduite, ce qui n'étoit pas, il s'imaginoit que les ſervices qu'ils avoient rendus à la Couronne, devoient militer en leur faveur. Il conclut en diſant au Gou-verneur, de regarder autour de lui, à quoi il ajouta: » vous devez vous » reſſouvenir que tout ce pays a été » annéxé à la Couronne d'Eſpagne » par la valeur de mon frere: & que

PIZARRE, Chap. X.

An. 1548.

» j'y ai affés contribué. Je fuis fon » feul repréfentant, & je n'ai jamais » quitté le pays, auffi je crois ne » rien demander que de très raifon- » nable quand j'infifte à en être le » Gouverneur : je fuis bien éloigné » de taxer l'Empereur d'aucune in- » juftice : mais je ne puis m'empê- » cher de dire que s'il avoit connoif- » fance de ma fituation, & s'il pou- » voit la voir d'un œil impartial, bien » loin de me retenir dans la captivi- » té, & de me flétrir du nom de ré- » belle, il m'accorderoit des récom- » penfes beaucoup plus confidéra- » bles que celles dont j'ai été forcé » de me contenter. »

Cette hardie défenfe ne fut nullement agréable à Gafca ; il donna ordre de remettre Pizarre à la garde de Centeno, qui le traita avec autant de refpect, que s'il avoit été en poffeffion du pouvoir le plus abfolu.

Caryajal avoit fait fes efforts pour fe fauver dans la campagne : mais il fut pris par quelques gens qui le virent tomber de cheval, comme il vouloit traverfer un ruiffeau, & fi Valdivia & Centeno ne fuffent arrivés affés à temps, fa vie auroit pu

re en danger: mais le dernier le it sous sa garde.

An. 1548.

On établit une commission pour le juger.

Le Président tint aussi-tôt un Conil de guerre pour délibérer sur la siation actuelle des affaires, & après e grands débats Alonzo de Alvarao & Chianca furent choisis pour juer Pizarre & ses partisans. On pensa ue le parti le plus sage étoit de décier leur sort le plus promptement u'il seroit possible, crainte qu'il ne urvint en leur faveur quelque chanement qui donnât une autre face ux affaires.

Il est décapité.

En conséquence de cette résoluion, Pizarre, le vieux Carvajal, Acosta & Guevara furent jugés, déclarés convaincus, & condamnés à être pendus. La sentence fut aussi-tôt éxécutée sur tous, à l'exception de Pizarre, dont la peine fut commuée en celle d'être décapité, à cause du titre éminent de son frere, & le lendemain sa tête fut tranchée sur le billot, dans la quarante-deuxieme année de son âge.

Ainsi périt Gonzalez Pizarre, qui méritoit certainement un meilleur sort. Il remplissoit dignement la place, pour la défense de laquelle il per-

PIZARRE, Chap. X.

An 1548.

dit la vie, & elle lui étoit également due en vertu des droits de sa famille, de ses vertus particulieres, & de ses talens supérieurs. On raza jusqu'aux fondements la maison de Pizarre, tant à Cuzco qu'à Lima : on sema du sel sur leur terrein : on y éleva un pilier de marbre, sur lequel ses crimes furent inscrits, & l'on exposa sa tête avec celle de Carvajal dans la place du marché de Lima. Plusieurs de ses officiers & de ses partisans furent éxécutés en divers endroits, & après avoir sacrifié ces victimes, le Président se retira à Cuzco, où il passa quelque temps dans les réjouissances avec ses amis. Il pensoit que tous les troubles devoient être finis par la mort des révoltés : mais il vit bien-tôt qu'il n'étoit encore qu'au commencement. Quand il voulut faire la distribution des Terres, il ne lui fut pas possible de satisfaire aux demandes de chacun, & jusqu'aux moindres soldats vouloient devenir Seigneurs de quelque portion de terrein.

Le Président quitte le Pérou.

An. 1550.

Fatigué de toutes leurs sollicitations, Gasca résolut de s'en éloigner : il se retira secrettement à Lima,

na, & enſuite à Panama dans l'in-
entiön de s'y embarquer pour l'Eſ-
pagne, & d'emporter avec lui près
le deux millions au profit de l'Em-
ereur, ſans s'approprier un ſeul du-
at pour lui-même. Je crois qu'il ſe-
oit très difficile de trouver des hom-
nes ſemblables à Gaſca & à Vaſca
e Caſtro, qui ſe conduiſirent l'un
& l'autre ſuivant des principes bien
ifférents de ceux du plus grand nom-
re, ne cherchant que le bonheur du
euple, & à augmenter les revenus
e la Couronne, ſans aucun égard à
urs intérêts particuliers: auſſi doit-
n remarquer qu'ils n'étoient ni cour-
ſans, ni même de naiſſance illuſtre.

PIZARRE, Chap. X.

An. 1550.

A Panama, Gaſca fut près de per-
re tout le tréſor qu'il avoit amaſſé
our l'Empereur, & même ſa propre
ie fut très expoſée, par un ſoule-
ement imprévu, qu'il appaiſa par ſa
aleur & par ſa prudence. Il s'em-
arqua pour l'Eſpagne à Nombre de
Dios en l'année 1550, & l'Empe-
eur fut ſi ſatisfait de ſa conduite,
qu'il lui donna l'Evêché de Siguença,
ille très peuplée dans la vieille Caſ-
ille, dont le revenu annuel eſt ac-
uellement eſtimé quatre cents mille

PIZARRE, Chap. X.

An. 1550.

ducats. Il y mourut en 1567, & fu enterré dans la Chapelle Paroiſſiale de la Magdelaine de Valladolid, qu'il avoit fait bâtir & dottée.

Fin de la Découverte du Pérou.





HISTOIRE
DES DÉCOUVERTES
Faites par les Européens dans les différentes parties du monde.

Découverte de la Floride par plusieurs Avanturiers, & particuliérement par FERDINAND DE SOTO, en 1539.

CHAPITRE PREMIER.

Découverte de la Floride par Sebastien Cabot : Jean de Ponce y fait une expédition avec trois vaisseaux : Origine du nom de Floride : Les gens de Ponce sont attaqués & battus deux fois par les habitants : Recherches qu'il fait pour la Fontaine de Santé : Entreprise infruc-

tueuse de François de Cordoue dans le même pays: Pamphile de Narvaez y passe avec des forces plus considérables: Il prend quatre prisonniers, & se procure des provisions: Il va à la recherche d'une contrée imaginaire toute remplie d'or: Un de ses hommes est noyé: Il arrive avec ses gens à Apalachen, où il trouve quelque opposition.

Découverte de la Floride par Cabot.

LA Floride, située dans le continent de l'Amérique, fut d'abord découverte par Sebastien Cabot, vers le commencement du seizieme siécle: mais il ne lui donna pas de nom. On ne trouve point qu'il en soit parlé dans les voyageurs des différentes nations, qui s'étendoient alors de toutes parts, jusqu'au temps de l'expédition de Jean Ponce de Leon. Lorsqu'il eut été supplanté dans son Gouvernement de Porto-Rico, où il avoit fait une très grande fortune, il forma une Escadre de trois vaisseaux bien équipés, & montés de braves gens, dans l'intention de faire de nouvelles découvertes qui pussent servir à augmenter ses richesses, & à étendre sa réputation.

Après avoir fait un grand circuit, [t] passé plusieurs pointes de terre, il [t] tenté de jetter l'ancre à la vue [d]'une côte, qui présentoit le plus [c]harmant paysage dont sa vue eût [ja]mais été frappée. Il lui donna le [n]om de Floride en l'honneur du [p]rintemps, nommé par les Espa[g]nols Pascua florida, parce qu'on [é]toit alors dans la belle saison des [fl]eurs; la découverte en ayant été [fa]ite le jour de Pâques de l'année [1]512.

Découverte de la Floride.
Chap. I.
An. 1512.

Jean Ponce de Léon lui donne le nom de Floride.

Ponce de Leon suivit assés long[t]emps la côte, pour trouver un port [c]ommode, & il aborda le rivage le [.] d'Avril. Son dessein étoit de faire [q]uelque liaison avec les habitans, [&] il en vit un assés grand nombre, [q]ui s'étoient rangés en bataille à [q]uelque distance, dans l'intention de [c]hasser les Espagnols de leur chalou[p]e. Un des Chrétiens reçut un coup [v]iolent à la tête: le combat s'anima, [&] il y en eut deux autres dangereu[s]ement blessés: mais les naturels du [p]ays ne reçurent aucun dommage. [L]e Commandant ayant eu un peu de [p]eine à rassembler ses gens, fit voi[l]e vers une riviere, qu'il nomma

Il cherche une fontaine qui rajeunisse.

Découverte de la Floride. Chap. I. An. 1512.

Rio-de-la-Cruz, ou riviere de sainte Croix : il y fit du bois & de l'eau mais étant continuellement harassé par les Indiens, il jugea que ce seroit en vain qu'il entreprendroit de former quelque établissement dans ce pays : cependant avec la moitié du nombre d'hommes qui l'accompagnoient, un avanturier de l'habileté de Cortez auroit été en état de soumettre la plus grande partie de l'Amérique. Ce qui contribua le plus à empêcher Ponce de parvenir à former un établissement dans ce pays, fut l'idée ridicule dont il s'étoit rempli l'esprit, qu'en quelque endroit voisin de ces Cantons on trouvoit une fontaine, dont les eaux avoient la vertu de la chaudiere de Médée, où ceux qui étoient plongés revenoient de l'âge décrépit à la vigueur de la plus brillante Jeunesse. Après avoir passé beaucoup de temps en ce lieu, & entre les Isles de Bahama, pour y chercher cette curiosité imaginaire, il retourna en Espagne, où il éleva beaucoup le mérite de cette expédition, & il fut récompensé généreusement par le Gouvernement, quoique son industrie n'eût procuré

l'autre avantage que celui d'avoir trouvé un chemin plus court par le golphe du Méxique pour se rendre en Espagne, sans faire le tour de l'Isle de Cuba, qui étoit la route que suivoient les vaisseaux avant ce temps.

Découverte de la Floride.
Chap. I.
An. 1512.

En 1517, François de Cordoue mouilla sur cette côte pour y faire du bois & de l'eau: mais plusieurs de ses gens y furent taillés en pieces, & lui-même y reçut des blessures si dangereuses qu'il en mourut peu de jours après son retour à Cuba.

François de Cordoue y est tué.

Vasquez de Ayllon y fit une expédition quelque temps après: mais son plan d'opération fut si mal dirigé, que les Indiens lui tuerent plus de deux cents hommes, & obligerent les autres à abandonner la côte. Quelques Auteurs assurent que de Ayllon y fut tué lui-même, ce qui paroît assés vraisemblable, puisqu'il n'est plus parlé de lui après cette expédition. (*a*)

(*a*) Ce récit ne s'accorde pas avec celui du Père Charlevoix, qui paroît plus exact. Suivant cet Auteur, Vasquez étant arrivé à la côte, les Indiens accoururent de toutes parts sur le rivage, & quand ils furent revenus de leur premiere frayeur, ils se familiariserent si bien, qu'il en vint un grand

Expédition de Pamphile de Narvaez.

Pamphile de Narvaez, (le même dont nous avons eu occasion de rapporter les liaisons avec Cortez, & l'emprisonnement, en parlant de la conquête du Méxique) ayant enfin recouvré la liberté, résolut quelque temps après de faire des découvertes du côté de la Floride. Il y conduisit cinq vaisseaux, montés de six cents hommes & de quatre-vingt chevaux. Les principaux de ceux qui l'accompagnerent furent : Alvaro Punez, ordinairement nommé Capo di Vava, en qualité de Trésorier : Agozino, Grand-Prévôt : Alonzo Enriques, Auditeur : & Alonzo de Solis, Commissaire pour le Roi, avec le pere Giovani Franciscain, & quatre autres Religieux du même Ordre.

Il prend possession de la Floride pour l'Espagne.

Après deux ou trois violentes tempêtes, où ils perdirent plus de deux cents hommes, & la moitié de leurs

nombre sur le navire. Vasquez eut la mauvaise foi de s'en rendre maître, & de les envoyer à Saint-Domingue : mais le plus grand nombre de ceux qui y passerent moururent de chagrin. Vasquez vint ensuite en Espagne, & obtint de Charles-Quint des provisions de Gouverneur de Chiçora, & s'il périt dans la Floride, ce ne fut que dans la seconde expédition.

chevaux, ils arriverent fur la côte de la Floride le 12 d'Avril 1528. L'Auditeur defcendit dans une petite Isle, dont les habitants lui donnerent quelques peaux de Daims, & quelques petits poiffons. Le lendemain, Narvaez prit autant d'hommes que les chaloupes en pouvoient contenir, & defcendit avec eux dans la terre-ferme de la Floride, vers un petit village que les habitants avoient abandonné. Les maifons en étoient de différentes grandeurs: il y en avoit de fort petites, & d'autres affés vaftes pour contenir plus de trois cents perfonnes. Il fut le premier qui prit formellement poffeffion de ce pays au nom du Roi d'Efpagne: enfuite il envoya un brigantin chercher un Port où les vaiffeaux puffent être en fureté: fit débarquer le refte de fes chevaux, & marcha du côté du Nord avec quarante hommes de pied & fix Cavaliers. Après avoir parcouru environ quatre lieues, ils firent prifonniers quatre Indiens, qui leur promirent par fignes de leur enfeigner où ils trouveroient du Maïs, ce qu'ils avoient cherché inutilement dans le pays. En effet, ils conduifirent les Ef-

Découverte de la Floride. Chap. I. An. 1528.

pagnols à un village, dans le voisinage duquel ils en virent, mais il n'étoit pas encore mur. Ils les menerent ensuite à un autre, où ils trouverent quelques pieces d'étoffes du pays, & une petite quantité d'or. On leur fit entendre qu'il venoit d'une contrée nommée Apalachen, au Nord-Ouest de celle où ils étoient. Un peu plus loin ils trouverent un grand champ de Maïs en état d'être coupé, & ils resterent deux jours en cet endroit.

Narvaez, déterminé à chercher par terre le pays d'Apalachen, d'où venoit l'or qu'ils avoient vu, fit choix pour cette expédition de trois cents hommes, dont quarante étoient bien montés. Il leur donna à chacun deux livres de biscuit, & une demi livre de porc, dont ils vécurent pendant quinze jours, ne trouvant ni maison, ni habitants, ni rien de bon à manger, à l'exception de quelques dattes qui étoient excellentes. Ils furent arrêtés dans leur voyage par une riviere qui couloit avec une rapidité excessive: mais après être demeurés environ un jour sur le rivage, la violence des eaux diminua, & ils la passerent sur des radeaux,

avec autant de difficulté que de péril. Ils trouverent ensuite deux cents Indiens rangés en bataille & armés, comme s'ils eussent voulu s'opposer à leur voyage : mais quand ils eurent reconnu que les Espagnols n'avoient que des intentions pacifiques, ils leur fournirent du Maïs, & leur montrerent le chemin d'Apalachen.

Découverte de la Floride. Chap. I. An. 1528.

Le 7 de Juin ils rencontrerent un Cacique porté sur les épaules d'un de ses gens, & couvert d'une peau de Daim peinte. Il étoit escorté d'un corps de musiciens, qui jouoient sur des flutes de roseaux, & il passa une heure avec Pamphile, faisant ses efforts pour lui persuader que les Peuples d'Apalachen étoient ses ennemis. Il lui fit présent de sa peau de Daim, en retour de quelques grelots, & d'autres bagatelles que lui donnerent les Espagnols. Après avoir quitté ce Cacique, ils arriverent sur les bords d'une riviere qu'ils n'oserent traverser, même avec des radeaux, effrayés par l'exemple d'un de leurs gens, qui plus hardi que les autres, avoit entrepris de la passer à la nage, monté sur son cheval, & qui fut noyé à leur yeux avec cet animal.

Découverte de la Floride. Chap. I. An. 1528.

Le corps du cheval fut jetté sur le rivage ; ils en firent un bon repas, & ensuite passerent la riviere dans un canot, qu'ils construisirent pour cet usage.

Il s'empare de quatre Indiens.

Après avoir surpris quatre Indiens qu'ils forcerent de les conduire, ils arriverent le 26. de Juin à la vue d'Apalachen, ayant traversé de grandes forêts, dont les arbres étoient si serrés, qu'à peine y trouvoient-ils un passage, & ayant franchi des Montagnes si élevées, qu'elles sembloient atteindre au Ciel. La découverte d'Apalachen flatta agréablement les Espagnols, devenus semblables à des squelettes par la faim & par la fatigue. Plusieurs étoient prêts à périr sous le poids de leurs armes, dont ils avoient les épaules écorchées, & qui leur causoient une incommodité insuportable.

Il arrive à Apalachen.

La ville d'Apalachen étoit composée de quarante cabanes de terre très basses, situées dans un terrein sablonneux, & entourées de bosquets de pins, de cedres, d'ormes, de palmiers & de noyers. Ils y trouverent du Maïs en grande abondance, & y virent des Lapins, des Ours, des

Découverte de la Floride. Chap. I. An. 1528.

Lions, des Oyes, des Canards, des Merles, des Faucons de diverſes ſortes, & pluſieurs autres eſpeces de bêtes & d'oiſeaux de proye.

On envoya le Tréſorier, avec cinquante hommes de pied & neuf chevaux reconnoître la place : il n'y trouva que des femmes & des enfants, quelques peaux de Daims, quelques vétemens de fil de peu de valeur, du maiz & des moulins pour le mettre en farine. Les hommes, qui s'étoient retirés avec leurs armes, attaquerent peu de temps après les Eſpagnols, qui les repouſſerent aiſément, mais ils y perdirent un cheval qui fut tué à coups de fléches. Les Indiens revinrent bientôt d'une maniére plus paiſible, ſuppliant qu'on leur rendit leurs femmes & leurs enfants, ce qui leur fût immédiatement accordé : mais Narvaez ayant retenu un de leurs Caciques, ils en furent tellement irrités qu'ils reprirent les armes. On les reçut avec vigueur, ils furent aiſément mis en fuite, & ils ſe cacherent dans des champs de bled, après avoir eu un homme tué.

Les Eſpagnols reſterent en ce lieu vingt-cinq jours, durant leſquels on

Découverte de la Floride. Chap. I. An. 1528.

envoya de tous côtés des partis pour reconnoître le pays. Il ne leur présentoit rien dont leurs espérances pussent être flattées, puisqu'on ne voyoit de toutes parts que des montagnes inaccessibles, des rochers escarpés, des forêts impénétrables, des déserts impraticables, & de grands lacs qu'il étoit impossible de traverser. Apalachen paroissoit être le seul terrein habité de tout le pays, mais le Cacique qu'ils tenoient prisonnier leur dit, qu'à une distance considérable du côté du Midi on trouvoit la mer, & sur ses bords une nation appellée Aute, dont les peuples étoient de ses amis, & où il y avoit du bled d'Inde en grande abondance.



Découverte de la Floride. Chap. II. An. 1528.

CHAPITRE II.

Narvaez perd l'espérance de trouver de l'or & est réduit à une grande misère. Il construit cinq batteaux dans lesquels il s'embarque sur la riviere de la Magdelaine : Il descend dans une Isle : Les habitants attaquent les Espagnols & Narvaez est blessé : Son vaisseau est écarté & perdu par un coup de vent furieux : Alvaro gagne la terre, & est bien reçu des habitants, dont on dit qu'il guérit les maladies : Description de ce peuple : Les Espagnols passent pour les enfants du Soleil : Ils rencontrent des Chrétiens qui se conduisent mal avec eux.

Les Espagnols sont trompés dans leurs espérances.

LEs Espagnols n'ayant rien trouvé dans ce pays qui répondit à leur attente, ni vû aucune apparence d'or, résolurent de marcher à Aute, ce qu'ils exécuterent aussitôt. Après un voyage très fatiguant, pendant lequel ils furent continuellement harassés par les naturels du pays, ils arri-

Découverte de la Floride. Chap. II. An. 1528.

verent en neuf jours à Aute, dont les habitants avoient brûlé les maisons & pris la fuite : mais ils y trouverent du maiz, des citrouilles, & d'autres végetaux, qui leur fournirent de bons rafraichissements.

Ils construisent des bateaux.

Cet endroit ne répondant encore nullement à leurs espérances, ils se déterminerent à essayer de construire quelques bateaux pour s'embarquer sur une riviere qu'ils nommerent de la Madelaine. Elle étoit très large, & ils comptoient qu'elle pourroit les conduire sur la côte de la Floride, qui est voisine du Golphe du Méxique. Après beaucoup de difficultés, ils réussirent à se construire cinq grands bateaux, chacun de trente-trois pieds de long. Un de leurs hommes, qui avoit le génie d'invention, fit une forge, où il ajusta une espece de soufflet de peaux de bêtes, avec un tuyau de bois, ce qui leur servit à former les ouvrages de fer qui leur étoient nécessaires, en y employant leurs arbalêtres, leurs éperons, & quelques-unes de leurs armes. Ils garnirent les fentes de feuilles & d'écorces de palmier : firent des cordages de crin de cheval, & prirent leurs chemises pour servir

Découverte de la Floride. Chap. II. An. 1528.

e voile. Ils formerent des rames vec du sapin, & au lieu de goudron s employerent la gomme qui distioit des pins. Ils avoient conservé les peaux des cuisses des chevaux qui eur étoient morts, les plus entieres qu'il leur avoit été possible, & quand ls les eurent cousues, elles leurs servirent de boucs pour garder leur eau.

Narvaez est attaqué & blessé par les Indiens.

Le 22 de Septembre ils s'embarquerent sur ces bateaux, & s'abandonnerent à la merci des flots, aucun d'eux n'ayant de connoissance dans l'art de la navigation. Ils avoient perdu quarante hommes en vingt jours, tant par la maladie que par la fatigue, outre dix que les Indiens avoient tués à la vue de leurs camarades, sans qu'ils pussent leur donner aucun secours, dans l'état de foiblesse où ils étoient réduits. Après sept jours de navigation, ils découvrirent cinq canots remplis d'Indiens, qui aborderent dans une Isle, où Narvaez & ses gens les suivirent : ils y trouverent quelques œufs & plusieurs rayes qui leur furent d'un grand secours. Ils emmenerent les canots avec eux, & remirent à la voile : mais l'eau venant à leur manquer, ils furent réduits à la

Découverte de la Floride.
Chap. II.
An. 1528.

plus grande peine, & plusieurs ayan bu de celle de la mer, il y en eut cin qui moururent. Voyant quelques ha bitants sur une pointe de terre qu'il doubloient ils se hazarderent à des cendre, & trouverent de petites mai sons bien bâties & tapissées de nates avec de l'eau fraîche dans des pot aux portes de ces maisons, & des pois sons tout cuits, ce qui leur fit un repas délicieux. Le Cacique leur mar qua beaucoup de bonté, mais le soir les Indiens étant tombé sur eux, les Espagnols emmenerent ce Cacique, que ses gens réussirent à reprendre, & Narvaez y fut blessé d'un coup de pierre à la tête.

Après cet accident, ils trouverent d'autres Indiens, qui offrirent de leur montrer de l'eau fraîche, leur laisserent des ôtages, & emmenerent sous ce prétexte trois Chrétiens dont on n'eût depuis aucunes nouvelles. Les ôtages firent leurs efforts pour s'échaper, & leurs compatriotes essayerent inutilement de les enlever par force: Enfin les Espagnols trouverent une riviere dont l'eau étoit douce, ce qui leur causa une grande joie : mais n'ayant point de bois, ils s'abandon-

nerent encore au courant, chaque homme étant réduit à une poignée de mauvais maiz par jour.

Ils furent surpris par une violente tempête : leur petite flotte fut dispersée, & l'on juge que ce fût alors que périt Pamphile de Narvaez, qu'on ne revit jamais depuis. Le bateau qui portoit Alvaro Nunez fut jetté dans une Isle, dont les habitants, qui étoient de plus haute taille que le commun des hommes, le reçurent & le traiterent avec la plus grande humanité. Les Espagnols y recouvrerent leurs forces, y firent provision de poisson, de bois, d'eau, & de quelques végétaux : ensuite ils se dépouillerent tout nuds, pour remettre leur barque à l'eau, y transporterent tous leurs effets, & y monterent eux-mêmes. Une vague la renversa tout-à-coup, & trois hommes qui en furent frappés tomberent au fond, & furent noyés, pendant qu'Alvaro & le reste de ses gens firent leurs efforts pour gagner la terre : ils y réussirent, mais entierement nuds, ayant perdu leurs habits & tout ce qu'ils possédoient dans ce dernier accident, qui les réduisit à la misere la plus excessive.

Tempête furieuse : Perte de Narvaez. Alvaro prend le commandement.

Découverte de la Floride. Chap. II. An. 1528.

Ils étoient dans un état si affreux que les Indiens eurent de la peine à les reconnoître : mais ils leur apporterent bientôt de la nouriture, & se vinrent asseoir auprès d'eux, en faisant des lamentations sur leur infortune. Ils les transporterent sur leurs épaules au lieu de leur demeure, s'arrêtant souvent en chemin pour les chauffer à de grands feux qu'ils avoient eu la précaution d'allumer de distance en distance. Les Espagnols y trouverent les gens d'une de leurs barques, ce qui leur causa la plus grande joie, & comme elle étoit en bon état, ils se préparerent à continuer leur voyage : mais quand ils furent prêts à s'embarquer, cette barque fut submergée par un coup de vent furieux, & leur nombre se trouva alors réduit à quinze hommes, au lieu de quatre-vingt, le reste ayant péri par la faim & par la fatigue.

Il perd sa derniere barque.

Les hommes de cette nation se percent l'une des mamelles, & quelquefois les deux, pour y attacher un petit roseau d'environ trois palmes de long. Ils en portent aussi à la lévre inférieure, qui est également percée. Les femmes en général y sont traitées en esclaves. Les Indiens habitent cette

le depuis le mois d'Octobre jusqu'à fin de Février : se nourissent de oisson, & d'une racine fort agréable u'on trouve environ à un pied de rofondeur sous les eaux : mais après e temps, ces sortes de racines leur ianquent, & ils se retirent autre art.

Découverte de la Floride. Chap. II. An. 1528.

Alvaro demeura avec cette nation acifique jusqu'au temps où elle passa u Continent, & les Espagnols y fuent aussi transportés. Si nous voulons roire le récit d'Herréra & de Raıusio, les Indiens les traiterent si ien parce qu'Alvaro avoit guéri pluieurs de leurs malades avec le signe e la Croix. Si le fait est vrai, il faut upposer que ces Indiens quoique ayens avoient plus de foi que les Espagnols Chrétiens, puisque ce reméde leur fut plus efficace. Il est cerain qu'Alvaro & deux de ses compagnons firent serment depuis à Saint-Michel près de la Mer du Sud, de la maniére la plus solemnelle que pendant six ans, qu'ils voyagerent au milieu des nations sauvages d'Indiens, ls y furent toujours bien traités à cause des guérisons qu'ils y opére-

Guérisons miraculeuses qu'on lui attribue.

Découverte de la Floride.

Chap. II.

An. 1528.

rent par le moyen du ſigne de la Croix. (*b*)

Suivant le récit d'Alvaro & de ſes deux compagnons, ils furent recompenſés des cures qu'ils avoient faites par des préſents d'un fruit, qui ſert particulierement de nouriture à ces peuples. On le nomme Tune : il eſt à peu-près de la groſſeur d'un œuf : le goût en eſt très bon, & la couleur en eſt mêlée de rouge & de noir. Non-ſeulement on le mange frais, & l'on en tire une liqueur qui fait une boiſſon

(*b*) Perſonne n'ignore combien les Eſpagnols aiment à mettre du merveilleux dans toutes les rélations : mais il paroît que leurs avanturiers n'avoient pas des vues aſſés pures pour qu'on puiſſe croire que Dieu ait voulu faire des miracles en leur faveur. L'Être ſuprême, maître ſouverain de la nature, peut ſans doute changer quand il lui plaît l'ordre qu'il a établi, & manifeſter ſa puiſſance par des guériſons ſubites. Il y auroit de l'impiété à en douter : mais combien de preuves ne faut-il pas pour s'aſſurer de l'authenticité des miracles, même de ceux qui ſont opérés par les prieres de ces hommes pleins de zèle, qui expoſent leurs vies uniquement pour faire entrer les Infidelles dans le chemin de la vérité. Ne ſoyons donc pas aſſés crédules pour croire que l'amour de l'or ſoit récompenſé par des dons ſurnaturels.

cellente : mais on le coupe auſſi en ux, on l'enfile, & on le pend pour faire ſécher comme des figues.

Découverte de la Floride. Chap. II. An. 1528.

Les Eſpagnols donnerent à cet en- oit le nom de Mal-Hado, qui nifie infortune. Les habitans, par- gés en diverſes nations de noms fférents, ont un attachement exceſ- pour leurs enfants, dont ils pleu- nt la mort pendant une année en- ere, avec une eſpece de ſolemnité : ais ils agiſſent très différemment our les gens âgés, particulierement iand ils ne ſont plus en état de tra- iller, & ils diſent qu'il eſt temps i'ils s'en aillent, au lieu de demeurer dévorer la ſubſtance des jeunes ens vigoureux, qui la gagnent à la eur de leur corps, ce que les vieil- rds ſont incapables de faire.

Mœurs des habitants.

Ceux qui ont des enfants de leurs mmes n'abandonnent jamais les ières : mais ils n'habitent point avec lles pendant tout le temps de leur roſſeſſe. Quand ils ont entr'eux quel- ues querelles ils ſe battent volontiers grands coups de bâton, mais ils ne ſervent jamais de leurs armes que ontre les ennemis de leur nation, & nême ils ne tiennent ferme dans les

Découverte de la Floride. Chap. II. An. 1528.

combats que tant qu'ils ont des flèches à tirer. Quand elles leur manquent, quelque avantage qu'ils puissent avoir, ils tournent aussi-tôt le dos, & se retirent tranquillement. Leurs blessures ne sont point mortelles, quand ils en auroient le corps entierement couvert, à moins qu'elles ne leur percent la tête ou les entrailles. Ils ne veulent toucher à rien de ce qui appartient à une femme pendant le temps des infirmités ordinaires de son sexe, & elle est même obligée de manger seule quand elle est en cet état.

An. 1534.

Quand Alvaro & ses compagnons réduits au nombre de deux furent près de quitter les peuples où ces coutumes se pratiquoient, ils demanderent qu'on les transportât du côté où le soleil se couchoit. Les Indiens le refuserent, parce qu'ils assuroient que les régions étoient inhabitées dans cette partie, mais les Chrétiens ayant insisté, & même marqué quelque colere de ce qu'on les contredisoit, ces gens craignirent que ceux qui leur avoient fait du bien par les guérisons qu'ils avoient opérées, ne leur fissent ensuite du mal, s'ils leur désobéissoient,

Découverte de la Floride. Chap. II. An. 1534.

oient, ils consentirent à leur demande, & s'engagerent à les conduire.

Pendant plus de cinq jours ils passerent par différents territoires, où quelquefois ils trouvoient de la nouriture, & d'autrefois n'en rencontroient aucune. Un jour ils mangerent des especes de vaches & de la venaison, un autre jour ils furent obligés de se contenter de paille broyée. Enfin ils arriverent dans un pays où le peuple leur parut plus civilisé, ayant des maisons couvertes de chaume, beaucoup de maïz, des légumes, des concombres, de bonnes peaux, particulierement de Daims, du basin, du coton, du corail, des turquoises, & des émeraudes formées comme des têtes de fléches, & les Indiens firent des présents de toutes ces choses aux Espagnols.

Un peu plus loin, ils rencontrerent une tribu d'un peuple fort brutal, & qui paroissoit avoir très peu d'entendement. Cependant les Espagnols y furent reçus avec grand respect, parce que ces gens s'imaginerent qu'ils descendoient du Ciel, voyant qu'ils ressembloient à ceux qui, disoient-ils, avoient visité leur pays depuis peu, avec des chevaux,

Découverte de la Floride.

Chap. II.

An. 1534.

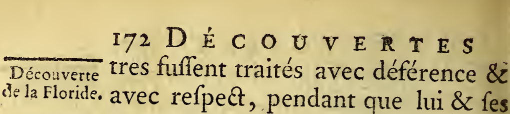
des lances, & des épées. Ils s'étoient alors remis en mer, & les Indiens les regardoient comme des enfants du soleil.

Alvaro trouve d'autres Espagnols, qui veulent le perdre dans l'esprit des habitants.

Peu de temps après, les Espagnols eurent des nouvelles des Chrétiens qui avoient chassé les habitants de quelques endroits, & qui les avoient forcés de se retirer aux montagnes, après avoir commis contre eux plusieurs cruautés. Ils jugerent alors qu'ils n'étoient pas éloignés de la mer du Sud, & ils furent bientôt confirmés dans cette opinion par la rencontre qu'ils firent de Diégo de Acaraz, un de leurs compatriotes, qui s'étoit écarté pour une excursion, avec quelques-uns de ses gens. Il dit aux guides d'Alvaro que ce Commandant, & ceux qui l'accompagnoient faisoient partie d'un peuple méprisable, sans aucune considération, né pour l'esclavage, & qu'ils ne méritoient pas les attentions qu'on avoit eu pour eux. Les Indiens leur répondirent avec la simplicité de la nature, que ce qu'ils leur disoient étoit incroyable, puisqu'ils avoient donné des preuves de leur habileté en guerissant les malades : qu'ils ne se plaisoient qu'à faire

du bien : qu'ils ne gardoient rien pour eux-mêmes, mais qu'ils partageoient tous les présents qu'on leur faisoit entre ceux qui les suivoient. Les Indiens ajouterent, que ceux qui en faisoient une peinture si désavantageuse y employoient les couleurs par lesquelles on pouvoit les distinguer eux-mêmes, puisqu'au lieu de sauver les hommes de la mort, ils paroissoient se plaire à les détruire sans sujet : qu'ils agissoient avec autant de hauteur que de cruauté envers ceux qui les accompagnoient : enfin que l'avarice leur faisoit convoiter avec ardeur tout ce qu'ils voyoient, preuve convaincante de leur propre bassesse.

Cette réponse, dictée par le bon sens naturel, piqua excessivement Diégo, & il s'en vengea sur Alvaro, en le jettant dans de grands embarras, parce qu'il lui persuada de renvoyer ses Indiens, & de se confier à lui pour être conduit surement avec ses deux compagnons dans un Etablissement espagnol. On sera sans doute surpris de voir que Diégo fit ses efforts pour détacher les Indiens d'Alvaro : mais il y étoit porté par la jalousie, ne pouvant souffrir que d'au-



tres fussent traités avec déférence & avec respect, pendant que lui & ses gens ne trouvoient rien de semblable : aussi leur mauvaise conduite n'étoit pas propre à leur attirer aucune vénération de la part de ces peuples.

Ils arrivent au Mexique.

Enfin Alvaro & ses compagnons firent un nouvel effort pour gagner Saint-Michel, où ils furent très bien reçus de Nunez de Gusman, qui en étoit Gouverneur. Il leur fit donner des habits, dont ils avoient le plus grand besoin, étant arrivés presque nuds, & il les fit ensuite embarquer, pour les conduire au Méxique.



Découverte de la Floride. Chap. III. An. 1534.

CHAPITRE III.

Ferdinand de Soto obtient une Commiſſion pour la conquête de la Floride : Il eſt annobli, & nommé Gouverneur de Cuba : Sa vie, ſon portrait, avantures de ſa jeuneſſe : Il arrive dans la Floride avec de grandes forces : Il a quelques eſcarmouches avec les habitants : Il rencontre Ortiz, qui depuis pluſieurs années vivoit parmi les Indiens : Ils vont aux Etats de Paracoſſi, & paſſent enſuite à Cale, ſans pouvoir gagner les eſprits des naturels du pays.

Projet de Soto pour la conquête de la Floride.

LES mauvais ſuccès de Narvaez, ni les peines que ceux qui le ſuivirent avoient ſouffertes, ne purent détourner Ferdinand de Soto, de tenter ſi l'on pourroit tirer quelque avantage d'une expédition dans la Floride. Pour le faire avec ſuccès, il demanda la protection de Sa Majeſté Catholique, qui la lui accorda avec joie : lui fit expédier une Commiſſion, par laquelle il étoit nommé Gouver-

Découverte de la Floride. Chap. III. An. 1534.

neur de Cuba, (ce qui lui donnoit une place très convenable pour l'exécution de ſon projet), & Préſident de la Floride, avec le titre & le rang de Marquis.

Commencements de Soto.

Ferdinand étoit un homme d'un génie entreprenant : ſon père étoit un Gentilhomme de Badajoz, & le fils s'étoit avancé par ſon courage. Egalement doué de prudence & de valeur, il étoit paſſé d'abord aux Indes avec le Gouverneur Pierre Araias d'Avila, & avoit enſuite accompagné Pizarre dans la conquête du Pérou, où il s'étoit diſtingué par ſes talents militaires, qui l'avoient élevé au poſte de Lieutenant-Général.

Il paſſe à Cuba. An. 1539.

Ayant aſſemblé environ mille hommes, il partit pour Cuba avec dix vaiſſeaux, & arriva au port de Saint-Jago après une heureuſe navigation. Cette Iſle a deux cents lieues de longueur de l'Eſt à l'Oueſt, & environ quatorze ou quinze du Nord au Sud : elle a ſix villes principales, dont les plus grandes ſont S. Jago & la Havane, qui ſont très peuplées, & qui font un commerce conſidérable. Les maiſons y ſont bien bâties, & le peuple

iche : il y a de bons paturages pour ɛs chevaux, qui y profitent beau- oup, ainſi que les porcs & les bœufs, herbe y étant verte toute l'année. ɛe terrein y eſt fertile, & produit des igues, des oranges, des limons, ainſi ue pluſieurs autres fruits bien connus n Europe, outre un grand nombre ui ne croiſſent que dans le climat ،mériquain: on y trouve auſſi une très ;rande quantité d'or.

Découverte de la Floride. Chap. III. An. 1539.

Après avoir fait quelques régle- nents néceſſaires à Saint-Jago, il aiſſa le Gouvernement aux ſoins le ſa femme, & ſe rembarqua avec ıeuf cents hommes d'Infanterie, & plus de trois cents de cavalerie, e 12 de Mai 1539. Le 31 il jetta 'ancre dans la baye du Saint-Eſprit, lans la partie orientale du Golphe du Méxique, à 27 dégrés de latitude ſep- entrionale, & fit débarquer environ rois cents hommes, & deux cents rente chevaux, pour ſoulager ſon vaiſſeau, à deux lieues d'une ville, qui appartenoit à un Cacique nommé Ucita. Ils camperent ſur les bords de a mer, & furent attaqués le lende- main matin par les Indiens : mais com- me ils ſe tenoient ſur leurs gardes, il

Il arrive à la Floride.

ne leur en arriva aucun inconvénient.

Soto fit descendre peu-à-peu tous ses gens à terre, excepté les mariniers, qui en huit jours conduisirent le vaisseau jusqu'à la ville : mais pendant cet intervale, Vasquez Porcallo étant allé au fourage avec sept hommes, fit rencontre de six Indiens, qui déchargerent leurs fléches sur eux. Ils tuerent deux de ces Indiens, mais les quatre autres échaperent, parce que ceux qui les poursuivoient tomberent dans un bourbier avec leurs chevaux.

Le lendemain, l'armée conduite par Louis de Moscoso, qui faisoit les fonctions de Major-Général, entra dans la ville, où le Gouverneur l'avoit devancé. Elle étoit composée d'environ huit maisons, dont la plus forte, bâtie sur une éminence, étoit la résidence ordinaire d'Ucita, qui s'étoit retiré dans les montagnes, craignant les réprésailles des Espagnols, parce qu'il avoit fait tuer quelques-uns des gens de Narvaez qui étoient tombés entre ses mains. Les maisons étoient de bois, couvertes de feuilles de palmier : on trouva dans une quel-

ues perles enfilées comme des col-
ers, mais gâtées par la fumée, &
:s gens du pays les portoient pour
rnement à leurs poignets & à leurs
ols.

Découverte de la Floride.
Chap. III.
An. 1539.

On trouve un Espagnol parmi les Indiens.

On envoya Gallegos avec qua-
ınte chevaux, & quatre-vingts hom-
ıes d'Infanterie pour faire quelques
risonniers, & Lobillo prit une autre
oute à la tête de cinquante soldats.
:e dernier revint peu de temps après
menant avec lui quatre femmes ; il
voit eu six hommes blessés, dont
n mourut presque aussi-tôt. Galle-
os rencontra un parti d'Indiens ar-
nés d'arcs & de fléches, environ à
eux lieues de la ville. Ils marchoient
n bon ordre, mais d'une maniere
rès paisible, & les Espagnols étoient
rêts à tomber sur eux sans en atten-
re le commandement, quand ces
ndiens se retirerent en diligence dans
es bois voisins. Lorsqu'ils virent
u'on marchoit contr'eux, un hom-
ne sortit du bois, & vint au devant
les Chrétiens. Alors un Espagnol
ommé Nieto leva sa lance pour le
ercer, mais cet homme fit le signe
le la Croix & cria en langage Cas-
illan : » je suis Chrétien & Espagnol,

Découverte de la Floride. Chap. III. An. 1539.

» épargnés-moi, & rappellés mes » amis difperfés, à qui je dois la vie, » & dont les intentions font très » pacifiques. »

Ce difcours prononcé par un homme, qui en apparence différoit fi peu des Indiens, arrêta Gallegos, qui le reconnut pour un des compagnons de Narvaez, nommé Jean Ortiz. Il modera l'ardeur trop impétueufe de fes gens : encouragea les Indiens à revenir, & les ramena tous en fureté au camp, ce qui caufa une grande joye à Soto, qui fut très content en particulier de l'acquifition d'Ortiz, d'autant qu'il efpéra trouver en lui un Interprête, d'un grand fervice pour la fuite de fon entreprife.

Pourquoi il étoit avec eux.

Jean Ortiz étoit d'une bonne famille de Seville, & après avoir fuivi la fortune de Narvaez, ce Commandant l'avoit envoyé de la Floride avec des lettres pour fa femme qui étoit à Cuba : mais à fon retour il étoit tombé entre les mains des Indiens, avec un autre Efpagnol qui avoit été taillé en pieces, parce qu'il s'étoit mis en défenfe. On avoit conduit Ortiz au Cacique Ucita, qui d'abord avoit ordonné de le fufpendre

Découverte de la Floride. Chap. III. An. 1539.

ur un petit feu pour le faire rôtir ivant : mais sur les instances de la lle du Cacique, on avoit épargné vie, & il avoit été chargé du soin e garder les corps morts près du 'emple, pour qu'ils ne fussent pas mportés par les loups, qui venoient ouvent les dévorer pendant la nuit. fut encore près de perdre la vie, arce qu'un loup avoit entraîné l'enint d'un chef des Indiens : mais il ıt épargné, sur ce qu'on trouva cet nimal mort, percé d'un dard qu'Orz lui avoit enfoncé dans le corps, x l'enfant près de lui sans être enommagé.

Quelque temps après, Ucita ayant té chassé de cet endroit par un Caique voisin, Ortiz perdit son poste x sa faveur, & l'on étoit résolu de e sacrifier au Diable ; mais celle qui ui avoit déja sauvé la vie, l'informa lu danger auquel il étoit exposé : lui nseigna comment, & de quel côté l pourroit s'échaper, & même le onduisit une partie du chemin. Il omba alors entre les mains de Muozo, auquel il promit fidélité, & e chef par récompense l'assura qu'il ui procureroit les moyens de rejoin-

Découverte de la Floride.
Chap. III.
An. 1539.

dre sa nation le plutôt qu'il lui seroit possible, lui permettant, sans aucune restriction, de se retirer auprès des premiers Chrétiens qu'il apprendroit être débarqués sur la côte. Quand les Espagnols arriverent il n'en avoit plus aucune espérance, après avoir passé trois ans avec Ucita, & neuf auprès de Mucozo, qui le traita toujours avec grande hospitalité. Il l'envoya alors chargé d'offres de paix & de secours au devant de Soto, accompagné de quelques-uns des principaux de ses Sujets.

Soto reçoit la visite du Cacique Mucozo.

Le Gouverneur reçut très bien ceux qui vinrent avec Ortiz : il leur dit d'assurer leur Cacique qu'il n'oublieroit jamais l'humanité dont il avoit usé envers un Chrétien, & qu'il la reconnoîtroit par tous les moyens possibles. Il les renvoya après avoir appris d'eux qu'à trente lieues plus avant dans les terres, il y avoit un Canton, appartenant à un Cacique nommé Paracossi, auquel Ucita & Mucozo payoient tribut, & dont les possessions étoient beaucoup plus riches que celles du voisinage de la mer. Peu de temps après

Découverte de la Floride. Chap. III. An. 1539.

Soto fut visité par Mucozo en per-
onne : il le reçut avec la plus gran-
le affabilité, & le trouva non-seule-
nent un homme de très bon sens,
nais il remarqua de plus que sa pa-
ole étoit toujours d'accord avec sa
oensée, qualité très rare chez les
Amériquains, & qu'on ne trouve pas
nême bien communement entre les
nations les plus civilisées de l'Eu-
ope.

Il renvoye la plus grande partie de ses vaisseaux.

Quelque temps après cette entre-
vue, Soto, par une conduite sembla-
ole à celle de Cortez, dans des cir-
constances à peu près pareilles, ren-
voya ses vaisseaux à Cuba, à l'ex-
ception de trois ou quatre qu'il gar-
da pour parcourir la côte : mais il
donna ordre aux autres de revenir
chargés de provisions après un temps
qu'il leur marqua. L'un de ces vais-
seaux étoit monté par Porcallo de
Figueira, qui avoit déja eu quelque
différent avec le Gouverneur, & qui
d'un autre côté étoit très mécontent
de trouver tant de marais, & tant de
bois que leur épaisseur rendoit im-
pénétrables, sans aucune apparence
de trésors, qui pussent dédommager
les Espagnols de leurs fatigues, &

Découverte de la Floride. Chap. III. An. 1539.

ſans qu'on put réduire les Indiens en eſclavage pour les faire travailler aux mines de Cuba, où l'on en avoit le plus grand beſoin. En effet, cet objet avoit été l'un des premiers motifs de cette expédition, dans laquelle Porcallo avoit eu un des principaux commandements.

Quoique Soto ſe conduiſit avec la plus grande douceur envers tous les Indiens qu'il rencontroit, & quoiqu'il fit tous ſes efforts pour entretenir la diſcipline, ils marquoient fort peu d'égards pour les Eſpagnols. Ils ſurprirent un parti au fourage : firent un Chrétien priſonnier : le dépouillerent entierement nud, & quand ils ſe crurent hors de danger, ils s'arrêterent pour manger, boire & ſe divertir avec leurs femmes : mais ils les abandonnerent avec leur captif à quelques Eſpagnols qui les pourſuivoient : on amena les femmes à Soto : il les traita avec douceur, & les renvoya enſuite à leurs maris.

Les Eſpagnols arrivent à Paracoſſi.

Gallegos s'étant mis en marche vers les Etats de Paracoſſi, trouva dans toute la route un pays très fertile & abondant en vignes, en noyers, en pins, en pruniers, en

ıênes, en muriers & en divers au-
es arbres. Il fut informé que dans
ı endroit nommé Cale, le peuple
ıiſſoit de beaucoup de proviſions,
: poſſédoit de l'or en ſi grande
ɔondance qu'on en faiſoit des bou-
iers & des armures de tête. Il fit
art de ces nouvelles au Gouver-
eur, qui ſe prépara à le ſuivre,
iſſant le ſoin des vaiſſeaux à Cal-
eron, auquel il donna quatre che-
aux, le recommanda à Mucozo, &
: chargea expreſſément d'avoir at-
ention à ce qu'on ne fit aucune in-
ılte aux habitans.

Gallegos avoit demandé à Para-
ɔſſi une conférence ſans avoir pu
obtenir, & ce Prince avoit envoyé
rente de ſes gens faire de frivoles
xcuſes : mais Gallegos les avoit re-
enus. Quand il eut été joint par So-
ɔ, & par tout ſon monde, ils ſe
ıirent en marche pour Cale, le Gou-
erneur conduiſant lui-même un
arti avancé de trente chevaux &
le ſoixante & dix fantaſſins. Ils tra-
erſerent une ville que les habitants
voient abandonnée, & arriverent
ur les bords d'une riviere très ra-
ɔide, qui emporta un de leurs che-

Découverte de la Floride. Chap. III. An. 1539.

vaux. Les autres la paſſérent par le ſecours des Hauſſieres, & les hommes ſe firent un pont de vieux arbres qu'ils trouverent près de l'eau. Les Eſpagnols ſouffrirent beaucoup dans cette marche, parce que le pays étant déſert, ils ne trouvoient d'autres ſubſiſtances que des racines de poirée qu'ils mangeoient avec du ſel & de l'eau. Ils faiſoient auſſi uſage des tiges tendres du maïs, dont le grain n'étoit pas encore mur, ayant eu bien-tôt conſommé toutes les proviſions qu'ils avoient apportées.

Ils arrivent à Cale.

A Cale ils trouverent aſſés de maïs pour s'en nourrir pendant trois mois mais chacun étoit obligé de piler ſa portion dans un mortier de bois. Ils en cribloient la farine dans leurs côtes de maille, ce qui étoit ſi embarraſſant que pluſieurs préférerent de le manger deſſéché : auſſi ne s'en nourriſſoient-ils que lorſqu'ils y étoient contraints par la néceſſité. Les Indiens avoient abandonné cette ville aux approches des Chrétiens : mais ils avoient laiſſé une embuſcade près d'un lac voiſin, d'où ils firent une ſortie, & tuerent trois Eſpagnols qui ramaſſoient du maïs.

CHAPITRE IV.

es Espagnols font vingt-huit prisonniers, dont le principal cherche à les tromper & à s'échaper; mais il est arrêté par un chien dans sa fuite: Les Espagnols entrent dans un Territoire appartenant à trois freres, dont un se fait connoître pour leur implacable ennemi: Il veut surprendre les Espagnols par une ruze, dont il est lui-même la victime: Exemple remarquable de la résolution & de la persévérance des Indiens, ainsi que de la générosité des Espagnols, qui en sont mal récompensés.

Un Indien est arrêté par un chien.

LE 11 d'Août 1539, Soto quitta la ville de Cale: fut attaqué le même jour par un parti d'Indiens: es mit en fuite, & en fit vingt-huit risonniers. Peu de temps après le ombat, un homme se présenta en se isant le Cacique, & vint demander eur liberté, sous promesse d'une rande quantité de provisions, & de

Découverte de la Floride. Chap. IV. An. 1539.

fournir un bon guide pour l'armée Le Gouverneur lui accorda sa de- mande, mais il donna ordre de l tenir sous bonne garde, jusqu'à c qu'il eût rempli son engagement. Sou prétexte d'accomplir sa parole le Ca cique demanda qu'on le conduisi dans un endroit près duquel il savoi qu'un parti d'Indiens étoit caché dan un bois. Aussi-tôt qu'il fut à leur vue il s'échapa de ceux qui le gardoient & prit sa course si légerement, qu'i n'étoit pas possible à un Chrétien de songer à le poursuivre: mais Soto, qui avoit été témoin de sa fuite, en- voya après lui un chien bien dressé. Cet animal passa plusieurs autres In- diens, attrapa le fuyard par la han- che, & le retint jusqu'à ce que les Es- pagnols fussent auprès de lui. Cet homme en fut tellement effrayé, que non-seulement il leur fournit des pro- visions, mais il leur donna un si bon guide qu'il les fit passer par une route meilleure qu'aucune de celles qu'ils eussent suivies jusqu'alors.

Ils sont bien traités par un des Caciques de Vitacu- cho.

Les naturels du pays les attaque- rent souvent dans leur marche, & furent toujours repoussés avec perte. Les Espagnols passerent un marais

ec assés de difficulté, & entrerent ns la Province d'Acuera, où ils sterent vingt jours, recevant de équentes allarmes de la part des habitans. Soto marcha ensuite à Ocali, i il fut reçu par le Cacique, qui le aita avec la plus grande affabilité, lui donna de nouveaux guides. Ils conduisirent vers Vitacucho, Province d'environ cinquante lieues d'étendue, gouvernée par trois frères, ont un prit les armes à l'approche es Espagnols, refusant toutes propositions de paix. On fit quelques risonniers, mais on les relâcha, sous condition qu'ils porteroient à ce rince des paroles pacifiques au nom es Chrétiens, ce qu'ils firent exactement. Alors le Cacique se rendit i-même au camp, y demeura quelue temps : fit savoir à ses frères la onne reception qu'on lui avoit faie, & sur ses représentations le plus eune des trois entra en alliance avec es Espagnols : mais l'aîné qu'on nomnoit Vitacucho comme le pays, rent tous les messagers, à l'exception 'un seul, dont il se servit pour reprocher à ses freres la conduite qu'ils voient tenue, & en même-temps il

Découverte de la Floride.
Chap. IV.
An. 1539.

fit dire aux Eſpagnols que s'ils entroient dans ſes Territoires, il leur feroit ſouffrir les tortures les plus cruelles qu'il pourroit imaginer. Soto lui fit une réponſe qui marquoit combien il le mépriſoit, & en même temps il donna au vindicatif Cacique une ſi haute idée de ſa réſolution & du courage de ſes ſoldats, que ce Prince vint auſſi, accompagné d'une ſuite brillante aux quartiers des Eſpagnols. Bien loin de paroître leur ennemi, il leur fit des excuſes de ſon indiſcrétion, & leur promit ſon amitié pour l'avenir, après quoi il ſe retira, paroiſſant très content de la bonne réception qu'on lui avoit faite.

Trahiſon d'un des trois freres.

Cette ſoumiſſion n'étoit qu'extérieure, & il projettoit en même-temps la deſtruction des Eſpagnols. Pour y réuſſir il fit choix de dix mille hommes qui devoient les tailler en pieces à la premiere occaſion favorable. Il donna avis de ſon deſſein aux quatre Interprétes de Soto, qui l'applaudirent, & l'encouragerent à le mettre à éxécution : mais ils en firent part à Jean Ortiz, qui le dit auſſitôt au Gouverneur, Soto lui donna

lre de garder le ſecret, & en mê--temps il prit ſes précautions pour conduire toujours avec un air auſſi re, afin que Vitacucho ne pût ıpçonner que ſon complot eût été couvert.

Lorſque ce Prince eut tout diſpo- pour éxécuter ſon projet, les In-ens furent rangés en bataille au mbre de dix mille, bien équipés, ns une plaine voiſine, avec un is à leur gauche, & un lac à la oite. Leurs arcs & leurs fléches oient devant eux couverts de ver-re, & chacun devoit s'en ſaiſir ns l'inſtant où l'on donneroit le nal. Vitacucho invita le Gouver-ur à ſe rendre dans cet endroit, us prétexte de lui faire voir de elle maniere ſes gens faiſoient l'e-rcice; Soto accepta ſon invitation, donna ordre à tous les Eſpagnols ſe mettre le même jour en ordre bataille, & de ſuivre le Cacique mme pour faire plus d'honneur à Prince qui y conſentit, voulant iter tout ſoupçon. Soto l'accom-gna à pied avec ſon armure ca-ée ſous ſes habits, ce qui fut très réable à Vitacucho, parce qu'il

s'imagina qu'il lui feroit aifé de l faire tomber tous enfemble dans piege.

Il en eft puni par le maffacre de fes gens.

Quand les deux chefs furent arr vés à un certain endroit, on tira u coup de moufquet, fignal conven entre les Chrétiens. Alors Soto jett fon habillement de deffus, fe rend maître de Vitacucho, & le remit e tre les mains de fes gens. Enfuite monta à cheval, fe mit à la tête d la Cavalerie, qui avança en toute d ligence: tomba fur le gros des In diens, & en fit un furieux carnag Ils furent d'abord mis en déroute mais une partie fe fauverent dan les bois, & d'autres fauterent dan le lac.

Les Efpagnols tuerent un gran nombre de fuyards, & tourneren leurs moufquets & leurs arbalêtre contre ceux qui s'étoient jettés dan l'eau, pour les obliger à fe rendre mais les Indiens étant excellents na- geurs, tirerent leurs fléches jufqu'à la fin, montant fur le dos les uns de autres, pour vifer plus aifément, ce qui en expofa un grand nombre aux balles & aux traits des Efpagnols. Quand leurs fléches furent épuifées,

gagnerent le milieu du lac, qui étoit pas fort grand, dans l'espé- nce de s'échaper : mais les forces ır manquant à la fin, plusieurs re- nrent au bord pour se rendre : les ırétiens les aiderent, & les empê- erent de périr, après qu'ils eurent meurés près de vingt heures dans au. Cependant il en restoit encore pt, qui paroissoient déterminés à ourir plutôt qu'à se soumettre : ais douze Espagnols bons nageurs, ès forts & très actifs se jetterent ıns le lac, leurs épées entre leurs ents, prirent les Indiens par les eveux dans le temps où ils cou- ient à fond, & les amenerent tous terre.

Découverte de la Floride. Chap. IV. An. 1539.

Intrépidité de sept Indiens.

Le Gouverneur les interrogea sur raison qui les déterminoit ainsi à érir, & le principal d'entr'eux ré- ondit : que le commandement leur ant été confié, ils avoient pensé ue le plus sur moyen de convain- e le Cacique que leur défaite ne enoit pas d'un défaut de courage, de fidélité, mais uniquement de fortune adverse, étoit de mourir vec honneur. Le Gouverneur, qui toit lui-même un homme très

Découverte de la Floride. Chap. IV. An. 1539.

courageux, & qui estimoit beau-coup la valeur dans les autres, le traita avec bonté, & lorsqu'ils fu-rent raffraîchis, & que par les soin des Espagnols ils eurent repris de forces suffisantes, il les renvoya ave des présents de miroirs & d'autre bagatelles, qui leur furent très agréa-bles, parce que c'étoient de jeune gens, & que trois d'entr'eux n'a-voient pas même plus de dix-hui ans. Avant de les congédier, Soto en présence du Cacique déclara au quatre autres, qui étoient beaucou plus âgés, & des principaux Offi-ciers, qu'ils avoient mérité la mor pour leur dessein perfide: mais qu'i leur pardonnoit pour les convaincr de la différence qui étoit entre leur dispositions & celles des Chrétiens espérant qu'après cet exemple ils s comporteroient plus honorablemen à l'avenir.

Ingratitude du Cacique.

Soto, qui étoit très humain, fi tous ses efforts pour gagner l'amitie des Indiens par la douceur & l'affa-bilité: il ne voulut pas qu'on mi un seul prisonnier dans les fers, n qu'on les employât à des ouvrages trop rudes: le Cacique fut toujours

à

Découverte de la Floride. Chap. IV. An. 1539.

ſa table, & il lui permit même d'al-
er librement dans la ville. Ce chef
e méritoit certainement pas cette
omplaiſance, car il excita & en-
ouragea fortement contre les Eſpa-
nols une nouvelle conſpiration,
ont les ſuites pouvoient être très
uneſtes pour Soto & pour ſes gens,
ant il eſt vrai qu'il y a des hommes
hez leſquels le vice eſt tellement en-
aciné, qu'il ne peut être détruit
u'avec leur vie. Tel étoit l'eſprit
e trahiſon dans Vitacucho, & cet
xemple nous force à convenir que
expérience juſtifie quelquefois la ſé-
érité de certaines meſures, qu'on
ourroit autrement regarder comme
es effets de la cruauté.

Il eſt tué en voulant ſurprendre Soto.

Le ſeptieme jour après la bataille,
'itacucho dînant à l'ordinaire avec
oto, ſe leva tout-à-coup en jettant
n grand cri. En même-temps il
appa le Gouverneur d'un coup de
oing, le prit à la gorge, & fit ſes
fforts pour l'étrangler, après être
ombé avec lui ſur le plancher : mais
fut bien-tôt tué par les Officiers
ſpagnols, ce qui débarraſſa le Gou-
erneur. Dans le même inſtant, plu-
eurs autres Indiens ſaiſiſſant toutes

Découverte de la Floride. Chap. IV. An. 1540.

les armes qu'ils trouverent ſous leur mains, comme pots, tiſons enflam més, & pieces de bois: tomberen ſur ceux qui faiſoient le ſervice On eut beaucoup de peine à les diſ ſiper; mais après en avoir taillé en pieces la plus grande partie, les au tres furent attachés à des poteaux & maſſacrés par les Indiens de Pa racoſſi, qu'on avoit mis en libert depuis quelque temps, & qui ſervi rent très-fidellement les Eſpagnols.

Les frères de Vitacucho perſiſtan toujours dans leurs diſpoſitions pa cifiques, le Gouverneur ſortit d leurs Etats, prit la route du Nord Oueſt du côté d'Apalachen, Provin ce dont on lui avoit parlé très avan tageuſement, & y arriva en très pe de temps ſans aucun événement re marquable. Il trouva que le Caciqu nommé Capaci avoit quitté la ville & s'étoit fortifié dans un bois, éloi gné d'environ huit lieues. Soto y marcha auſſi-tôt, l'attaqua dans ſes re tranchements, le fit priſonnier aprè une très vive réſiſtance, le mi dans une litiere parce qu'il étoit trè infirme, & diſperſa toute ſon armée Cependant les Indiens infeſtoien

souvent le camp, surprenoient les petits partis d'Espagnols, & les incommodoient beaucoup: mais le Cacique promit de les en empêcher, si on vouloit lui permettre d'aller leur parler un peu avant dans le pays. On lui accorda cette permission, & on l'envoya avec une bonne garde: mais on ne veilla pas sur lui aussi exactement qu'on auroit dû le faire; il eut l'adresse de s'échaper, & fut emmené par quelques-uns des siens, sans que les gardes s'en apperçussent. Lorsque ceux-ci furent de retour auprès de Soto, ils lui dirent pour excuser leur négligence, que certainement Capaci s'étoit envolé dans les airs, & il leur répondit tranquillement: » que cela étoit assés vrai-» semblable, parce que les Indiens » étoient surement des sorciers. » Ce n'est pas que le Gouverneur fût assés crédule pour le penser: mais il le disoit seulement pour railler ceux qui lui tenoient un discours aussi dépourvu de sens.

Soto met ses troupes en quartier d'hiver.

On étoit alors au mois d'Octobre, & comme l'hyver s'approchoit, Soto résolut de passer cette saison dans le même endroit. Il donna ordre à Louis

Découverte de la Floride. Chap. V. An. 1539.

Moscoso, son Major Général, de mettre ses troupes en quartier à une lieue ou une lieue & demie de la ville, dont tous les environs étoient remplis de haricots & de pruniers, meilleurs que tous ceux d'Espagne, outre une grande abondance de maïs.

CHAPITRE V.

Les brigantins de Soto sont conduits à Apalachen; Maldonado en prend un pour aller en course: Soto envoye quelques présents à la Havane: Il est informé d'un pays très riche, gouverné par une femme: Il se met en route pour y aller: Description des bâtiments & des habillements de Toalli: Soto éleve une Croix à Achése, il reçoit des secours du Cacique d'Ocute: Les chiens plus estimés que les moutons & les meilleurs alimens: Les Espagnols sont traités avec grande humanité: Rêve singulier d'un Indien, qui l'engage à se faire Chrétien.

Soto fait conduire ses vaisseaux à Ocute.

LE Gouverneur n'ayant pas dessein de retourner dans la baye du Saint-Esprit, envoya Jean Danu-

Découverte de la Floride. Chap. V. An. 1539.

ſco avec trente chevaux, pour faire conduire au port de Aute, qui n'eſt pas éloigné d'Apalachen, les brigantins qu'il avoit laiſſés dans cette baye, & pour donner ordre en même-temps à Calderon qu'il avoit laiſſé à la garde de ce pays, de ſe mettre en marche pour le venir joindre par terre.

Jean Danuſco éxécuta ſa commiſſion avec la plus grande diligence: eut quelques eſcarmouches avec les Indiens, où il fit des pertes légeres: s'embarqua ſur un des brigantins, & arriva promptement à Apalachen. Calderon le ſuivit de près ayant traverſé le pays, à la grande ſatisfaction de Soto, qui envoya Maldonado pour croiſer pendant deux mois le long de la côte Occidentale, avec ordre de tenir une notice exacte de tous les ports, bayes, havres & caps qu'il pourroit remarquer dans ſa courſe.

Il envoye des préſents à Cuba.

Maldonado remplit ſes ordres très exactement, & rapporta à Soto qu'il avoit trouvé un très beau port, nommé Ochus. Le Gouverneur l'envoya enſuite à la Havane, avec un préſent de vingt femmes ou filles eſclaves

Découverte de la Floride. Chap. V. An. 1539.

pour ſa femme, dont il déſiroit ſavoir des nouvelles. Il lui donna ordre de ſe charger au retour de diverſes proviſions, & de venir le joindre au port d'Ochus, nouvellement découvert, où il avoit deſſein de ſe rendre par terre : mais il l'avertit en même-temps que s'il ne l'y trouvoit pas l'Eté ſuivant, il devoit retourner avec le vaiſſeau à la Havane, y demeurer une année entiere, & revenir dans l'Eté à Ochus, où il ſeroit certain de le rencontrer.

On lui parle d'un riche pays nommé Coſachiqui, gouverné par une femme.

Entre les priſonniers Indiens, il y en avoit un qui appartenoit au Tréſorier, & qui fut conduit devant le Gouverneur, parce qu'on lui avoit entendu dire pluſieurs fois qu'il n'étoit pas né dans la Province où il avoit été pris : mais qu'il étoit d'un pays fort éloigné, du côté du Soleil-levant : qu'il l'avoit quitté fort jeune pour trafiquer : que ce pays étoit gouverné par une femme, & ſe nommoit Coſachiqui : que la ville Capitale en étoit très grande, & que pluſieurs Seigneurs voiſins payoient tribut à la Reine, en riches habillements, en perles, en or, & en pluſieurs autres effets très précieux. Ce

Découverte de la Floride.
Chap. V.
An. 1540.

[q]ui surprit encore plus dans ce jeune [h]omme, fut que non-seulement il [é]toit instruit de la façon dont on ti[r]oit l'or des mines, mais encore des [m]oyens dont on se servoit pour le [f]ondre, & pour le rafiner.

Les Espagnols se mettent en marche pour y aller.

An. 1540.

Ce récit, sur lequel il ne pouvoit [r]ester aucun doute, excita tellement [l]'avarice & la curiosité des Espagnols, [q]u'ils brulerent d'envie de marcher [d]ans ce pays, & dès le commence[m]ent du Printemps de l'année 1540 [i]ls quitterent la Province d'Apala[c]hen, & partirent pour Cofachiqui. Chaque soldat se chargea de sa pro[v]ision de maïs pour quelques jours, [p]arce que la plus grande partie des [p]risonniers étoient malades ou affoi[b]lis, ce qui les mettoit hors d'état de pouvoir porter des fardeaux. Le quatrieme jour de leur voyage, ils furent arrêtés par une riviere profonde : mais les meilleurs nageurs gagnerent le rivage opposé, & attacherent d'un bord à l'autre une corde qui servit à conduire un radeau, sur lequel passa le reste de l'armée. Le 12 de Mars, cinq Espagnols étant allés reconnoître une ville Indienne nommée Capachiqui, les habitants

Découverte de la Floride. Chap. V. An. 1540.

tomberent ſur eux, en tuerent un & en bleſſerent dangereuſement trois autres. Le cinquieme prit la fuite dans le camp, & y donna l'allarme: mais les Indiens ſe retirerent dans les bois, où il ne fut pas poſſible de les ſuivre.

Ils arrivent à Toalli.

Le 21 du même mois, ils arriverent dans une ville nommée Toalli où ils trouverent les bâtiments différents de ceux qu'ils avoient vus jusqu'alors. Dans tous les endroits par lesquels ils avoient paſſés, les maiſons étoient couvertes de paille, au lieu qu'à Toalli tous les toîts étoient de roſeaux. Les Indiens de cette ville avoient des maiſons pour l'Eté, & d'autres pour l'Hyver: dans les premieres il y avoit une chambre à feu, détachée du reſte du bâtiment, où ils faiſoient cuire leur pain, & préparoient tout ce qui leur étoit néceſſaire pour la cuiſine: au lieu que dans les maiſons d'Hyver les murs étoient bien enduits de terre glaiſe en dedans & en dehors. Ces dernieres n'avoient qu'une très petite porte, par laquelle il ne pouvoit entrer qu'une ſeule perſonne: on la fermoit exactement le ſoir, & on allumoit

un grand feu au milieu de la maison, ce qui la rendoit aussi chaude qu'une étuve. L'endroit où les Indiens conservoient le maïs étoit planchéyé de roseaux, & porté par quatre poteaux au-dessus du rez de chaussée, pour le garantir de l'humidité.

Découverte de la Floride.

Chap. V.

An. 1540.

Les maisons des principaux habitants sont plus grandes que les autres, ornées de galleries couvertes sur le devant, avec des sieges de cannes, sur lesquelles ils passent la soirée. A côté sont des greniers où ils conservent pour leur usage les présents que leur apportent les autres Indiens, consistant en maïs, en peaux de bêtes, & en manteaux, qui leur servent quelquefois de couvertures, étant faits d'une toile composée de l'écorce intérieure des arbres, & d'une espece d'ortie. Les femmes s'en servent aussi pour se couvrir: elles en prennent une piece pour se former comme une ceinture, & en jettent sur leurs épaules une autre qu'elles tiennent avec la main droite. Les hommes ne portent que cette derniere, & au lieu de celle que les femmes ont autour des reins, ils se ceignent de peaux de Daims, qu'ils

Découverte de la Floride. Chap. V. An. 1540.

teignent ou en rouge, ou en noir, ou en d'autres couleurs, en quoi ils réussissent si bien, qu'elles ressemblent à des étoffes du plus beau grain: ils se font aussi des souliers avec les mêmes peaux.

Soto fait élever une croix à Achèse.

Soto quitta cet endroit le 24 de Mars, & le lendemain il perdit Benito Fernandez, Portugais, qui fut noyé au passage d'une petite riviere. Après cet accident, les Espagnols arriverent dans une ville nommée Achèse, d'où les Indiens prirent la fuite, à l'exception d'un petit nombre, qu'on fit prisonniers, & qui furent remis en liberté après que Soto les eut fait très bien traiter. Ils en firent le rapport à leur Cacique; qui vint en personne trouver le Commandant, fit apporter des provisions pour ses gens, & lui donna un guide pour le conduire à Ocute, Province voisine, dont le Cacique étoit très riche, & très puissant. Avant de sortir d'Achèse, Soto y fit élever une grande Croix de bois dans la place du marché, & il recommanda aux naturels du pays de la révérer, en leur faisant entendre qu'elle étoit érigée en l'honneur du Créateur de l'U-

nivers, qui avoit perdu la vie sur cette Croix pour la rédemption des hommes. A Ocute il fut très bien reçu par le Cacique, qui envoya deux mille Indiens avec des présents de maïs, deux poules & quelques chiens que les Espagnols reçurent avec autant de joye, que si on leur avoit présenté des moutons les plus délicats, parce qu'ils n'avoient pas mangé de viande depuis très long temps, & qu'un chien leur paroissoit alors un morceau délicieux. Avant qu'ils quittassent cet endroit le Cacique leur donna, pour porter les fardeaux, deux cents Tamènes ou Indiens, qui leur furent d'un très grand service.

Les pays par lesquels ils avoient passés depuis quelque temps, étoient très fertiles & bien arosés, formant en quelques endroits des paysages charmants. Les habitants leur marquoient aussi beaucoup de politesse & d'affabilité, particuliérement dans un Canton, où on leur demanda quand ils en approcherent, s'ils venoient avec des intentions pacifiques ou guerrieres. Aussi-tôt qu'ils eurent assuré qu'ils n'avoient dessein de commettre aucunes hostilités, on les con-

Découverte de la Floride. Chap. V. An. 1540.

duiſit à de bons quartiers, où on leur fournit des raffraîchiſſements en abondance.

Les Eſpagnols ſont bien traités par le Cacique de Coſachi.

Ils arriverent enſuite à Coſachi dont le Cacique ſortit pour aller au-devant des Eſpagnols, qu'il fit mettre en quartier dans ſa principale ville, & il ſe retira dans un village voiſin pour leur laiſſer la place libre. Il leur fournit du maïs, & d'autres proviſions en quantité ſuffiſante pour ſubſiſter pendant ſept jours, parce qu'il leur falloit ce temps pour arriver à Coſachiqui. Il donna ordre auſſi a quatre mille Tamènes de porter leurs bagages, & à quatre mille autres Indiens de prendre les armes pour aider & défendre les Eſpagnols. Ce Cacique marquoit tant d'envie de ſervir Soto, dans l'eſpérance qu'il feroit la guerre pour lui aux peuples de Coſachiqui, qui étoient ſes ennemis. Soto lui promit d'embraſſer ſa querelle, & le Cacique lui fit préſent d'un riche manteau de Martre, qu'il ôta de deſſus ſes épaules pour le mettre ſur celles du Général, marque de diſtinction qu'on n'accorde qu'aux perſonnes de la plus grande conſidération.

Vers le même temps l'Indien de Cofachiqui, qui avoit le premier instruit les Espagnols de ce qui concernoit son pays, & qui les avoit engagés à se mettre en marche pour en faire la recherche, fut épouvanté par un rève terrible, dans lequel il s'imagina que le Diable le battoit pour le punir de les y avoir conduits. Il demanda à se faire Chrétien : on le baptisa sous le nom de Pierre, & il ne fut plus regardé comme un esclave : mais on lui permit de monter à cheval pour recouvrer plutôt les forces qu'il disoit avoir perdues dans sa dispute avec l'Esprit malin.

Découverte de la Floride.

Chap. V.

An. 1540.

Conversion d'un Indien.



Découverte de la Floride.

Chap. VI.

An. 1540.

CHAPITRE VI.

Soto marche avec son armée vers Cofachiqui : Il perd sa route dans un désert : Il découvre un pays très abondant : Il renvoye ses nouveaux alliés à cause de leur cruauté : Il arrive enfin à Cofachiqui, où il a une conférence avec la Reine, qui lui donne un riche collier : Délicatesse d'un Seigneur Indien qui se coupe la gorge : Les Espagnols perdent l'espérance de trouver de l'or dans ce pays.

Les Espagnols perdent leur route dans un désert.

SOTO fit marcher les premiers ses quatre mille Indiens armés ; mit le bagage à leur suite, & demeura à l'arriere-garde avec ses Espagnols. Il prit ainsi la route de Cofachiqui, avec l'attention de tenir toutes les nuits ses quartiers séparés, & de faire toujous monter la garde avec la plus grande exactitude, à cause du grand nombre d'Indiens qu'il avoit dans son armée. Le troisieme jour après leur départ de Co-

chi, ils entrerent dans un désert, où ils marcherent pendant six jours : mais le septieme ils perdirent leur route, & les Indiens ne surent plus par où les conduire ; le Cacique avouant alors naturellement que personne de ses gens n'avoit jamais été à Cosachiqui : mais qu'ils avoient souvent rencontré des habitants de ce pays sur les bords d'une riviere voisine, où ils avoient eu quelques disputes au sujet de la pêche.

Découverte de la Floride. Chap. VI. An. 1540.

Il parut tant de simplicité, & de droiture dans la façon dont il rapporta cette circonstance, que Soto, qui avoit conçu des soupçons sur sa bonne foi aussi-tôt qu'il s'étoit vu égaré, changea alors entierement d'opinion.

Le Gouverneur encouragea ses gens le mieux qu'il lui fut possible, & ils continuerent leur marche jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sur les bords d'une riviere, qui n'étoit pas guéable. Les provisions ne pouvant suffire jusqu'à ce qu'on eût construit des radeaux : il envoya quatre partis de ses troupes, chacun avec mille Indiens pour aller à la découverte. Celui qui étoit commandé par Jean

Cruauté des alliés de Soto. Il les congédie.

Découverte de la Floride Chap. VI. An. 1540.

Danuſco trouva une ville très peu plée, où il y avoit une grande abondance de proviſions; il envoya auſſitôt un exprès en donner avis à Soto qui s'y rendit avec ſes gens en grande diligence: mais avant qu'il y arrivât, ſes Indiens tomberent ſur les habitants, qu'ils maſſacrerent pendant la nuit, & ils pillerent un Temple deſtiné aux ſépultures. * Cette conduite irrita tellement Soto, qu'il refuſa d'être ſecondé par eux à l'avenir, & il voulut abſolument qu'ils retournaſſent dans leur Province. Le Cacique après quelques difficultés céda enfin a la volonté de Soto, & ſes gens en furent ſatisfaits, d'autant qu'ils partirent avec des proviſions en abondance, & quelques préſents de bagatelles, qui furent partagées entre leurs principaux Officiers.

Ils arrivent à Coſachiqui.

Soto cotoya la riviere, parcourant un pays très agréable, que les habitants avoient abandonné à cauſe de la cruauté de ceux de Coſachi.

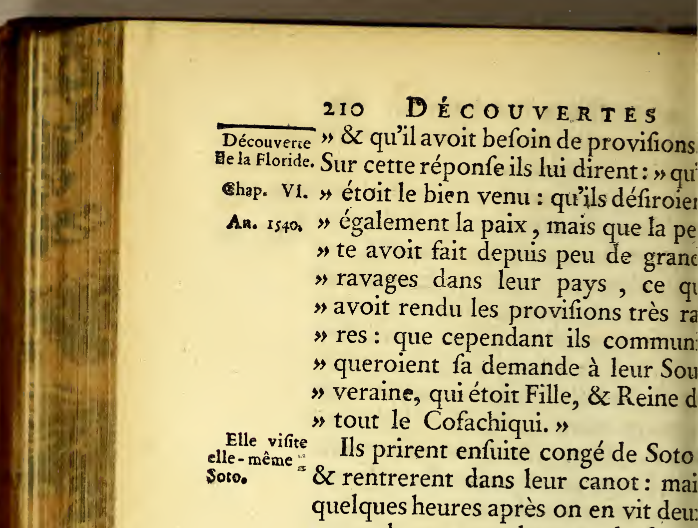
(c) On trouve dans Laët que ces Indiens après avoir tué tous les habitants & ruiné leurs cimetieres, emporterent pour butin les crânes des têtes de morts qu'ils trouverent.

avant-garde, composée de trente cavaliers, étoit commandée par Jean anusco, qui avoit ordre de chercher un gué. Dans la nuit il découvrit une lumiere, & entendit un chien aboyer : mais en examinant plus attentivement, il reconnut que l'un & l'autre étoient de l'autre côté de la riviere où il y avoit une ville. Le lendemain Soto envoya cent hommes avec un Indien Chrétien nommé Marc, & le nouveau converti Pierre pour reconnoître. Quand ils furent vis-à-vis de cette place, où Pierre étoit né, il appella plusieurs personnes qu'il vit sur le rivage voisin de la ville. Peu de temps après six des habitants traverserent la riviere dans un canot, & furent reçus par le Gouverneur assis dans un fauteuil, qu'on portoit avec le bagage pour les occasions extraordinaires.

Découverte de la Floride.
Chap. VI.
An. 1540.

Quand ils furent en sa présence, ils commencerent par saluer le Soleil & la Lune, après quoi ils firent une profonde révérence à Soto, & lui demanderent » s'il venoit pour la » paix ou pour la guerre. » Il leur répondit : » qu'il ne vouloit que la paix,

Députation de la part de la Reine.



Découverte de la Floride. Chap. VI. An. 1540.

» & qu'il avoit besoin de provisions.
Sur cette réponse ils lui dirent : » qu'
» étoit le bien venu : qu'ils désiroie
» également la paix, mais que la pe
» te avoit fait depuis peu de granc
» ravages dans leur pays, ce q
» avoit rendu les provisions très ra
» res : que cependant ils commun
» queroient sa demande à leur Sou
» veraine, qui étoit Fille, & Reine d
» tout le Cofachiqui. »

Elle visite elle-même Soto.

Ils prirent ensuite congé de Soto
& rentrerent dans leur canot : mai
quelques heures après on en vit deu
autres beaucoup plus grands sur l
riviere. Le premier contenoit les si
Ambassadeurs ; & dans le second
qui étoit magnifiquement orné, il y
avoit un très beau dais, avec une
natte dessous & deux coussins, su
lesquels se reposoit la Princesse elle-
même, accompagnée de six femmes.

Lorsqu'elle fut descendue à terre,
le Général s'avança pour la saluer,
& après qu'ils se furent assis, elle
lui dit avec politesse : » qu'elle étoit
» très fachée, tant pour lui que pour
» ses gens, de ce que les provisions
» étoient devenues si rares : que ce-
» pendant elle avoit deux magasins

lestinés pour les pauvres, & qu'el-
e en remettroit un à sa disposi-
ion : mais qu'elle le prioit de
ermettre qu'elle conservât l'autre
our les besoins de ses Sujets. Elle
dit encore : » qu'elle avoit deux
nille mesures de farine dans une
ville voisine, où il pouvoit com-
mander, & que s'il le jugeoit né-
cessaire, elle quitteroit sa propre
maison & la ville où elle faisoit son
éjour, pour y loger les Espagnols.»
Le Général, déja captivé par les
anieres affables & généreuses de
tte Princesse, lui répondit : qu'il
oit très éloigné de penser à lui faire
anger de demeure : qu'une partie
la ville suffiroit pour lui & pour
s gens : qu'il auroit une reconnois-
nce éternelle des bontés qu'elle lui
arquoit, & qu'il espéroit l'en con-
incre en faisant de telles disposi-
ons, que ni elle, ni aucun de ses
ijets n'auroient lieu de se plaindre
u plus léger manque de conduite,
nt de sa part, que de celle des Es-
agnols qui l'accompagnoient.
La Reine ôta un collier de perles
u'elle avoit au col, & par les mains
e l'Interprête, le donna au Gouver-

Découverte de la Floride. Chap. VI. An. 1540.

neur, en le priant de ne pas trouv mauvais qu'elle ne le lui présentât p elle même : & ajouta, que la seu raison qui l'en empêchoit, étoit crainte que cette action ne fût u faute contre la modestie. Le Gouve neur se leva, reçut le collier, baisa pour marque de son respeć & en même-temps tira de son doi un très beau rubi, qu'il présenta la Princesse. Après ces présents réc proques elle se retira, laissant au Espagnols l'idée la plus avantageu de sa Personne. Peu de temps apr qu'elle eut débarqué sur l'autre riva ge, elle envoya des canots & de radeaux pour passer l'armée, qui tra versa la riviere, & fut mise en quar tier dans la ville.

La mere de la Reine est opposée aux Espagnols.

Cette Princesse avoit encore s mère, qui étoit veuve, & demeu roit dans une ville éloignée de douz lieues de la Capitale ; elle fut invité à voir les Espagnols : & non-seule ment elle refusa de venir, mais ell fit faire de très sévéres réprimande à sa fille sur ce qu'elle avoit si bien reçu des gens, avec lesquels ell n'avoit eu jusqu'alors aucune liaison Soto, dans l'espérance d'adoucir l'es-

t de cette vieille, envoya Jean
ınuſco, avec un noble Indien, &
e ſuite de trente chevaux riche-
nt harnachés, pour renouveller
te invitation avec plus de force.
ıdant le voyage ils mirent tous
d à terre, & s'aſſirent pour pren-
e quelque raffraîchiſſement à l'om-
e d'un gros arbre: mais l'Indien qui
roiſſoit très réveur, jetta ſon man-
u, tira de ſon carquois l'une après
ıtre toutes ſes fléches, dont il y
avoit quelques-unes d'un très
au travail: & pendant que les Eſ-
gnols l'examinoient, pour con-
ître quel étoit ſon deſſein, il en
t une, dont l'extrémité étoit gar-
d'une pierre auſſi aigue que la
inte d'une épée, & ſe la plongea
ıs la gorge avec tant de ſuccès
'il en mourut à l'inſtant. La ſeu-
raiſon qu'on jugea qu'il pouvoit
oir eue, de commettre contre lui-
me cet acte de cruauté, qui frap-
les Eſpagnols du plus grand éton-
ment, fut qu'il avoit préféré la
ort au danger de faire un meſſage
ſagréable à la vieille Princeſſe. Jean
ınuſco apprit qu'elle étoit ſortie
ſa ville, & qu'on ignoroit en quel

Découverte de la Floride. Chap. VI. An. 1540.

Découverte de la Floride. Chap. VI. An. 1540.

endroit elle s'étoit retirée, ce qui détermina à retourner aussi-tôt a près du Général.

Les Espagnols sont trompés dans leur attente de trouver de l'or.

Dans ce pays de Cofachiqui, l Espagnols trouverent une espece cuivre brillant, que sa couleur écl tante pouvoit faire passer pour l'or à des yeux peu connoisseurs: qui avoit jetté Pierre dans l'erre de croire que son pays étoit plein ce métal précieux. Cependant ils trouverent une grande quantité perles, ayant obtenu la permissic de fouiller dans les tombeaux d nobles, d'où ils en retirerent de tr belles qu'on avoit enterrées avec eu Il y en avoit d'aussi grosses que d pois, & la cinquieme partie qui f mise à part pour le Roi d'Espagne pesoit plus de cinq cents livres. *

(*d*) Cette derniere circonstance, le rêv de l'Indien, & quelques autres faits rappo tés par Herréra paroissent assés peu vraisem blables : mais il avertit qu'ils viennent orig nairement d'un Cordelier, & comme le re marque très-bien Laët : » Nous trouvon » plusieurs choses là & ailleurs contées pa » de tels freres, qu'on ne croit que difficile » ment ».

Découverte de la Floride.

Chap VII.

An. 1540.

CHAPITRE VII.

s Espagnols quittent Cosachiqui, & marchent à Chalaque : Il tombe une grêle prodigieuse : Ils sont bien reçus à Canasaqua, & dans plusieurs autres villes : Honnêteté d'un soldat bien récompensée : Grande présence d'esprit de Soto : Reception que lui fait le Cacique de Coza : Taille extraordinaire de celui de Tascalusa, & des gens de sa famille : Conspiration contre les Espagnols à Mavila.

Départ des Espagnols de Cosachiqui.

A Près les plus exactes recherches, on vit qu'il n'y avoit au- un or dans tout ce pays, & Soto ésolut de continuer à marcher en vant. Pour la commodité des pro- isions il jugea à propos de partager on armée en deux corps, en prit un ous ses ordres, & donna le com- nandement de l'autre à Gallegos. a Princesse qui les avoit reçus si énéreusement, envoya quatre de es principaux Sujets avec les Espa- nols pour leur servir de guide dans

Découverte de la Floride.
Chap. VII.
An. 1540.

leur marche, & pour engager le C
cique de Guaxale, Province voi
ne, par laquelle ils devoient paſſ
à les recevoir en amis & en allié
lui déclarant qu'il s'attireroit ſa ha
ne s'il agiſſoit différemment.

Une grêle furieuſe les met en danger.

Ils marcherent pendant ſept jour
& entrerent enſuite dans le pays c
Chalaque, dont le terroir eſt tr
ſtérile : les habitants vont nuds, ſo
d'un caractere très doux, & en g
néral fort maigres, ne vivant que d
racines, d'herbes & de bêtes ſauva
ges qu'ils tuent à coups de fléch
Les Eſpagnols y furent prêts à pé
rir par une grêle furieuſe, dont le
grains étoient auſſi gros que des œu
de pigeons: mais ils eurent le bon
heur de trouver un abri ſous des ar
bres touffus. Le Cacique de cet en
droit leur fit apporter deux peaux d
Daims, ce qu'il regardoit comme u
préſent conſidérable, & les Magiſ-
trats de la ville leur en firent un d
deux poules.

Cinq jours après ils arriverent à
Xaulla, où ils demeurerent quelque
temps, parce qu'ils remarquerent
que leurs chevaux étoient très fati-
gués. Le pays des environs étoit
rempli

empli de montagnes, & ils se trou- Découverte de la Floride. Chap. VII. An. 1540.
oient alors, suivant leur calcul, à
eux cents cinquante lieues de Co-
achiqui. Ils quitterent cet endroit
près s'y être ainsi reposé, & con-
inuerent à marcher dans un pays
arié par les bois, les cantons stéri-
es, & les terres de paturages : mais
n général très bien arrosé. Il paroît
ar la maniere dont la route de Soto
st marquée dans les Atlas Anglois,
u'ils avoient alors gagné le pays
u'on a depuis nommé la Caroline.

Quand ils approcherent de Gua-
cale, le Cacique sortit pour les re-
evoir avec beaucoup d'affabilité : il
eur fit amener trois cents cochons
n très bon état, ce qu'ils regarde-
ent comme un présent considéra-
le, ne trouvant que très rarement
le la viande à manger. Ils passerent
nsuite à Canasaqua, ville située un
eu plus loin, où ils furent reçus par
ingt Indiens chargés de mûres *,

(e) Je ne connois point les mûres dont
'Auteur veut parler. On sait en général
u'il se trouve des fruits très différents les
ns des autres en divers pays, quoiqu'on
eur donne le même nom, & il est vraisem-
lable que les mûres qu'on appporta aux

Découverte de la Floride. Chap. VII. An. 1540.

dont il y avoit une grande quantit dans tout ce canton, ainsi que de noix & des prunes. De cette ville i allerent à celle de Chiaha, située dar une isle, au milieu d'une large rivie re, guéable dans toutes ses partie: Le Cacique sortit au-devant d'eu avec quinze Indiens chargés de mai: & les assura qu'il en avoit vingt gr niers pleins à leur disposition. Il leu dit aussi que trente lieues plus loin le pays abondoit en or: Soto y er voya quelques Espagnols pour s'e assurer; mais ils lui rapporterent leur retour, qu'il n'y avoit que d cuivre.

Générosité d'un soldat.

Dans le voisinage de cette isle, o pêchoit de très belles coquilles, o l'on trouvoit de riches perles: ma en général les habitants en détru soient tout l'éclat, parce qu'ils l mettoient au feu pour les ouvrir. U des soldats en dînant un jour en tro va une aussi grosse qu'une noisette & la porta aussi-tôt au Gouverne pour qu'il en fit présent à sa femme ce que Soto eût la générosité d refuser: mais voulant récompens l'honnêteté du soldat, il fournit d

Européens faisoient une nourriture plus so lide que les nôtres.

es propres deniers le quint du Roi
our cette perle, qui montoit à qua-
re cents ducats. Les Eſpagnols trou-
erent en cet endroit des gourdes
leines d'huile de noix, qu'ils regar-
loient comme un mets délicieux, &
le la graiſſe d'ours, dont ils ſe ſer-
irent comme de beurre, avec de
rès bon miel, qui eſt fort rare dans
es pays. Les cantons voiſins leurs pa-
urent très agréables, & ils en virent
es campagnes toutes couvertes de
naïs. Soto demeura trente jours dans
et endroit pour repoſer les hommes
x les chevaux qui étoient très fati-
ués de la chaleur, & de la difficulté
les chemins. Il y fut joint par Gal-
egos, & ils tournerent enſuite au
Nord du côté d'Acoſte; Soto ayant
tabli ſon camp à la vue de cette vil-
e, ſortit avec aſſez peu de ſuite pour
ller ſaluer le Cacique, qui parut diſ-
oſé à le recevoir avec amitié: mais
endant qu'il s'entretenoit avec lui,
es habitants irrités de l'inſolence de
uelques Eſpagnols qui leur avoient
nlevé des proviſions par force,
omberent ſur eux avec des bâtons,
lont ils les frapperent à grands
oups. Soto, qui avoit vu en partie

Découverte de la Floride. Chap. VII. An. 1540.

l'imprudence de ses gens, prit lui même un bâton, & se joignit au Indiens, qui admirerent son impartialité, & cesserent aussi-tôt de bat tre les Espagnols.

Soto arrive à Coza où il est très bien reçu.

Cette présence d'esprit empêch une émeute, qui auroit pu avoir d très facheuses suites: mais le Gou verneur craignant que les Indiens n fussent tentés de recommencer, sor tit du Territoire d'Acoste le plu promptement qu'il lui fut possible & prit la route de Coza, pays abon dant, où il fut très bien reçu. Quan il fut à la vue de la principale ville le Cacique en sortit pour le rece voir dans une litiere ou palanquin porté sur les épaules de ses gens. I étoit magnifiquement habillé d'un ri che manteau de martre, qui descen doit presque sur ses talons, & il por toit sur la tête un très beau diadé me de plumes de diverses couleurs Devant lui marchoient plusieurs mu siciens, qui jouoient d'une espece d flute, & il étoit suivi de plus d mille de ses Sujets.

Le pays avoit d'excellents pâtu rages, & étoit très bien arrosé; on voyoit une belle variété de pruniers

Découverte de la Floride. Chap. VII. An. 1540.

t de superbes raisins odoriférants e différentes especes, dont les seps entortilloient naturellement autour es arbres, avec d'excellent maïs. es Espagnols furent reçus avec la lus grande hospitalité, & le Cacique invita Soto à passer l'Hyver dans on pays. Le Général lui répondit ue c'étoit son dessein: mais qu'il ouloit aller encore un peu plus oin pour examiner d'autres endroits, t pour faire les dispositions nécessaires à l'établissement d'un commere, qui étoit l'objet de son voyage.

Les vues de Soto se tournoient rincipalement à la recherche des nines d'or ou d'argent, & il commençoit à être très chagrin de ce u'il n'en trouvoit aucunes. Il résolut de visiter ses brigantins qu'il avoit aissés à Acusi, croyant que ce port toit le plus proche, cependant les Espagnols n'étoient qu'à soixante eues de l'endroit connu depuis sous e nom de Cap-fear, sur la côte de la Caroline: mais ils n'en avoient alors ucune connoissance.

Il est reçu de même à Tascalusa.

Le Cacique de Coza l'accompagna jusqu'à la frontiere de Tascalusa, où il prit congé de lui, parce que les

Découverte de la Floride. Chap. VII. An. 1540.

habitants de ce pays étoient ses ennemis. En entrant dans cette Province, Soto trouva le fils du Cacique, qui au nom de son père lui dit: qu'il venoit pour traiter de la paix. Il n'avoit pas plus de dix-huit ans, & sa taille étoit de sept pieds de hauteur: il marqua beaucoup de respect au Gouverneur, & le conduisit à la ville de son père, où ils trouverent le vieux Cacique encore plus grand que son fils, assis sous une tente devant la porte de sa maison, située sur une élevation. Ce Prince étoit environné de plusieurs de ses principaux Officiers, qui se tenoient respectueusement à une certaine distance, & il avoit devant lui un parasol de peau de daim, si bien teinte de noir & de blanc, qu'on auroit pu la prendre pour du taffetas. Il se leva, & alla vingt pas au-devant du Gouverneur, qu'il fit asseoir à côté de lui.

Projet pour détruire les Espagnols.

Soto ne fut que trois jours dans cette ville, & le Cacique ayant offert de le conduire une partie du chemin, monta sur un des plus grands chevaux de bagage, & cependant ses pieds n'étoient qu'à quelques pouces de terre. Le premier jour qu'ils fu-

Découverte de la Floride.
Chap. VII.
An. 1540.

nt en marche ils eurent de mau- is quartiers au bord d'une riviere, i'ils passerent le lendemain avec af- z de peine sur des radeaux. Les In- ens avoient un air sombre qui fit upçonner à Soto qu'ils fomentoient ıelque mauvais dessein; & les ré- onses brusques qu'ils firent au sujet de eux Espagnols perdus, confirmerent s soupçons. Il donna ordre à un parti e Cavalerie de marcher en avant, de visiter le lieu où ils devoient asser la nuit, éloigné seulement de nq milles. Ils rapporterent qu'ils 'avoient trouvé aucune opposition: ıais que la ville étoit beaucoup ieux fortifiée qu'aucune autre qu'ils ussent encore vue dans cette partie u monde, & qu'il s'y étoit assem- lé un grand nombre d'Indiens, sous rétexte d'accompagner les troupes Espagnoles.

Sur cette nouvelle, Soto s'avança la tête de son armée, conduisant avant-garde composée de cent Ca- valiers, & de cent cinquante hom- nes d'Infanterie, avec lesquels il ar- iva vers huit heures du matin dans a ville, nommée Mavilla. Elle con- enoit environ quatre-vingt maisons,

Découverte de la Floride.

Chap. VII.

An. 1540.

dont chacune étoit assez grande pou loger un Régiment. Le tout étoit entouré de fortes pieces de bois, enfoncées très profondement dans l terre, & les espaces entre ces piéce étoient remplis d'un ciment très du quoiqu'il ne fut que de terre & d paille; enfin de distance en distanc il y avoit des tours avec de petites ouvertures pour voir au dehors Dans une grande place, au milieu de là ville on avoit préparé une maison, & le Cacique dit qu'elle étoi destinée pour Soto & pour quelques uns de ses gens: mais que les autres logeroient dans des huttes élevées hors de la ville. Le Gouverneur répondit qu'il disposeroit ses troupes quand son Major Général Louis Moscoso seroit arrivé. Le Cacique se retira alors dans une maison voisine, où il avoit assemblé les principaux chefs Indiens, & où l'on avoit prémedité la ruine des Espagnols, comme on l'apprit quelque temps après.



Découverte de la Floride.

Chap. VIII.

An. 1540.

CHAPITRE VIII.

Grande bataille entre les Indiens & les Espagnols : Les derniers remportent la victoire : Soto s'avance vers les bords de la mer ; mais il s'en éloigne crainte de la désertion : Il passe avec assez de difficulté une riviere près de Chicoza : On met le feu à la ville avec des fléches enflammées : Les Espagnols perdent tous leurs trésors & leur butin : Il défont un gros corps d'Indiens : Ils arrivent à la riviere de Missisipi : Les habitants les reçoivent avec la plus grande vénération.

Commencement des hostilités.

QUOIQUE Soto ne fut pas instruit de leur projet, il se tint sur la méfiance, & donna ordre que les chevaux demeurassent sellés & bridés jusqu'à ce que toutes ses troupes fussent arrivées. En même-temps il envoya un homme au Cacique pour lui parler de sa part : ce Prince refusa de le recevoir, & l'Européen persistant à demander audience, l'In-

Découverte de la Floride. Chap. VIII. An. 1540.

dien qui s'oppoſoit à lui, commença à parler d'un ton très aigre contre le meſſager, & contre tous les Eſpagnols. En tenant ce diſcours il leva ſon arc, comme pour tirer ſur deux ou trois qui paſſoient par le même endroit : mais il fut prévenu par Gallegos qui arriva dans le même inſtant, & qui le fendit d'un coup de ſabre depuis le col juſqu'au milieu du corps, enſorte qu'il tomba ſans prononcer une parole.

Bataille générale : maſſacre des Indiens.

On ne vit plus de toutes parts qu'hoſtilités & que confuſion : Soto & ſes compagnons monterent à cheval, & ſe retirerent en bon ordre hors de la ville pour joindre le reſte des troupes : mais le Cacique les pourſuivit à la tête de ſept cents hommes qui furent aſſemblés preſque en un inſtant. Les Indiens furent bien-tôt repouſſés & chaſſés dans leurs murs par une troupe de Cavalerie, ſoutenue d'un corps de Mouſquetaires, qui les ſuivirent de très près, & firent leurs efforts pour entrer avec eux dans la place : mais ils en furent empêchés par une grêle de fléches & de pierres qui les obligerent de s'arrêter. Quelques minutes après,

An. 1540.

:s Indiens firent une vigoureuſe ſor-
e ſur les Eſpagnols : & ceux-ci les
:pouſſerent ſans rompre leurs rangs.
s continuerent ainſi à eſcarmou-
her pendant quelque temps, juſ-
u'à ce que toute l'armée fut arri-
ée : alors le Général ayant mis pied
terre s'avança à la tête de deux
ents hommes armés de haches d'ar-
ıes, & ils commencerent à couper
:s portes & les pieux. Ils ne tra-
aillerent pas long-temps ſans avoir
ıit une bréche aſſez conſidérable,
ıar laquelle ils monterent, & Soto
entra dans la ville à la tête d'un
orps de Cavalerie. Les Eſpagnols
oulerent aux pieds un grand nom-
ıre d'Indiens, qui combattoient très
ourageuſement, mais ſans obſerver
ıucun ordre. Ce qui fatigua le plus
es Chrétiens dans ce combat, furent
es femmes Indiennes ſoutenues d'eſ-
ıace en eſpace par quelques hom-
nes, & montées ſur les galleries &
ur les toits des maiſons d'où elles ti-
:oient des fléches & jettoient des
ıierres, ce qui obligea d'y mettre le
eu, & il en périt un grand nombre
dans les flammes. Il y en eut qui fi-
:ent leurs efforts pour ſe ſauver ;

Découverte de la Floride.

Chap. VIII.

An. 1540.

mais elles tomberent sur les épées des Espagnols, & le massacre devint horrible.

Cette bataille qui se livra le jour de saint Luc 18 d'Octobre de l'année 1540, dura neuf heures, & vers le coucher du Soleil, les Indiens furent totalement défaits. Il y en eut onze cents de tués, du nombre desquels fut le fils du Cacique, & l'on croit que ce Prince même périt dans les flammes. Quelques femmes qu'on fit prisonnieres, déclarerent qu'on avoit fait venir leurs maris en cet endroit pour partager les dépouilles des Espagnols, qu'on regardoit comme un butin assuré, & que toutes les femmes des environs avoient été invitées d'assister à un magnifique festin, qu'on devoit faire en l'honneur du Soleil, après la destruction de leurs ennemis. Il y eut quarante-huit Espagnols tués sur le champ de bataille, trente-cinq moururent de leurs blessures, & l'on perdit quarante-cinq chevaux.

Soto s'éloigne de la mer crainte que ses gens ne l'abandonnent.

Après cette bataille, Soto demeura quinze jours à Mavilla, pour observer la contenance des Indiens: mais les principaux ayant péri dans le

ombat, les autres ne firent aucune ɛntative pour venger leur mort, & s lui apporterent des provisions vec autant de soumission que d'a- ondance. Peu de temps après, un arti que le Gouverneur avoit en- oyé reconnoître les pays aux envi- ons de la mer, rapporta que Mal- onado étoit occupé à faire des dé- ouvertes sur la côte. Cette nouvelle létermina Soto à se mettre en mar- he jusqu'à l'embouchure de la ri- iere Alibamous, ayant un grand dé- ir d'établir une Colonie à Anchusi: nais il quitta bien-tôt la côte, crai- gnant que ses gens, qui paroissoient ıssez peu satisfaits de cette expédi- ion, n'en prissent occasion de le quitter, & de retourner à Cuba. Il prit sa route au Nord-Ouest, du côté de Chicoza, dans un pays très peu- plé, & qui produisoit du maïs en abondance. Pendant ce voyage les naturels s'opposerent plusieurs fois à son passage, & ils lui disputerent particuliérement celui d'une riviere: mais il fit construire deux grandes barques en douze jours, sans que les Indiens en eussent aucune connois- sance, & les fit lancer à l'eau sans

Découverte de la Floride Chap. VIII.

qu'ils s'en méfiaſſent, parce qu'elles y furent conduites ſur des roulleaux.

An. 1540.

Les Eſpagnols perdent tout leur butin.

Il mit ſur chacune de ces barques quarante Mouſquetaires & autant d'Arbalétriers, avec quelques chevaux. Ils gagnerent le rivage oppoſé après beaucoup de ſang répandu, & conſerverent leur terrein juſqu'à l'arrivée du ſecond embarquement. Alors ils chaſſerent les Indiens de leurs poſtes, & firent enſuite leurs efforts pour gagner l'amitié de ces ſauvages, en leur donnant diverſes bagatelles, mais ils ne purent jamais y réuſſir. Les Indiens les attaquerent de trois côtés différents pendant la nuit, tuerent quarante Chrétiens, & mirent le feu à la ville où ils étoient en quartier, par des fléches enflammées, qui brulerent tout ce qu'elles rencontrerent avec une fureur étonnante. Soto les chargea avec ſon courage ordinaire, les mit promptement en déroute, & en fit un furieux carnage : mais toute ſa valeur & toutes ſes précautions ne purent empêcher que les deux tiers de la ville ne fuſſent conſommés par les flammes. Les Eſpagnols y perdirent

ıtes les perles, les provisions, & général tous les trésors & le bu- qu'ils avoient gagné dans cette ıgue & ennuyeuse marche.

Découverte de la Floride. Chap. VIII. An. 1541.

La destruction de cette ville les jetta ns de grands inconvénients pen- nt le reste de l'hyver, qui fut très de : enfin le 25 d'Avril 1541, ils rtirent de Chicoza, & se mirent en ɪrche vers Alibamo, où ils avoient ıpris que le fort étoit muni d'une rnison de quatre mille Indiens de ırs ennemis. Soto les attaqua avec ın infanterie, & laissa à quelque dis- nce sa cavalerie qui ne pouvoit ıtrer dans les bâtiments. Les assiégés rent un vigoureuse sortie : mais ils ırent repoussés, & les Espagnols pro- terent si bien de leurs avantages, u'ils entrerent pêle-mêle dans la lace avec les Indiens, & en firent n horrible carnage. Ceux qui voulu- ent échapper aux tranchants des pées furent foulés aux pieds par les hevaux ; on en fit d'autres prison- ıiers, mais en petit nombre, & l'on ugea que les ennemis avoient perdu lus de deux mille hommes dans cette ıction.

Ils s'emparent de la ville d'Alibamo.

D'Alibamo, les Espagnols allerent

Ils traversent le fleuve de Mississipi.

Découverte de la Floride. Chap. VIII. An. 1541.

à Chiſca, ſur les bords de la rivier connue depuis ſous le nom de Miſſiſipi, qui eſt le plus grand fleuve qu'o ait encore vu dans l'Amerique ſep tentrionale. Ils ſurprirent & firen priſonniers quelques-uns des naturel du pays : mais ils les remirent en li berté ſur la promeſſe que fit le Caci que de fournir des proviſions au Chrétiens, & de vivre en paix ave eux. Il habitoit au ſommet d'un montagne eſcarpée, & il y avoit de dégrés pour arriver à ſa maiſon. Soto demeura ſeize jours en cet endroit à rafraîchir ſes troupes, & à prendre ſoin des malades, enſuite il cotoya la riviere en remontant, pour chercher un paſſage où elle fût moins rapide : il le trouva après quatre jours de marche, & fit conſtruire deux barques dans leſquelles il la traverſa avec ſes gens, & ils entrerent dans la belle province de Caſquin, où ils furent très bien reçus. Le Cacique invita le Gouverneur à venir dans ſa maiſon, accompagné de ſes principaux Officiers, & il les y traita très généreuſement. Caſquin eſt une grande plaine élevée, & qui produit en abondance des noix, des mûres, des prunes

uges & vertes, une grande varié- de différents fruits, on y trouve ssi beaucoup de peaux & de très ons poissons.

Découverte de la Floride. Chap. VIII.

An. 1541.

La saison étoit alors très chaude, Soto fit camper ses gens dans une elle plaine, où des arbres touffus pandus de côté & d'autre, leur urnirent un couvert délicieux. Le acique y fit une visite de cérémonie Soto, précédé de plusieurs de ses ens qui chantoient devant lui : il nena à sa suite deux aveugles, & ria le Gouverneur d'intercéder en ur faveur auprès de l'illustre & puis-ant auteur de ses jours le Soleil, parce u'il croyoit que Soto étoit descendu e cet astre. Le Gouverneur s'excusa e lui rendre ce service, & il en prit ccasion de lui faire un court sermon, ans lequel il lui expliqua les princi-aux articles de la Foi chrétienne. Il onclut en l'exhortant à mettre sa onfiance au Sauveur du monde, qui voit non-seulement le pouvoir de endre la vue, mais encore celui de aire jouir de toutes sortes de bon-heurs. Malgré tout ce que Soto pût dire, les Indiens avoient conçu pour ui une si grande vénération, que sa

Vénération des Indiens pour Soto.

Découverte de la Floride. Chap. IX. An. 1541.

réponse ne pût les détromper : ils ju gerent que le refus qu'il faisoit de le guérir, venoit de quelque offens qu'ils lui avoient faite, & il ne fut pa possible de leur persuader le contraire

CHAPITRE IX.

Soto marche à Capaha : Ses alliés Indiens commettent de grands désordres: Ils prennent la fuite quand leurs ennemis les menacent : Le Cacique de Capaha traite avec Soto, & lui fait présent de deux femmes : Maniére singuliere de prendre le poisson : On trouve du sel à Cayar : Maniére dont les habitants le purifient : Contrariété dans les Historiens : Escarmouche entre les Espagnols & les naturels du pays : Bravoure d'un Indien, qui est tué par Silvestre.

Désordres commis à Capaha par ceux de Casquin.

SOTO avoit dessein de se rendre à Capaha, dont les habitants étoient ennemis de ceux de Casquin, & le Cacique, qui souhaitoit profiter de cette occasion pour satisfaire sa vengeance, insista à escorter les Espa-

ols, auxquels il cacha ses véritables entions. Il prit avec lui un corps cinq cents hommes armés, & en- ya quelques-uns de ses gens en ant pour jetter un pont sur une ri- re qu'il falloit nécessairement pas- , ce qu'ils exécuterent avec autant dresse que de diligence. Lorsqu'ils prochoient de Capaha, le Cacique Casquin, qui conduisoit l'avant- rde avec ses Indiens, comme pour rvir de guide aux Espagnols, en- ya un fort parti dans la ville, où s gens firent quelques prisonniers, tr'autres deux femmes très belles, ui appartenoient au Souverain. Ils commirent divers outrages, & au- oient certainement mis le feu aux aisons, si les Espagnols ne fussent rrivés à temps, & ne les eussent em- êché de continuer leurs hostilités.

Découverte de la Floride. Chap. IX. An. 1541.

Aussi-tôt que Soto fût arrivé, il eprit séverement Casquin de la con- uite qu'il avoit tenue : mit en liberté es prisonniers, & les renvoya avec es offres de paix & d'amitié au Ca- ique de Capaha. Ce Prince s'étoit etiré trois lieues plus loin dans une sle fortifiée, & il rejetta les avances le Soto avec des menaces très vives

Soto fait la guerre à ceux de Capaha qui se [illegible]

Découverte de la Floride. Chap. IX. An. 1541.

de ſe venger, ce qui obligea le Go verneur à faire des préparatifs po l'attaquer. Caſquin, qui avoit don ordre d'amener des canots, dans l'e pérance que les affaires tourneroie de cette façon, fut très ſatisfait d cette réponſe : ils furent bientôt prê à tranſporter les Eſpagnols dans l'Iſl où ils forcerent le premier retranch ment de Capaha, malgré une très viv réſiſtance, ce qui épouvanta beau coup ſes femmes. Leur terreur aug menta à la ſeconde paliſſade, mais le gens de Capaha ayant dit à ceux d Caſquin qu'ils auroient tout lieu de ſ repentir de cette invaſion quand le Chrétiens ſeroient partis, ils priren auſſitôt la fuite; gagnerent les bords de la riviere, emmenerent quarante canots, & ſi les autres n'avoient pas été défendus & garantis par une garde d'Eſpagnols il n'en ſeroit pas reſté un ſeul. Pendant le trouble de cette retraite Soto donna ordre à ſes gens de s'éloigner du fort, crainte de quelque déſordre : mais Capaha ne leur donna pas le temps de revenir à la charge. Il envoya un député, pour déclarer qu'il étoit prêt d'accepter les propoſitions de paix qu'il avoit d'abord

ſuſées, ajoutant que ſi Soto le dé-
oit il viendroit le trouver le lende-
ain, mais il ne fut nullement parlé
Caſquin dans cette affaire.

Soto reconcilie les deux Caciques.

Soto très content de ſa ſoumiſſion,
vint de l'Iſle dans la Capitale, où
apaha ſe rendit le jour ſuivant. Il
ommença par remettre dans leurs
mbeaux avec grande vénération
s os de ſes ancêtres que Caſquin en
voit fait ôter; enſuite il ſe rendit aux
uartiers de Soto: lui parla avec la
lus grande politeſſe: le Gouverneur
ii répondit de même, & Capaha
ii fit un récit exact & abregé de l'état
u pays. Voyant Caſquin à côté de
oto il lui dit d'un ton qui marquoit le
népris, « qu'il pouvoit bien remercier
ces étrangers de l'état d'humiliation
» où il le voyoit alors: mais qu'il lui
» feroit ſentir tout le poids de ſon in-
» dignation, auſſi-tôt qu'ils ſeroient
» partis. » Enſuite il pria le ſoleil &
a lune de leur donner des ſaiſons fa-
vorables, & ſans permettre à Caſquin
de répondre, il entra en converſa-
tion avec Soto. Malgré l'animoſité de
ces deux Caciques, le Gouverneur
réuſſit à les réconcilier avant ſon dé-
part, & ils dînerent avec lui à une

même table. Après ce racommod ment, on rendit les deux femme: Capaha, ce qui parut lui donner plus grande satisfaction : mais il présenta à Soto pour lui marquer s respect. Le Général refusa d'abord les accepter : cependant il y consen par la suite.

Soto prit sa route vers une vi nommé Quigaute située du côté Midi : il y arriva le 4 d'Août : mais trouva que le Cacique, qui lui avc envoyé un présent de peaux ass considérable, avoit abandonné cet place, la plus grande qu'on eût enco vue dans toute la Floride. Le Gouve neur fit quelques prisonniers, qu mit en liberté, après les avoir traite avec la plus grande affabilité : alo les habitants retournerent dans leu maisons, & apporterent de leur pro pre mouvement du poisson, de peaux, & des provisions pour l'ar mée.

Ils cherchent en vain de l'or dans les montagnes.

On rapporta à Soto qu'il y avoi au midi un pays uni très peuplé : mai que du côté du Nord-ouest étoit un Province nommée Caligoa, rempli de montagnes très rudes, & il résolu de tourner vers cette derniere, dans

Découverte de la Floride. Chap. IX. An. 1541.

ſperance de trouver de l'or ſur les uteurs. Le Cacique de Quigaute lui ›nna un guide Indien, qui le con- iiſit par un déſert marécageux, où ; Eſpagnols furent ſouvent dans la oue juſqu'aux genoux. Ils y virent ıe grande quantité d'étangs remplis poiſſons : quand on les épou- ıntoit ils venoient à la ſurface de au : les Indiens y entroient, & les enoient en les perçant avec des bâ- ›ns pointus.

Lorſque les Chrétiens approche- ent de Caligoa, les habitants prirent ı fuite : on en fit quelques - uns riſonniers, du nombre deſquels fut Cacique, & par ſes ordres on pporta aux Eſpagnols une grande uantité de peaux de daims & de va- hes : mais ils ne virent aucune appa- ence d'or. Ce pays étoit abondant n maïz, en fèves & en courges qui ont une eſpece de melon. Cinq jours ıprès ils arriverent à une petite place cartée, qu'on appelloit Paliſéma, & qui donnoit le nom à un territoire iſſés étendu. Ils trouverent que les nurs & la chambre du Cacique étoient couverts de peaux de daims de diver- ſes couleurs, & tout le pays juſqu'à

Découverte de la Floride. Chap. IX. An. 1541.

Cayas leur parut très fertile. Da plusieurs endroits où ils passerent avoit étendu de semblables peaux signes de paix suivant la coutume pays.

Contrariété des Histo-riens.

Ils resterent un mois à Cayas, il y avoit d'excellent maïz, & de tr bon sel, ce qui leur avoit souve manqué jusqu'alors. Il est formé p les eaux d'une riviere qui le dépo sur ses bords, où il est mêlé avec sable. Les gens du pays le mette dans une espece de passoire, où ils lavent bien, ce qui le fait fondre : tombe avec l'eau dans un vase qu'i posent dessous, & tout le sable l'ordure reste dans la passoire : apr quoi ils mettent le vase sur un feu m déré, l'eau s'évapore, & le sel reste net. De cet endroit les Espa gnols, après une marche ennuyeus se rendirent à Tulla, où suivant Ra musio dans le troisieme Tome de collection de voyages, le Caciqu alla les recevoir avec quatre-vingt d ses gens & les traita très amicalemen mais selon Herréra dans son Histoir de l'Amérique, les habitants de Tull s'opposerent à eux, & furent tou passés au fil de l'épée. Ces deux ré

cit

ts ſont directement contraires, & Découverte de la Floride. Chap. IX. An. 1541.
:ſeroit inutilement qu'on eſſayeroit
: les concilier : cependant nous pré-
rons de nous attacher à Herréra,
ıi paroît beaucoup mieux inſtruit
ıns les affaires de l'Amérique, &
ıoique ces deux Hiſtoriens ſoient
ès véridiques, ce dernier en général
t le plus exact.

Peu de temps après cette action, Valeur étonnante d'un Indien.
s Eſpagnols furent attaqués dans
urs quartiers avec fureur pendant
nuit, & ils eurent aſſés de peine à
s défendre : mais aux approches du
ur ils reprirent une nouvelle vi-
ıeur, & chaſſerent les ennemis, qui
pendant bleſſerent un grand nom-
re de Chrétiens & en tuerent plu-
eurs. Après leur retraite un Indien,
ıi ſans doute avoit ſeulement été
ourdi d'un coup qu'il avoit reçu, ſe
va du milieu des morts, & ſe ſaiſit
une hache d'armes, dans l'intention
e s'en ſervir pour ſa propre défenſe
: de s'échaper. Il en donna un coup
furieux à un Eſpagnol nommé Ca-
ıwza qui le vouloit arrêter, qu'il
oupa ſon bouclier, & lui fit une
rofonde bleſſure au bras : il mit en-
ite hors de combat un ſecond Eſpa-

Découverte de la Floride. Chap. IX.

An. 1541.

gnol nommé Godoy, qui couroit a
secours de son compagnon, & se je
tant sur Salazar, qui venoit à cheva
il le frappa si fortement au col qu'il
jetta par terre sans aucun sentimen
Enfin Gonzalez Silvestre ayant pa
un coup que l'Indien lui portoit, l
fendit le front d'un coup de rever
& l'épée tombant sur sa poitrine, l
coupa la main gauche près du poign
alors l'Indien rappellant toutes s
forces voulut encore s'élancer s
l'Espagnol : mais Silvestre jugeant d
son dessein, l'acheva d'un coup dont
le perça au travers du corps.

Soto resta vingt jours dans le vo
sinage de Tulla, se rendit ensuite
Vitangue, où les Espagnols trouve
rent un pays très sain, & une grand
abondance de provisions, ce qui l
détermina à y passer l'hyver.

An. 1542.

Ils sortirent de cette ville au mo
d'Avril 1542, & après une march
agréable de sept jours par une bel
route, ils arriverent à Nagauten, o
ils furent reçus par quatre nobles In
diens, accompagnés de cinq cen
domestiques. Ils dirent qu'ils étoien
envoyés par le Cacique, qui leur fe
roit dans peu une visite en personne

our les complimenter sur leur arri- e : mais quoique les Chrétiens y meurassent dix-sept jours, le Ca- que ne jugea pas à propos de tenir parole.

CHAPITRE X.

an Gusman déserte, & passe du côté des Indiens : Suites fâcheuses du jeu, & force de l'amour prouvés par des exemples : Le Cacique de Nagauten marque de grands sentiments d'honneur : Soto marche contre les habitants d'Anilco : Il est très dégoûté par les déprédations de ceux de Guacachoia : Réponse hardie & juste aux invitations de Soto : Ce Gouverneur meurt de chagrin, & a pour successeur dans le commandement Louis de Moscoso, qui tient sa mort secrette.

Désertion d'un Espagnol qui se retire chez les Indiens.

AVANT de quitter cet endroit, Soto fut abandonné par un Es- ignol nommé Jean Guzman, qui oit venu de Seville dans la Nou- elle-Espagne. Ayant appris qu'il étoit issé au service du Cacique, le Gou-

Découverte de la Floride.

Chap. X.

An. 1542.

verneur menaça de retenir les quatr
Nobles en captivité ſi on ne lui r
mettoit Guzman. Il reçut pour répo
ſe que l'Eſpagnol lui-même refuſoit d
retourner avec ſes compatriotes
alors il envoya un des Indiens po
s'informer des cauſes de ce refus
& en même temps le Gouverneur
chargea d'une lettre pour ce déſe
teur. L'Indien revint exactement, &
rapporta la lettre, en tête de laquel
Soto trouva écrit avec du charbon
» Je ne retournerai point, Jean Gu
» man. » Il reçut en même temps u
meſſage du Cacique, portant, qu'
croyoit contre l'honneur & la juſtic
de livrer un homme qui s'étoit retir
auprès de lui, ſans y avoir été engag
ni par force, ni par perſuaſion : qu'
le regardoit comme une acquiſitio
importante, & qu'il ſeroit très con
tent d'avoir un grand nombre de pa
reils ſujets : enfin il ajoutoit que ſi l
Gouverneur vouloit mettre à mo
les quatre Indiens & ravager ſo
pays pour ce ſujet, tout étoit en ſo
pouvoir, & qu'il l'en laiſſoit le maîtr
Soto trouva cette réponſe très rai
ſonable, renvoya les quatre Indien
avec quelques préſents, & quitta l

ys ſans y commettre aucune hoſtilité.

La raiſon de la déſertion de cet Eſpagnol étoit qu'il avoit perdu au jeu ſon cheval, ſes armes, & tout ce qu'il poſſédoit : mais il fut encore attiré plus fortement par l'amour violent qu'il conçut pour une femme qui lui étoit tombée en partage, & qui ſe trouva être la fille du Cacique auprès duquel il ſe retira.

L'amour & le jeu ſont cauſe de ſa déſertion.

Il eſt difficile à cauſe des changements de noms qu'il y a eu dans ce pays de ſuivre avec exactitude la marche de Soto dans les temps dont nous parlons : mais il eſt probable que ces événements ſe paſſerent à l'Oueſt de la riviere de Miſſiſſipi. L'intention du Gouverneur étoit de ſe rendre par le plus court chemin ſur les bords de la mer, & il traverſa diverſes provinces ſans qu'il lui arrivât aucun accident juſqu'à ce qu'il eût gagné la ville d'Alco. Le Cacique l'attendit pour s'oppoſer à ſon paſſage à la tête de quinze cents hommes : mais ils prirent tous la fuite auſſi-tôt qu'ils virent les Eſpagnols, & ſe jetterent dans leurs canots pour repaſſer la riviere. De cette ville les Chrétiens continuerent

Découverte de la Floride.
Chap. X.
An. 1542.

leur marche en faisant de temps temps de petites haltes jusqu'à Gu cachoia, dont le Cacique étoit e nemi de celui d'Anilco. Il recherc l'amitié de Soto par une ambassa de quelques-uns de ses principaux s jets richement ornés, & accompagn de gens qui portoient des fruits & d provisions. Le Cacique vint ensui lui-même avec dix Nobles habill assés élégamment & armés à la m niére du pays. Il offrit ses services a Gouverneur, en l'assurant que s vouloit les accepter, il le secondero avec une bonne armée, & quatr vingt canots, qu'il envoyeroit cont le Cacique d'Anilco.

Cruauté des alliés de Soto.

Soto accepta cette offre, & ma cha du côté d'Anilco avec presq tous ses gens & deux mille Indien conduits par le Cacique, outre u autre corps de quatre mille, qu'on f descendre la riviere dans des canot sous les ordres d'un Officier Espa gnol. Toutes ces forces se rassem blerent à la fin du troisieme jour, & les habitants d'Anilco, hors d'état d tenir contre de tels ennemis abandon nerent leur ville sans essayer de fair aucune défense. Ceux de Guacachoia

r jetterent précipitamment, & y mmirent de très grands désordres, ns qu'il fût possible à Soto d'arrêter torrent de leur fureur, & de les npêcher de mettre le feu à la ville, ıoiqu'il y employât toute son éloıence & toute sa prudence. Il en eut ı véritable chagrin, d'autant que la uauté étoit éloignée de son caracre, particulierement quand il la oyoit contraire à la bonne politique. réussit enfin à faire sortir les Indiens e cette ville, mais ce ne fut qu'après y voir commis de nouveaux ravages, u'il lui fut impossible d'empêcher, ; il retourna très mécontent à Guaachoia.

Il construit des brigantins & veut qu'on le croie fils du soleil.

Aussi-tôt qu'il y fut arrivé il emloya la plus grande diligence à faire bbattre & préparer des bois, pour onstruire des brigantins, afin de 'en servir à conduire ses gens jusqu'à a mer, son intention étant de partir ussi-tôt qu'ils seroient en état. Penlant qu'il étoit occupé de cette construction, il envoya une ambassade à ın Cacique voisin pour lui demander on amitié, & pour l'inviter à lui aire une visite en qualité d'enfant du Soleil, titre qu'il avoit enfin résolu de

Découverte de la Floride

Chap. X.

An. 1542.

prendre, afin d'imprimer plus de re
pect aux Indiens, parce qu'il voyo
que ces peuples révéroient partic
liérement cet astre.

Le Cacique répondit avec fierté
sa députation: « Que s'il étoit le fi
» du Soleil, il le croiroit quand il au
» roit desséché la riviere voisine, o
» qu'il auroit fait quelque grand pro
» dige pour prouver sa qualité & s
» puissance: que pour ce qui étoit d
» lui faire une visite, il ne la devo
» jamais attendre: qu'il penseroit lu
» faire assés d'honneur en lui accor-
» dant une audience dans sa propr
» ville où il le trouveroit égalemen
» disposé à la paix & à la guerre
» sans craindre l'une & sans désire
» l'autre. »

Mort & portrait de Soto.

Cette réponse & plusieurs autres sujets de chagrin affecterent tellement Soto, qu'il tomba malade d'une fiévre violente: il sentit bientôt qu'elle le conduiroit au tombeau: fit assembler ses principaux Officiers dans sa tente; nomma Louis de Moscoso de Alvarado pour lui succéder dans le commandement, & les engagea à lui obéir jusqu'à ce que l'autorité de ce nouveau chef fût abrogée ou confir-

ıée par le Roi. Il mourut enfin le 21 e Mai 1542, & fut généralement ɛgretté de tous ceux qui le con-oiſſoient. Soto étoit un bel homme, énéreux, humain, courageux, d'un air uvert & chéri de tous les ſoldats, vec leſquels il ne craignit jamais d'ex-oſer ſa perſonne. Il n'avoit que uarante-deux ans quand il périt dans ette expédition, pour laquelle il voit dépenſé la plus grande partie 'une très belle fortune, amaſſée en ombattant ſous Pizarre, & en ſe aiſant chérir de ce Commandant par ı douceur de ſon caractere.

Moſcoſo veut cacher ſa mort, & faire croire aux Indiens qu'il eſt allé au Ciel.

Louis de Moſcoſo employa tous es ſoins à cacher la mort du Gou-'erneur, parce que les Indiens des nvirons avoient la plus haute idée le ſa perſonne, & qu'il leur avoit nſinué que les Chrétiens étoient mmortels. Il leur avoit auſſi per-uadé qu'il connoiſſoit l'avenir, & que l'image qu'il leur montroit dans ın miroir étoit un eſprit, qui voya-geoit de tous côtés pour s'inſtruire le ce qui étoit le plus ſecret, afin le l'en informer, étant abſolument ſoumis à ſes ordres. Son ſucceſſeur ne voulant pas les détromper, le

Découverte de la Floride. Chap. X. An. 1542.

fit enterrer au milieu de la nuit hor de la ville : mais comme on vit qu les Indiens avoient remarqué l'endroi où le terrein étoit nouvellement re- mué, Moſcoſo le fit tirer de terr auſſi ſecrettement qu'il y avoit ét mis : on le renferma dans une piece d chêne creuſée exprès, on la charge de poids, & elle fut jettée au milie de la riviere dans un endroit où il avoit dix-neuf braſſes de profondeur à un mille de diſtance de la ville.

Le Cacique de Guacachoia, & quelques autres qui avoient eu con- noiſſance de la maladie de Soto, ſoup- çonnerent la vérité, & inſiſteren pour le voir. Moſcoſo leur dit qu'i étoit parti pour le Ciel, comme cela lui arrivoit ſouvent pour des raiſon qui le regardoient perſonnellement, & qu'il l'avoit laiſſé pour être ſon repréſentant. Cette réponſe ne ſatisfi pas le Cacique, & il envoya deux In- diens liés à Moſcoſo, en le priant de leur faire trancher la tête pour qu'ils accompagnaſſent le Gouverneur dans ſon voyage celeſte : mais Moſcoſo les fit mettre en liberté, & répondit avec colere au Cacique que Soto n'avoit pas beſoin de leur compa-

nie : qu'il n'étoit pas mort, & qu'il voit plusieurs soldats Chrétiens pour accompagner dans son voyage.

Découverte de la Floride.

Chap. XI.

An. 1542.

CHAPITRE XI.

Moscoso prend la résoluion de retourner à Cuba : La mauvaise conduite & la trahison le jettent dans de grands dangers : Il prend le parti de construire des bâtiments de transport pour ses gens, qui marquent la plus grande constance : Conspiration contre lui : l'effet en est arrêté par des pluyes abondantes : Les Espagnols sont attaqués dans leurs barques, & sont incommodés par les ennemis : Ils arrivent enfin à la mer, & après bien des fatigues gagnent la côte du Méxique.

Imprudence de Moscoso.

LA premiere résolution que prit Moscoso quand il fut revétu du ommandement fut de quitter la Flode : mais par une imprudence imardonnable, il se laissa persuader de rendre sa route du côté de l'Ouest. Il t une marche de plus de cent lieues

Découverte de la Floride.

Chap. XI.

An. 1542.

dans un pays ſtérile & déſert où il n trouva aucun ſecours ni aucunes pro viſions. Il tomba auſſi dans diverſe embuſcades, où il perdit pluſieurs d ſes gens, ce qui lui donna lieu d ſoupçonner que ſes guides le trom poient. On en mit un aux fers pou découvrir la vérité : il avoua le tout mais en rejettant le blâme ſur ſo Cacique, auquel il dit qu'il étoit obli gé d'obéir.

Il regagne la riviere de Miſſiſſipi.

Après avoir ainſi marché pendan plus de trois mois, les Eſpagnol changerent de route, & tournerent d côté de l'Eſt, dans l'intention de re gagner la riviere de Miſſiſſipi s'il leu étoit poſſible, parce qu'ils n'avoien aucune connoiſſance de la latitud où ils ſe trouvoient, non plus que d leur éloignement du Golphe du Mé xique. En tournant quelquefois d côté du Nord, ils retrouverent enfi ce fleuve vers la fin de Novembre entre Anilco & Guacachoia, aprè avoir parcouru plus de trois cent lieues : réduits à trois cents ving hommes de pied & à ſoixante & di chevaux, qui tous étoient en trè mauvais état.

Les deux Caciques d'Anilco & d

uacachoia étoient alors en guerre
in contre l'autre, ce qui pouvoit
re très avantageux pour les Espa-
nols, parce que chacun les invitoit à
rendre dans sa ville. Ils refuserent
galement de prendre aucun parti, &
mirent en quartier à quelque distan-
e des deux sur les bords de la riviere,
ans un lieu nommé Aminoia, où les
ndiens agirent envers eux avec le
lus grand respect. Ils y resterent pour
e remettre des fatigues de leur voya-
ge infructueux jusqu'au milieu de Jan-
vier 1543; alors étant bien rétablis,
ils commencerent à couper du bois,
& à préparer les pieces nécessaires
pour les nouveaux bâtiments qu'ils
avoient dessein de construire, afin
de s'en servir à descendre la riviere.

Découverte de la Floride. Chap. XI. An. 1542.

An. 1543.

Les mois de Février, Mars & Avril furent employés à la construction des brigantins, sous l'inspection d'un Génois, Charpentier de vaisseaux. Pour voiles ils prirent des manteaux ou couvertures, dont nous avons déja parlé: qui étoient faits d'une plante assés semblable à la mauve. Elle se filoit très bien, & ils s'en servirent aussi pour se faire des cordes de diverses grosseurs. Toutes ces choses, ainsi que

Ils construisent des brigantins.

Découverte de la Floride. Chap. XI. An. 1543.

les autres dont ils eurent besoin leur furent fournies par les habitants d'Anilco, ce qui causa une jalousie excessive à ceux de Guacachoia.

Complot des Indiens contre les Espagnols.

Un Cacique dont les Etats étoient sur le bord oriental du fleuve, & qui regardoit les Espagnols comme des especes de pyrates, forma une conspiration pour les détruire. Le Cacique d'Anilco fut invité à entrer dans cette ligue, avec plusieurs autres des provinces voisines : mais il la découvrit à Moscoso, ce qui l'obligea à se tenir soigneusement sur ses gardes. Il fut aussi averti qu'on le devoit attaquer pendant la nuit ; & ne voulant pas faire connoître à tous les Caciques des environs qu'il étoit informé de leurs desseins, il se contenta de leur faire dire qu'il avoit donné des ordres très séveres à ses soldats, pour qu'ils ne reçussent personne dans leurs quartiers aussi-tôt que le soir seroit venu, sous quelque prétexte que ce pût être : mais que la communication seroit toujours ouverte de jour comme par le passé. Malgré cette déclaration, deux Indiens essayerent de passer le fossé sur un arbre qu'ils avoient jetté en travers à cette in-

ition : mais ils furent arrêtés par
vestre, qui étoit alors de garde, &
i coupa le visage de l'un d'eux d'une
niére terrible, dans le moment où
s'avançoit pour le frapper, l'autre
dien prit aussi-tôt la fuite.

Le lendemain il vint un message à
oscoso de la part du Cacique qui
oit à la tête de la conspiration,
our demander qu'on mit à mort la
ntinelle qui avoit blessé un noble
dien en temps de paix. Cette de-
ande fut bientôt suivie d'une secon-
e députation, par laquelle on ap-
rit que l'Indien étoit mort. La seule
ponse que fit le Général fut que
ndien avoit mérité ce qui lui étoit
rivé, puisqu'il avoit voulu semer la
iscorde, en contrevenant à un ordre
ublic, & que l'Espagnol avoit fait
on devoir. Le Cacique n'insista plus,
ais il persista dans la résolution de
rer une prompte vengeance.

Il est retardé par les grandes eaux.

L'effet de la conspiration fut re-
ardé par le débordement de la ri-
iere, qui inonda le pays à vingt
ieues à la ronde, ce qui obligea les
ndiens d'abandonner leurs habita-
ions, & de se retirer dans les terres.
Les Espagnols transporterent leurs

Découverte de la Floride. Chap. XI. An. 1543.

brigantins dans la plus haute parti de la ville, & continuerent leur ouvrage, se trouvant absolument hors du danger des eaux. Cependant ils manquoient de provisions, & pour en avoir ils attacherent deux à deux des canots qu'ils envoyerent à Anilco : mais ils trouverent cette ville totalement submergée. Le Cacique les apperçut d'une hauteur où il s'étoit retiré avec ses gens; envoya un Indien pour savoir qui ils étoient, & après avoir appris que c'étoient les Espagnols, non-seulement il chargea leur canots de rafraichissements : mais il leur joignit encore plusieurs de ses propres barques. Silvestre commandoit ce détachement, & menoit avec lui le fils du Cacique, qui étoit instruit dans la langue espagnole. Il avoit accompagné les Chrétiens dans leur voyage inutile, & auroit volontiers demeuré avec eux & partagé leur fortune, si son père eût voulu consentir qu'il se séparât de lui.

Moscoso s'embarque sur le Missisipi.

Les pluyes avoient continué à tomber depuis le commencement de Mars jusqu'à la fin d'Avril, & elles commencerent alors à diminuer : mais il étoit resté tant de boue & d'immon-

ces dans les rues, que durant quelue temps il ne fut pas possible d'y archer, & que les souliers des Esagnols, faits de cuir nouveau ayant té mouillés ne purent presque plus ur servir. Au commencement de iin, leurs brigantins furent en état 'être lancés à l'eau; le 29 du même ois toutes les troupes s'embarqueent, & après avoir établi une paix olide entre les Caciques d'Anilco & e Guacachoia Moscoso fit mettre à voile.

Les Espagnols sont harcelés dans leur route.

Nous avons remarqué que les deseins des provinces liguées contre les Espagnols avoient été retardés par es pluyes : mais les Indiens avoient réparé mille canots pour attaquer ur la riviere les brigantins, qui n'éoient qu'au nombre de sept. Chacun voit une petite chaloupe à la poupe : ls étoient bien couverts de planches & de peaux fraîches, & montés par rois cents cinquante Espagnols & rente Indiens hommes & femmes résolus de vivre & de mourir avec eux. Comme les Espagnols depuis longtemps avoient consommé toute leur poudre, ils prirent les canons de leurs mousquets pour faire des clous &

Découverte de la Floride

Chap. XI.

An. 1543.

d'autres uſtenciles de fer pour leur bâtiments, enſorte qu'il ne leur reſt d'autres armes que leurs épées dor les Indiens n'oſoient approcher, & leurs arbalêtres, qui faiſoient aſſé d'effet. Les canots ſe tinrent à quel que diſtance, cependant ils approche rent aſſés pour pouvoir tirer leurs flé ches, qui firent d'abord quelque ra vage : mais les Eſpagnols voyan qu'ils demeuroient éloignés crainte des épées, commencerent à ſe servir de leurs arbalêtres qu'ils tirerent en ſe tenant à couvert, & qui tuerent beaucoup d'ennemis.

Les Indiens, après avoir ainſi pourſuivi les Eſpagnols pendant dix jours ſe retirerent tout-à-coup, & les laiſſerent continuer tranquillement leur route, ce qui fit juger à Moſcoſo qu'il nétoit pas éloigné de la mer. Alors les Eſpagnols déployerent toutes leurs voiles & firent agir leurs rames avec une nouvelle vigueur, juſqu'à ce qu'ils fuſſent à la vue d'une petite ville, où il fit deſcendre cent hommes & huit chevaux ſous les ordres de Silveſtre. Elle étoit abandonnée : mais ils y trouverent beaucoup de proviſions, des peaux bien prépa-

An. 1543.

ées & des especes de manteaux de martre de quatre pieds de long, & d'une aune de large richement ornés de très belles perles. Les canots reparurent alors, & Silvestre en retournant aux vaisseaux tomba dans une embuscade d'Indiens, qui blesserent quelques chevaux chargés de provisions : mais sans causer aucun autre dommage. Un Espagnol extravagant, nommé Estevanez résolut de faire une action remarquable ; il engagea quarante autres à le suivre : ils s'emparerent de quelques-unes des chaloupes des brigantins, & à force de rames tomberent sur les Indiens, pour les attaquer. Moscoso les fit rappeller par un Trompette ; mit les voiles au vent, & envoya quelques canots pour leur faciliter la retraite, mais ce fut inutilement. Les Indiens passerent entre les vaisseaux & Estevanez ; coulerent à fond ses chaloupes, & frapperent à grands coups sur la tête de ceux qui nageoient, ensorte que des quarante il ne put s'en sauver que quatre. Cette victoire enfla le courage des Indiens ; ils redoublerent leurs décharges de fléches sur les brigantins, jusqu'à ce que les ayant toutes

Découverte de la Floride. Chap. XI. An. 1543.

employées ils les laisserent continue[r] leur voyage, après les avoir pour suivis environ l'espace de quatre cent lieues.

Ils arrivent à la mer.

Le 19 de Juillet, les Espagnol[s] virent enfin la mer à leur grande joie, & relacherent dans une Isle, tan[t] pour prendre quelques rafraichisse- ments que pour réparer leurs brigan- tins. Lorsqu'ils étoient prêts d'en par- tir ils virent sept canots qui sortoient d'une anse couverte de joncs; dans celui qui paroissoit être le principal ils apperçurent un grand homme noir, qui leur parla d'un ton mena- çant: Silvestre prit avec lui cent hom- mes choisis, & les poursuivit avec des chaloupes jusques dans leur asyle, où ils trouverent plus de soixante autres canots: ils en renverserent trois, les autres prirent la fuite, & il périt un grand nombre d'Indiens par les coups d'arbalêtres.

Ils arrivent au Méxique.

Après cet exploit les Espagnols re- mirent à la voile, faisant cours au Sud-ouest en cotoyant le rivage, au- tant qu'il leur étoit possible de le faire sans danger, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans le Golphe du Méxique. Cinq des brigantins réussirent à ga-

ner une petite baye de la Nouvelle-
ſpagne, mais les deux autres furent
epouſſés en mer par un coup de vent
e Nord. Ils furent horriblement bat-
us par les vagues durant vingt-qua-
re heures, après quoi ils eurent le
onheur de revoir la terre, qu'ils
agnerent avec aſſés de difficulté : en-
in leurs vaiſſeaux aborderent le 10
le Septembre 1543. Alors les Eſpa-
nols ſe partagerent en pluſieurs par-
is pour découvrir en quel lieu ils
toient, & l'un de ces partis conduit
ar Silveſtre, s'étant avancé dans le
ays trouva trois Indiens qui pê-
hoient dans un lac, & deux autres
ui amaſſoient des fruits. Ils en pri-
ent un, mais ils ne purent entendre
ſon langage, cependant il les con-
luiſit à une cabane, où ils trouve-
ent deux corbeilles de fruit, un Coq-
d'inde, deux Poules d'Eſpagne &
quelques conſerves. Pour ces provi-
ſions dont il s'emparerent ils firent
quelques préſents de bagatelles à l'In-
dien qu'ils renvoyerent, mais quatre
heures après il revint avec huit autres
de ſes compatriotes, chargés de poiſ-
ſons, d'oiſeaux, de maïz & de fruit.
Le Cacique étoit du nombre, &

Découverte de la Floride. Chap. XI. An. 1543.

comme il ſavoit lire & écrire, il ap portoit des plumes de l'encre & d papier, ce qui les mit en état de don ner de leurs nouvelles au Gouver neur de Panuco, dans le territoire du quel ils étoient, & de lui apprendr leur arrivée.

Ils ſe mirent enſuite à la recherch des cinq autres brigantins, qui furen conduits au même endroit, tous le Eſpagnols ſe rejoignirent, & ſe ren-dirent à Panuco dans le pitoyable équipage où ils étoient débarqués. Ils y furent très bien reçus, & le Vi-ceroi du Méxique informé de leur arrivée, envoya auſſi-tôt des che-vaux chargés de tout ce qui pouvoit leur être néceſſaire. Il leur ordonna de paſſer à México, & ils s'y rendi-rent ſans perdre de temps. Sur le rapport qu'ils firent au Viceroi de la fertilité des pays qu'ils avoient tra-verſés, il blâma beaucoup les Offi-ciers du Roi, de ne les avoir pas aidé dans cette expédition, & il leur promit de s'y rendre lui-même à leur tête. Cette promeſſe n'ayant jamais été remplie, quelques-uns paſſerent au Pérou, d'autres s'établirent au Méxique, où on leur fournit tout ce

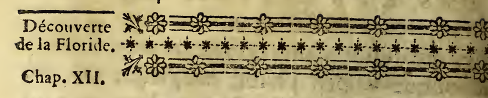
ui leur étoit néceſſaire ; & l'un d'en- Découverte
'eux qui étoit d'un caractere mé- de la Floride.
ncholique y prit l'habit religieux. Chap. XI.
es vues des Eſpagnols n'étant alors An. 1543.
ɔurnées que du côté de l'or, on
e penſa plus à la Floride juſqu'en
549, que quelques Religieux Domi-
icains y paſſerent, dans l'intention
'y établir le Chriſtianiſme : mais les
ndiens les détruiſirent tous, vingt-
uatre heures après leur débarque-
ient.



Découverte de la Floride.

Chap. XII.

An. 1562.



SUPPLÉMENT

Pour la Découverte de la Florid

CHAPITRE XII.

Premier établissement des François la Floride sous Jean Ribaut : Il y bâtissent un petit fort : Retou de Ribaut en France : Les François quittent la Floride, & sont près d périr en mer par le défaut de vivres : Ils sont reçus dans un vaisseau Anglois : Seconde expédition sous les ordres de Laudonniere.

Les François prennent la résolution de s'établir dans la Floride.

TANT d'entreprises infructueuses parurent avoir dégouté totalement les Espagnols de continuer à découvrir la Floride: attirés uniquement dans le nouveau monde par l'appas de l'or, tout pays où ils ne trouvoient pas ce précieux métal en abondance, leur paroissoit indigne de leurs recherches. Ils n'y avoient formé

ormé aucun établissement lorsque
es François, sans être découragés
ar le peu de succès de leurs voisins,
ésolurent d'y établir une ou plu-
eurs Colonies : ils y auroient réussi
ns doute, si moins attachés aux
chesses fictices, ils avoient eu prin-
palement en vue de profiter des
chesses naturelles d'un pays fertile,
 couvert d'une multitude d'ani-
aux, dont les fourures précieuses
ouvoient former une branche con-
dérable de commerce. Outre le dé-
r de trouver de l'or, qui fut tou-
urs le premier motif des avantu-
ers qui allerent dans le nouveau
onde, il paroît que d'autres vues
ontribuerent à déterminer le Mo-
arque & le Ministére François à
nvoyer une Colonie à la Floride.
ous le régne tumultueux de Charles
X, & avant l'affreuse journée de la
int Barthelemi, les Protestants s'é-
oient excessivement multipliés en
rance, & la Couronne ne pouvoit
ue redouter des gens, qui par leurs
rincipes religieux, sont portés na-
rellement à l'indépendance. L'Ami-
il de Coligni, l'un de leurs prin-
paux chefs, sans qu'on ait pu pé-

Découverte de la Floride.

Chap. XII.

An. 1562.

Découverte de la Floride. Chap. XII. An. 1562.

nétrer ses motifs, projetta de former dans le nouveau monde une Colonie uniquement composée de Protestants, & soit que le Monarque crut cet établissement utile pour toute la nation en général, soit qu'il jugeât qu'il lui étoit avantageux d'éloigner des ennemis domestiques, il consentit volontiers au projet.

Expédition de Jean Ribaut.

L'Amiral ne perdit point de temps; il fit construire deux vaisseaux, qui furent mis sous les ordres du Capitaine Jean Ribaut, avec un assez grand nombre de matelots, de soldats, & de volontaires, dont la plus part étoient Gentilshommes. Ils partirent de Dieppe le 18 de Février 1562, & après une heureuse traversée, ils reconnurent la côte de la Floride vers la fin du mois d'Avril. La premiere terre qu'ils découvrirent fut nommée le Cap-françois, vers le trente & unieme dégré de latitude septentrionale; ils suivirent la côte qui s'étend au Nord-Ouest, virent plusieurs belles rivieres, entre autres celle qu'ils nommerent des Dauphins, à cause de la quantité de ces animaux qui parurent à son embouchure, & entrerent dans une

qu'ils appellerent riviere de Mai, en l'honneur du mois qui commençoit le jour même qu'ils en firent la découverte.

Découverte de la Floride. Chap. XII. An. 1562.

Quoique les bords de cette riviere fussent couverts d'Indiens, les François ne virent en eux aucune marque d'hostilité: au contraire ils furent reçus très humainement, & le pays ayant paru aussi fertile qu'agréable, Ribaut en prit possession au nom du Roi de France, en faisant élever sur le rivage une colomne de pierre, où étoient gravées les armes de cette Monarchie. Il remarqua que cette contrée abondoit particuliérement en mûriers noirs & blancs, sur lesquels les vers à soye se multiplioient naturellement, & faisoient leur travail sans aucun secours de l'industrie humaine.

Il bâtit un petit fort.

Après être sorti de cette riviere, & en continuant à suivre la côte, Ribaut en rencontra plusieurs, auxquelles il donna les noms de Seine, de Loire, & de quelques autres rivieres de France. Au trente-deuxieme dégré de latitude, il en trouva une plus considérable qu'il nomma Port-royal: jetta l'ancre à son em-

Découverte de la Floride. Chap. XII. An. 1562.

bouchure, la remonta de quelques lieues, toujours dans un pays fertile & au milieu des sauvages, qui d'abord avoient pris la fuite, & qui revinrent ensuite avec quelques présents de perles & de curiosités du pays. Les François y remarquerent quantité de bêtes fauves, de volailles, & beaucoup de poissons: mais ne voulant pas encore former d'établissement en cet endroit, ils reprirent la côte maritime, dans l'intention de trouver la riviere que les Espagnols avoient nommée le Jourdain. Le peu de connoissance du pays leur en fit prendre une autre pour celle qu'ils cherchoient; & après l'avoir remontée quelques lieues, Ribaut résolut de bâtir un fort dans une isle environnée de deux bras de cette riviere, pour y laisser vingt-six de ses gens, qui se déterminerent à y passer l'Hyver, sur la promesse qu'il leur fit de leur donner de prompts secours.

Ribaut revient en France.

Ce fort avoit si peu d'étendue, que chacun mettant la main à l'ouvrage il fut construit très promptement. On lui donna le nom du Roi Charles, & Ribaut nomma pour Gouver-

neur en son absence un François appellé Albert, auquel il recommanda d'ensemencer les terres, d'entretenir l'unanimité entre ses compatriotes, & de s'attacher particuliérement à gagner l'amitié des Indiens. Ribaut remit ensuite à la voile pour l'Europe, & fut de retour à Dieppe le 20. Juillet de la même année, n'ayant été que cinq mois dans ce premier voyage.

Découverte de la Floride. Chap. XII. An. 1562.

Albert ne suivit aucun des avis, ou plutôt des ordres qui lui avoient été donnés. Bien loin d'ensemencer les terres, il passa le temps qu'il demeura en ce pays, dans une molle oisiveté, ne s'occupant que du vain désir de chercher de l'or : & l'exemple du Commandant étant bien-tôt devenu contagieux, le désordre se mit dans la Colonie. Albert dont le caractere étoit très dur, au lieu d'employer la douceur, irrita de plus en plus les esprits par sa sévérité. Il fit pendre, ou pendit lui-même, comme le disent quelques Auteurs, un de ses compatriotes pour un sujet assez léger. La famine se fit sentir de plus en plus : les sauvages fournirent quelques provisions, qu'un accident

Mauvaise conduite d'Albert. Il est tué par ses gens.

Découverte de la Floride. Chap. XII. An. 1562.

fit périr par les flammes, & en peu de temps le soulevement devint général. Albert en fut la victime, & ses gens après l'avoir tué, élurent à sa place pour leur Commandant Nicolas Barré, homme intelligent, qui auroit pu réparer le désordre s'il eût été porté à de moindres excès: mais après avoir attendu inutilement des secours de France, où les guerres civiles ne permettoient pas alors de s'occuper des objets éloignés, il jugea qu'il ne restoit d'autre parti que celui d'abandonner un pays, où les foibles secours que les François tiroient des habitants, pouvoient leur manquer tout-à-coup, & les réduire à périr de misére.

Les François abandonnent la Floride. Famine horrible à laquelle ils sont réduits.

Ribaut n'avoit laissé aucun bâtiment aux François de la Floride: mais le désespoir leur donnant des forces & de l'industrie, ils se construisirent une barque, & se mirent en mer avec le peu de provisions qu'ils purent ramasser. Si les vents leur avoient été aussi favorables pour le retour, que ceux qu'ils avoient eu en quittant leur patrie, ils auroient pu gagner quelques-unes des isles où les Européens avoient des établisse-

ments, & y trouver des moyens de revenir en France: mais un calme de vingt jours qu'ils éprouverent peu de temps après s'être mis en mer, acheva de les plonger dans toutes les horreurs de la plus affreuse nécessité. La mort les menaçoit tous, & ils prirent l'horrible résolution de sacrifier un homme pour sauver les autres. Des François, qui avoient tant de fois frémi d'indignation au seul récit des abominables festins que font les Cannibales des corps de leurs ennemis, burent le sang & dévorerent la chair d'un de leurs compatriotes. Ce funeste répas appaisa pour quelque temps la faim cruelle qui les tourmentoit: mais sans doute qu'ils ne se seroient pas bornés à une seule victime, si ces sépulchres animés n'eussent enfin eu le bonheur de rencontrer un bâtiment Anglois. Ils furent reçus à bord, & ramenés en Europe: on en débarqua quelques-uns sur les côtes de France, & les autres furent conduits à la Reine Elisabeth, qui formoit alors des desseins sur la Floride.

Pendant le feu des guerres civiles, l'Amiral de Coligni qui avoit formé

Découverte de la Floride. Chap. X I. An. 1562.

le projet de cette entreprise, étoit demeuré éloigné de la Cour : mais aussi-tôt que la tranquillité parut rétablie, Coligni revint auprès du Roi, & reprit le même projet. On équippa trois vaisseaux, l'un de cent vingt tonneaux, l'autre de cent, le troisieme de soixante, & à la recommandation de l'Amiral, Charles IX. nomma pour commander cette petite escadre, René de Laudonniere, qui avoit accompagné Ribaut dans le premier voyage. On lui accorda des Lettres-patentes avec le titre de Lieutenant pour le Roi dans les pays dont il feroit la découverte; & il lui fut délivré cinquante mille écus pour fournir sa Colonie de toutes les provisions nécessaires. Cette expédition fut encore totalement confiée aux Protestants : on embarqua non-seulement des soldats & des matelots, mais aussi un grand nombre d'ouvriers de toutes les especes qui peuvent être utiles dans une Colonie, outre plusieurs Gentilshommes qui entreprirent ce voyage en qualité de volontaires. Dans le récit que nous en allons donner, nous suivrons particuliérement la relation de Jacques

L'Amiral de Coligni reprend le même projet.

An. 1564.

le Moine de Dieppe, habille Deſſinateur, qui accompagna Laudonniere, pour tracer exactement le Plan des côtes, le cours des rivieres, & tout ce qui pouvoit paroître digne de remarque : mais nous ne négligerons pas de faire uſage des Auteurs qui ont écrit ſur le même ſujet, tels que Champlain, Laet & autres, autant qu'il nous ſera néceſſaire, en nous renfermant dans les bornes que nous nous ſommes preſcrites.

Laudonniere part pour une ſeconde expédition.

Les François mirent à la voile du Havre-de-grace le 22 d'Avril 1564, & le 5 de Mai ils arriverent à l'iſle de Teneriffe, où ils s'arrêterent pour faire de l'eau. Ils relâcherent enſuite à la Dominique, & furent bien reçus des habitants, mais étant entrés par force dans quelques-uns de leurs jardins, où ils cueillirent des fruits contre leur volonté, les inſulaires prirent les armes, & les François furent obligés de ſe retirer, après avoir perdu un des leurs. Le 22. de Juin ils arriverent à la Floride, & entrerent dans la riviere de Mai, d'où Laudonniere renvoya en Europe un de ſes vaiſſeaux, nommé l'Eliſabeth. Lorſqu'ils eurent commencé à re-

Découverte de la Floride. Chap. XII. An. 1564.

monter cette riviere, ils virent que les ſauvages faiſoient des feux de toutes parts, ce qui les obligea à ſe tenir ſoigneuſement ſur leurs gardes: mais ils reconnurent bien-tôt que les Indiens n'avoient aucune mauvaiſe intention. Ils vinrent en foule trouver les François, marquant la plus grande admiration à la vue de leurs habillements, & de la délicateſſe de leur teint, & ils leur apporterent du maïs, avec pluſieurs autres ſortes de proviſions. Ces ſauvages ne furent pas long-temps ſans s'appercevoir que l'or & l'argent étoient les principaux objets de la cupidité des Européens, & ils parurent diſpoſés à leur en donner: mais le Commandant qui craignoit que l'avidité particuliére ne fît tort au bien général de la Colonie, défendit, ſous des peines capitales, de faire avec eux aucun échange d'or, d'argent, ou de pierres précieuſes, ſans y être autoriſé, pour les dépoſer au tréſor public.

Découverte de la Floride.

Chap. XIII.

An. 1564.

CHAPITRE XIII.

Les François élevent le fort Carolin, ils sont visités par le Roi Saturiova, qui leur fournit des hommes pour y travailler : Laudonniere lui refuse du secours contre ses ennemis : Mécontentement des François : Le Commandant se fait remettre les lettres qu'ils écrivent en Europe.

Les François se disposent à élever un nouveau fort.

A peine les François eurent mis le pied dans la Floride, que les principaux chefs des Indiens vinrent les trouver, & comme Laudonniere avoit avec lui deux hommes, qui dans la premiere expédition avoient acquis quelques connoissances de la langue du pays, il apprit par leur secours que le Souverain de celui où il étoit alors, se nommoit Saturiova : que le lieu de sa résidence étoit peu éloigné : qu'il avoit un grand nombre de Caciques sous ses ordres, & qu'en peu de temps il pouvoit mettre sur pied une nombreuse armée. Ces connoissances déterminerent le Com-

Découverte de la Floride Chap. XIII An. 1564.

mandant à élever un Fort, avec la plus grande diligence, & tous les François, sans exception, commencerent à y travailler. Saturiova qui en fut informé, envoya plusieurs de ses gens examiner la conduite des Européens, & quand il fut par leur rapport, qu'ils creusoient la terre dans l'endroit qu'ils avoient choisi, il résolut de s'y rendre lui-même pour être mieux instruit de leurs desseins. Il fut précédé d'un député, accompagné de cent vingt hommes des plus robustes, armés d'arcs, de fléches, de massues & de javelots, & ornés, suivant la coutume du pays, de colliers, de coquilles choisies, de bracelets, de dents de poissons, de ceintures garnies de boules d'argent, avec des plaques rondes d'or, d'argent & de cuivre, dont on entendoit le son à mesure qu'ils s'avançoient. La commission de ce député se bornoit à un simple compliment, pour annoncer l'arrivée du Roi, après quoi il fit élever pour ce Prince une espece de tente, formée de branches de palmier, de laurier, & d'autres arbres odoriférants.

Ils sont visités par Saturiova.

Laudonniere ayant remarqué que

de cet endroit qui étoit élevé, Saturiova pourroit voir tout ce qui se pafferoit dans les retranchements des François, fit les difpofitions néceffaires pour combattre avec fuccès, s'il étoit attaqué par les Indiens: mais ils ne venoient que dans des vues pacifiques. Le Roi arriva précédé de huit cents hommes, bienfaits, robuftes, exercés à la courfe, & tous armés en guerre. Ils étoient fuivis de cinquante jeunes gens, qui lui fervoient de gardes du Corps, & qui portoient des traits & des javelots. Le Prince avoit à fa droite fon Négromancien, & à fa gauche fon premier Confeiller d'Etat, qui l'accompagnoient toujours dans les occafions importantes: & à quelque diftance étoient vingt joueurs de flutes, dont les inftruments compofés de rofeaux percés de deux trous, rendoient un fon fi baroque & fi difcordant, qu'on pouvoit les regarder comme une mufique infernale. Saturiova entra feul dans le lieu qui lui étoit préparé: s'y affit à platte terre, comme nous voyons affeoir les finges, & regarda quelque temps les François qui étoient rangés en

Découverte de la Floride. Chap. XIII. An. 1564.

ordre de bataille. Il manda ensuite Laudonniere, qui se rendit dans sa tente avec son premier Capitaine Ottigni, un de ceux qui entendoit un peu la langue; & le Prince leur fit un très long discours, qu'ils ne comprirent qu'en partie: cependant ils en entendirent assez pour connoître qu'il leur demandoit qui ils étoient: pourquoi ils étoient venus plutôt dans ses Etats, que dans ceux de tout autre: & quelle étoit leur intention. Le Commandant répondit par le Capitaine la Caille, qui pouvoit se faire entendre du Prince: qu'il étoit envoyé par un Monarque très Puissant, nommé le Roi de France, lequel désiroit faire alliance avec lui, être l'ami de ses amis, & l'ennemi de ses ennemis. Cette réponse parut très agréable à Saturiova: on se fit réciproquement des présents en signe d'amitié, & il sortit de sa tente pour voir de plus près les travaux des Européens. Il regarda leurs armes avec admiration, particuliérement l'artillerie: examina les retranchements en dedans & en dehors, & demanda quel en étoit l'usage. On lui dit qu'ils

toient destinés à renfermer un grand difice, capable de contenir tous les ommes qu'il voyoit, & qu'on al- oit y construire des cabanes. Ce tra- ail lui plut beaucoup, & il marqua e plus grand désir de le voir avan- er en peu de temps ; ce qui donna ccasion à Laudonniere de lui de- nander quelques-uns de ses gens our aider les Européens. Il y onsentit avec joie, & envoya qua- re-vingts hommes accoutumés à por- er de lourds fardeaux, ce qui sou- agea beaucoup les François, & avan- ça considérablement l'ouvrage.

Découverte de la Floride. Chap. XIII. An. 1564.

On construit le fort Carolin.

Animés par le désir de se garantir de toutes sortes d'ennemis, & de se mettre à couvert contre les injures de l'air, Gentilshommes, Officiers, Soldats, Ouvriers & Matelots tra- vailloient avec une ardeur égale pour le conduire à sa perfection. Ils étoient encore excités par l'envie de se faire une retraite, où ils pussent déposer les richesses immenses qu'ils espé- roient acquérir dans peu : mais bien loin de voir leur attente remplie, ils tomberent bien-tôt dans une si gran- de disette de boisson & de vivres, que chacun fut réduit par jour à un

Découverte de la Floride. Chap. XIII. An. 1564

verre d'une eſpece de cidre coup avec moitié d'eau, & que ſi l'on n'a voit reçu quelques ſecours des hab tants, toute la Colonie auroit pé de miſére. Pour remédier à cette d ſette, Laudonniere fit conſtruire deu barques de trente à quarante pied de longueur, afin de s'en ſervir à re monter la riviere, & à parcourir l côte, dans l'intention de cherche de toutes parts les proviſions néceſ ſaires.

Mécontentements dans la colonie.

Entre les compagnons de Laudonniere étoient, comme nous l'avons déja remarqué, un aſſez grand nombre de Gentilshommes, élevés dans la délicateſſe trop ordinaire à la nobleſſe Françoiſe. Semblables à tous les autres avanturiers, ils n'avoient enviſagé que la fortune brillante, à laquelle ils comptoient parvenir, & croyoient que la fatigue du voyage étoit l'unique peine qu'ils duſſent eprouver. Quand ils ſe virent au contraire réduits à la diſette, obligés de partager les travaux les plus rudes, dans un pays où ils ne voyoient aucune apparence d'or, ils commencerent à fatiguer Laudonniere de leurs plaintes. Le Commandant y fit peu d'at-

ention, & son caractere trop facile, e livrant à trois ou quatre flatteurs ui s'étoient emparés de son esprit, ne marqua que du mépris pour es militaires qu'il auroit du particuérement ménager, & l'enthouziasne de leur Secte se joignant à leurs laintes, ils lui reprocherent avec mertume, de n'avoir eu aucune atention au salut des ames, & de n'aoir amené avec lui aucuns Minisres. En effet Laudonniere avoit comnis cette faute contre les ordres exrès de l'Amiral, & contre les réles de la bonne politique qui enseigne à tous les chefs d'avoir des gens ffidés, qui sachent gagner les esrits du peuple, & le plier aux voontés du Commandant.

Découvertes des François.

Les barques des François n'étoient pas demeurées inutiles : Laudonniere avoit envoyé son Lieutenant Ottigni à la découverte, & après être remonté environ vingt lieues, il trouva les Timagoas, avec lesquels Saturiova étoit en guerre. Ils reçurent très bien les Européens, & leur dirent qu'ils n'avoient point d'or, mais qu'ils pouvoient les conduire dans un lieu où ils en trouveroient. Ot-

Découverte de la Floride. Chap. XIII. An. 1564.

tigni envoya un de ses hommes ave eux, & voyant qu'après l'avoir a tendu quelque temps, il n'en avo aucunes nouvelles, il remonta en core dix lieues pour le chercher. L François le rejoignit chargé d'un pe d'or, & lui dit que les habitants pro mettoient de lui en faire trouver da vantage dans le pays du Roi Maïe ra: il se confia encore à leur condu te, & d'Ottigni revint à la forteresse

Quinze jours après, le Françoi ne revenant point, Laudonniere fi partir le Capitaine Vasseur avec quel ques troupes pour le chercher. Il remonterent la riviere pendant deux jours, & apprirent qu'il étoit passé dans le pays du Roi Mollava, l'un des vassaux du grand Roi Outina. S'étant rendus auprès de Mollava, qui les traita avec bonté, ils y retrouverent leur homme chargé de dix marcs d'argent: apprirent qu'Outina commandoit à quarante Rois, & qu'il étoit le plus puissant ennemi de Saturiova, qui en comptoit trente entre ses Vassaux.

Laudonniere refuse du secours à Saturiova.

Cependant Saturiova envoya à Laudonniere une députation pour lui demander de se mettre en marche

ec lui contre d'autres Indiens, avec
quels il étoit en guerre, confor-
ément à la promesse qu'il lui avoit
te, de se déclarer ami de ses amis,
ennemi de ses ennemis. Le Com-
andant, qui par les différents voya-
s de ses gens avoit appris qu'il ne
uvoit espérer de trouver de l'or,
e dans les monts Apalaches, &
e pour y parvenir il falloit paf-
r par des pays sous la domination
s ennemis de Saturiova, avoit ré-
lu de faire alliance avec eux, par-
culiérement avec Outina, qui étoit
plus puissant. Il fit une réponse
nbigue au député, ce qui déter-
ina le Roi à se rendre en personne
Fort. Il reconnut bien-tôt que cet
uvrage n'étoit pas un simple loge-
ent pour les Européens, étant en-
ironné d'un rempart & d'un fossé
ssez large & profond, avec une pa-
ssade du côté de la riviere, sans au-
re issue qu'une entrée étroite & d'un
ccès difficile. Il avoit amené douze
u quinze cents hommes: mais le Ca-
itaine la Caille lui dit au nom du
Commandant, qu'il ne pouvoit être
dmis dans le Fort, auquel on avoit
lonné le nom de Carolin, qu'après

Découverte de la Floride. Chap. XIII. An. 1564.

avoir renvoyé son monde, ou se
lement avec vingt hommes de
suite. Frappé de ce message, Sat
riova prit le parti de dissimuler,
entra avec le nombre prescrit: ma
à peine eut-il mis le pied dans
Fort, que sous prétexte de lui fai
honneur, les tambours & les trom
pettes commencerent à se faire en
tendre, & ce bruit fut suivi d'un
décharge d'artillerie, qui lui cau
la frayeur la plus excessive. On l
dit en même-temps que ses gen
épouvantés prenoient la fuite de tou
tes parts, & il en fut d'autant moin
surpris, qu'il leur en auroit montr
l'exemple, s'il n'eut pas été dans l
Fort. Cependant il somma Laudon
niere de sa parole, lui dit que so
armée étoit prête à partir: que le
Rois ses Vassaux étoient assemblés
& qu'il avoit fait toutes les provi
sions nécessaires. Le Commandan
François s'excusa de l'accompagner
& il partit seul pour son expédi
tion.

Il se fait remettre les lettres des François.

La frayeur de Saturiova & de se
gens, ayant rendu le nom Françoi
célébre dans tout le pays, Lau
donniere résolut de renvoyer un

iſſeau en Europe, ſous les ordres
Capitaine Pierre. Un grand nom-
e de ceux qui l'accompagnoient
ſiroient ardemment profiter de
tte occaſion pour retourner dans
ır patrie ; entre ceux qui le lui de-
ınderent avec le plus d'inſtances,
: un jeune homme nommé Moril-
:, & le Commandant le lui pro-
it, à condition qu'il lui remettroit
utes les dépêches dont on le char-
roit pour l'Europe, promettant de
: les ouvrir que lorſque le vaiſſeau
roit en mer.

Parmi les lettres qui furent ainſi
miſes à Laudonniere, il en trouva
ıelques-unes d'un jeune François
: famille honnête, nommé de Giè-
re, par leſquelles il marquoit que
Commandant bien loin de faire l'u-
ıge convenable des cinquante mille
cus qu'il avoit reçus du Roi pour
ı Colonie, n'y avoit conduit aucu-
es des proviſions néceſſaires ; qu'il
onnoit toute ſa confiance à des flat-
eurs ; mépriſoit les gens de bien,
c avoit totalement négligé de leur
onner les ſecours ſpirituels, n'ayant
mené aucun Miniſtre. Ces lettres
uroient pu être fatales à de Gièvre :

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1564.

mais comme il étoit fort aimé, il f
averti de la trahiſon de Morillac,
eut le temps de ſe ſauver dans l
bois pour éviter la colere du Com
mandant.

CHAPITRE XIV.

Révolte d'une partie des gens de Lau donniere : Ils le mettent aux fers Ils s'emparent d'une barque, & paſ ſent dans la nouvelle Eſpagne. Lau donniere refuſe de prendre part aux affaires des Indiens. Les révoltés fon quelques priſes : Ils ſont ſurpris & ſe ſauvent : Leur retour à la Flori de. Laudonniere fait punir les chef & la tranquillité eſt retablie.

Révolte ouverte dans la colonie.

LA conduite que Laudonnier avoit tenue pour ſe rendr maître des ſecrets des François, ne ſervit qu'à irriter de plus en plus les eſprits. Tous faiſoient les mêmes plaintes que de Gièvre avoit écrites, & ne doutant pas que le Comman- dant n'en fut également inſtruit, ils réſolurent de ne plus rien ménager

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1564.

ec un homme qui avoit droit de
garder chacun d'eux comme son
nemi. Ils formerent un complot,
i commenca d'abord par cinq ou
, & dans lequel ils se trouverent
peu de temps au nombre de tren-
: ils connoissoient trop la probité
l'attachement de la Caille au Com-
ındant, pour lui proposer d'y en-
er : mais il s'adresserent à lui pour
'il portât leurs plaintes à Laudon-
ere, & lui exposât le projet qu'ils
oient formé. En conséquence il le
ia de se rendre au lieu d'assemblée
en présence des mutins il lui fit un
scours, où en lui déclarant qu'ils
reconnoissoient toujours pour le
eutenant du Monarque François,
lui représenta que ceux, au nom
esquels il parloit, étoient pour la
uspart des Gentilshommes aisés,
ii avoient quitté volontairement,
our le suivre, les douceurs de leur
itrie : qu'ils étoient exposés au dan-
er de périr, faute de vivres au mi-
eu des sauvages, dont on ne pou-
oit en espérer que par des échan-
es, & qu'il ne restoit rien à leur
onner pour en obtenir : que pour
révenir l'extrême disette où ils al-

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1564.

loient tomber, ils demandoient qu
ſans perdre de temps il fît radoube
le vaiſſeau qui lui reſtoit, afin de le
tranſporter dans la nouvelle Eſpa-
gne dont il étoient voiſins, où ils ob-
tiendroient des vivres, ſoit à pri
d'argent, ſoit par quelque autre voie
& il finit en ajoutant que ſi l'on con-
noiſſoit quelque moyen plus facil
pour s'en procurer, ils étoient éga-
lement diſpoſés à le prendre.

Laudonniere répondit en peu d
mots, qu'il n'étoit pas tenu de leu
rendre compte de ſa conduite : qu'i
avoit pluſieurs tonneaux remplis d'ef-
fets, avec leſquels ou auroit des vi-
vres des Indiens : qu'il ne permettroi
jamais qu'on allât dans la nouvell
Eſpagne, mais qu'on pourroit mon-
ter ſur les deux barques pour côtoye
le rivage de la mer juſqu'à trente ou
quarante lieues, ce qui leur donne-
roit plus de proviſions qu'on n'en
auroit beſoin.

Laudonniere eſt mis aux fers par les mutins.

La crainte de manquer de vivres, n'étouffoit pas l'amour de l'or. Lau-
donniere envoya quelques gens dont
il étoit ſûr dans les Etats du Roi
Outina : ils en apporterent une pe-
tite quantité, & il fut mis dans le
tréſor,

réſor, contre la promeſſe qu'il avoit aite de partager tout en commun. Ce manque de foi augmenta encore es murmures, & enfin les conjurés éſolurent d'obtenir par force la perniſſion de paſſer dans la nouvelle Eſpagne. Ils attirerent dans leur parti e plus grand nombre des ſoldats. Un nſigne hypocrite nommé Desfourneaux ſe mit à leur tête avec un Génevois nommé Etienne, & deux autres François la Croix & Seigneur. Desfourneaux avec vingt hommes armés ſe rendit au milieu de la nuit chez Laudonniere : s'empara des clefs du tréſor & des magazins : lui mit les fers aux pieds, & le fit conduire ſur e vaiſſeau, où il le laiſſa à la garde de deux ſoldats. Les autres conjurés allerent en même-temps chez le Lieutenant d'Ottigni, & chez l'Enſeigne d'Erlac pour les déſarmer, & leur firent jurer, ſous peine de mort, de ne point ſortir de leurs maiſons avant e jour. Leur projet étoit de tuer la Caille, & ils ſe rendirent chez lui à cette intention : mais il avoit été averti, & s'étoit ſauvé dans les bois, où il demeura caché juſqu'à leur départ.

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1564.

Pour donner quelque ſanction au

Ils partent,

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1564.

voyage qu'ils avoient résolu de faire & pour que les Espagnols ne fussen pas en droit de les regarder comm des Pirates sans aveu: Desfourneau dressa une commission qu'ils force rent Laudonniere de signer, par la quelle en sa qualité de Lieutenan pour le Roi, il leur accordoit la per mission, attendu la disette de vivres de passer dans la nouvelle Espagn pour s'en procurer, & prioit le Commandants, Magistrats & autre Sujets du Monarque Espagnol de leu accorder les secours dont ils auroien besoin. Ils mirent sur les deux gran des barques tout ce qu'ils puren trouver de munitions & de provi sions dans les magazins: choisiren deux pilottes Levasseur & Tren char, & partirent du Fort le 8 d Décembre, en traitant de lâches & d'esclaves tous ceux qui n'avoient pa voulu se joindre à eux, & en menaçant de les écraser, si on refusoit d les recevoir quand ils reviendroien comblés de richesses.

pour la nouvelle Espagne.

On apporte au fort quelques richesses.

Lorsque les mutins furent partis, Laudonniere remis en liberté, fit revenir auprès de lui la Caille, & aprè avoir fait la revue des François qu

ui étoient demeurés attachés, il leur it prêter un nouveau ſerment d'être oujours fideles au Roi, & de réſiſter tous ſes ennemis, au nombre deſuels on mit ceux qui venoient d'aandonner la Colonie. Cependant la ocheferiere que le Commandant voit envoyé vers les montagnes, fit emettre au Fort pluſieurs préſents u'il avoit reçus des trois Souverains nnemis d'Outina. Ils étoient compoés de plaques rondes d'or & d'argent, e boucliers auſſi d'argent, mais non urifié, & mêlé de beaucoup de cuire : de carquois couverts de très bels fourures, & dont toutes les fléhes étoient garnies de pointes d'or; e pluſieurs tapis de plumes : de ncs travaillés avec beaucoup d'art, de pierres vertes & rouges en forle de coin, qui ſervoient à mettre tranchant des haches. Laudonniere ar reconnoiſſance leur envoya quelues piéces de groſſes étoffes friſées, es haches, des ſcies & quelques uincailleries de celles qui ſe vendent plus bas prix dans les boutiques de aris, dont ils parurent très ſatisits.

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1564.

Ce commerce cauſa beaucoup de

Les Indiens

sollicitent le secours des François.

jalousie à Outina & à ses sujets, qu
ne parloient plus des François qu
sous le nom d'ennemis : mais la Ro
cheferiere avoit trouvé un autre che
min pour revenir au fort, en descen-
dant quelques petites rivieres qui s
déchargeoient dans la mer, sans pas
ser par les Etats de ce Prince. Il en-
voya à Laudonniere un Gentilhomm
Poitevin nommé Groutaut, qui l'a-
voit toujours accompagné dans se
voyages auprès des trois Princes. I
dit au Commandant, que l'un d'eu
étoit disposé à entrer en guerre ave
ses ennemis : qu'il demandoit à Ro
cheferieres de contracter alliance ave
les François ; & que si on vouloi
lui fournir cent hommes armés d
mousquets, il remporteroit certaine-
ment la victoire, ce qui les rendroi
maîtres des monts Apalaches. Roche-
ferieres qui ignoroit les troubles d
fort, & la désertion d'une partie de
François, n'avoit fait aucune diffi-
culté de promettre du secours à c
Prince : mais Laudonniere affoibli
jugea que s'il envoyoit autant d'hom-
mes dans les montagnes, il ne lui e
resteroit pas assés pour défendre l
forteresse, ce qui le détermina à re-

Découverte de la Floride.

Chap. XIV.

An. 1564.

On amène deux Espagnols qui étoient depuis quinze ans avec les Sauvages.

ıoncer à d'auſſi grands avantages, uſqu'à ce qu'il eût reçu des ſecours de ·rance.

Les Indiens continuoient toujours ı faire des échanges avec les François; l en vint deux au nom du Roi Maracou, qui habitoit à dix ou douze ieues du fort Carolin du côté du Midi, ɔour faire quelque compliment à Laulonniere de la part de ce Prince. Ils lui ıpprirent qu'il y avoit deux étrangers ıui habitoient depuis long-temps auɔrès de deux autres Rois, nommés Ouachaquara & Mathiaca : Le Commanlant ſoupçonna qu'ils étoient Chréiens, & fit prier tous les Rois voiins de lui envoyer ceux qui pourroient être dans leurs Etats, avec ɔromeſſe de les bien récompenſer. Les léputés engagés par les préſents que eur firent les François, amenerent ɔientôt ces deux hommes dans le fort, & on les reconnut pour des Eſpagnols. Ils étoient entierement nuds, ſans autre couverture que leurs cheveux qui leur deſcendoient preſqu'aux jarets, & quoiqu'ils fuſſent Chrétiens d'origine, ils s'étoient tellement familiariſés avec les mœurs du pays qu'ils habitoient, que ceux des Eu-

Découverte de la Floride Chap. XIV. An. 1564.

ropéens leur parurent d'abord étrangers. Laudonniere leur fit donner des habits : ils couperent leurs cheveux qu'ils voulurent conſerver, & l'on trouva que l'un d'eux avoit caché dedans une petite quantité d'or, qui valoit environ vingt-cinq écus. On apprit qu'ils s'étoient ſauvés quinze ans auparavant d'un nauffrage près de Calos où leur vaiſſeau avoit été briſé ſur les rochers qu'on appelle des Martyrs : que le Roi du pays s'étoit emparé de toutes les richeſſes qu'on avoit pu retirer tant de ce vaiſſeau que de deux autres qui avoient péri en même temps: qu'il avoit donné tous ſes ſoins à ſauver la vie à un grand nombre d'Eſpagnols, entre leſquels étoient pluſieurs femmes mariées, & que depuis ce temps elles vivoient avec leurs enfants auprès de ce Prince, qui étoit le plus bel homme & le plus grand Roi de toutes les Indes, très vaillant, très puiſſant & très riche, tant par le commerce qu'il faiſoit avec ſes voiſins, que par les dépouilles des vaiſſeaux Européens qui périſſoient ſouvent ſur ſes côtes. Ils ajouterent qu'il avoit amaſſé un tréſor en or & en argent de la hauteur d'un homme &

de la grosseur d'un tonneau : que les femmes qui dansoient dans les jours de rejouissances étoient si chargées de plaques d'or pendues à leurs ceintures, qu'elles avoient peine à faire leurs sauts, & que les hommes en portoient de même : que les Sujets du Monarque avoient pour lui la plus grande vénération, parce qu'ils croyoient que par des cérémonies magiques il procuroit la fertilité à leurs terres : que pour les entretenir dans cette superstition, il se renfermoit souvent avec quelques confidents dans un lieu destiné à faire ses conjurations, & qu'on mettoit à mort tous ceux qu'une curiosité indiscrete faisoit approcher trop près de ce lieu sacré : que dans le temps de la moisson ce Roi barbare faisoit sacrifier un homme, & qu'on réservoit particulierement les Espagnols pour servir de victimes : enfin ils assurerent qu'avec cent Mousquetaires il seroit aisé de s'emparer de toutes ses richesses, le pays n'étant pas fort éloigné, puisque sa distance au promontoire le plus méridional n'étoit que de quinze à dix-huit lieues.

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1564.

Pendant qu'on tiroit tous ces éclair- Laudonniere

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1564.

cissements des deux Espagnols, Satiriova envoya une députation pour demander avec de nouvelles instances que les François lui fournissent des troupes contre Outina, & Laudonniere reçut un grand nombre d'autres députés des Princes alliés de Saturiova pour le presser de se joindre à eux. Il étoit de l'intérêt des François de ménager Outina, & de se conserver l'amitié des Caciques voisins : aussi Laudonniere, bien loin de vouloir entrer dans leurs demêlés, ne songea qu'à les reconcilier. Ils y parurent disposés, & promirent même de le laisser le maître des conditions : mais il se tint toujours sur la reserve, sachant par lui-même, & par les Espagnols qui connoissoient à fond les mœurs des Indiens, que ces nations étoient d'autant plus à craindre qu'elles marquoient plus de condescendance & d'amitié.

refuse de prendre part aux affaires des Indiens.

Le Commandant François avoit fait construire deux nouvelles barques, sur l'une desquelles il envoya quelques-uns de ses gens suivre la côte septentrionale vers l'endroit où Ribaut avoit débarqué en 1562. Ils y trouverent le Roi Adusta qui en-

voya des préſents de maïz, de fèves, de Cerfs, de peaux de bêtes, & d'autres effets du pays, en le priant de venir s'établir dans ſon canton, où il promettoit de lui fournir tout ce qui lui ſeroit néceſſaire, & des vivres en abondance. Laudonniere ne crut pas devoir changer le lieu où il avoit établi ſa Colonie, & il y eût alors une ſi prodigieuſe quantité de pigeons de paſſage que pendant ſept ſemaines les François en tuerent chaque jour plus de deux cents. Il envoya auſſi une députation à la Reine Hiovacara, qui étoit veuve, & la plus belle perſonne du pays; ſes ſujets avoient pour elle une ſi grande vénération, que jamais ils ne permettoient que ſes pieds poſaſſent ſur la terre, & ils la portoient toujours ſur leurs épaules: elle fournit auſſi beaucoup de vivres aux François, qui par le ſecours des Indiens ſe trouverent ainſi dans l'abondance: mais elle ne pouvoit être que paſſagere tant qu'ils négligeoient la culture des terres, à laquelle ils parurent ne faire jamais aucune attention.

Nous n'entrerons pas dans le détail de tous les endroits que parcoururent les gens envoyés par Laudonniere,

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1565.

ils ne trouverent nulle part aucunes marques qui leur indiquassent des mines d'or ou d'argent : seulement vers les montagnes des Apalaches dans le voisinage d'Outina, ils virent que les habitants avec de gros roseaux tiroient le sable de quelques torrents qui venoient de ces montagnes, & qu'ils le trouvoient mêlé de quelques grains d'or, & d'autres de cuivre, ce qui leur fit juger qu'il y avoit des mines. Des connoissances aussi superficielles ne peuvent suffire pour décider s'il y auroit eu quelque avantage à faire des recherches plus particulieres. Personne n'ignore que dans plusieurs Royaumes de l'Europe, on trouveroit de ce précieux métal en diverses montagnes, & nous en avons quelques-unes en France où l'on ne peut douter qu'il n'y en ait assés abondamment; mais les frais d'exploitation en seroient si considérables qu'un sage Gouvernement préfére d'employer le travail des hommes à la culture des terres, plutôt qu'à recueillir des richesses dont la valeur n'est qu'imaginaire.

Les révoltés s'emparent de plusieurs vaisseaux Espagnols.

Il est temps de parler des révoltés qui avoient abandonné la Colonie. Ils

prirent la route de l'Isle de Cuba, & s'emparerent presque sans difficulté de plusieurs vaisseaux, où ils trouverent quantité de cassave, d'huile d'olive, & de vin d'Espagne. S'ils n'avoient eu en vue que de se garantir de la disette, ils auroient eu lieu d'être contents : mais leur cupidité ne pouvoit se contenir dans des limites aussi étroites: ils firent des descentes dans plusieurs Isles, & s'enrichirent tellement par le pillage, qu'on prétend que le moindre soldat eût plus de deux mille écus pour sa part. Enfin ils se rendirent maîtres après un combat assés opiniâtre d'un bâtiment leger où ils prirent le Gouverneur de la Havane avec ses deux fils, & ils ne douterent pas qu'ils n'en tirassent une rançon considérable; en effet ce Seigneur convint avec eux du prix de sa liberté, & pour se la procurer plus promptement, il leur proposa d'envoyer un de ses fils à terre avec une lettre pour que sa femme fit remettre sans perdre de temps la somme convenue. La prudence auroit demandé qu'ils chargeassent un des leurs de cette lettre : mais ils se contenterent d'en avoir fait la lecture, & sans penser que le jeune homme pouvoit

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1565.

être chargé d'ordres particuliers, ils attendirent tranquillement ſon retour. Ils eurent bientôt de ſes nouvelles; la femme du Gouverneur inſtruite de ce qui ſe paſſoit, ne perdit pas un inſtant à faire aſſembler toutes les barques & tous les bâtiments qu'on pût trouver : les François furent environnés : vingt-ſix ſe jetterent dans une barque, où ils étoient moins expoſés à l'artillerie, & ſauverent leur vie & leur liberté en combattant comme des hommes déſeſpérés, ſans que les Eſpagnols puſſent s'en rendre maîtres: mais les autres tomberent en leur pouvoir avec toutes les richeſſes qu'ils avoient pillées, & on les envoya priſonniers en Eſpagne & en Portugal.

Les mutins réduits à un petit nombre, & ſans aucunes proviſions ſe remirent en mer : le pilote Trenchart qu'ils avoient emmené par force de la Floride, aidé de quelques matelots plus prudents que les autres, leur en fit reprendre la route. Les chefs des mutins furent dans la plus grande colere quand ils ſe virent dans un pays où ils avoient tout à redouter s'ils tomboient entre les mains du Commandant : cependant contraints par la diſette à

chercher quelques secours de vivres, ils jetterent l'ancre à l'entrée de la riviere de Mai pour en obtenir des Indiens. Ceux-ci en donnerent avis aussi-tôt à Laudonniere, qui par le conseil de la Caille envoya de nuit ses gens dans les barques qu'on put rassembler; ils monterent dans celle des mutins qui furent tous pris & conduits au fort. Les trois chefs furent condamnés à mort juridiquement, & exécutés : les autres obtinrent leur grace après une sévere réprimande, & la tranquilité fut retablie dans toute la Colonie.

L'abondance qui avoit regné parmi les François ne fut pas de longue durée : les Indiens voyant qu'ils n'avoient plus rien à échanger, & irrités des insultes que quelques-uns leur avoient faites, abandonnerent plusieurs lieues à la ronde le pays qui entouroit le fort. Au lieu de s'attacher à les ramener par la douceur, le Commandant suivit les conseils imprudents de ceux qui crurent qu'en mettant le feu aux cabanes des habitants, ils préféreroient d'apporter des vivres plutôt que de voir détruire leurs habitations. Ce moyen bien loin de réussir, les

Découverte de la Floride. Chap. XIV. An. 1565.

éloigna tellement des Européens que tout le pays ne parut plus qu'un déſert. Nous n'entrerons pas dans le détail de diverſes eſcarmouches que les François eurent avec les Indiens, qui alors ſe déclarerent ouvertement leurs ennemis, & écarterent les vivres, de façon que la diſette les réduiſit (dit l'Auteur latin que nous ſuivons,) à n'avoir plus que la peau ſur les os. Enfin Laudonniere privé de toute eſpérance de ſecours dans le pays, & n'en attendant plus de France après dix-huit mois de ſéjour, réſolut de radouber le ſeul vaiſſeau qui lui étoit reſté & de revenir en Europe.



CHAPITRE XV.

Secours apporté par une escadre Angloise. Ribaut retourne à la Floride : Arrivée de huit vaisseaux Espagnols : Ribaut se met en mer pour les combattre : Ses vaisseaux sont détruits par une tempête. Les Espagnols s'emparent du Fort : Laudonniere revient en Europe : Ribaut est massacré avec la plus grande partie de ses gens.

Une escadre Angloise donne du secours aux François.

LA misere avoit tellement abbattu les forces des François, que les ouvriers pouvoient à peine remplir leurs fonctions pour mettre le vaisseau en état d'entreprendre le voyage, quand on fut tout-à-coup surpris par la vue de plusieurs voiles. On avoit tout à craindre de la part des Espagnols, qui pouvoient se venger sur toute la Colonie des insultes de quelques particuliers : mais on fut détrompé agréablement quand on reconnut que c'étoient des bâtiments anglois, sous les ordres de Hawkins.

Découverte de la Floride.

Chap. XV.

An. 1565.

Il se rendit au fort, & donna de prompts secours aux gens de Laudonniere, qui fit avec lui plusieurs échanges. Le désespoir seul avoit fait espérer de se servir du vieux bâtiment pour revenir en Europe : il étoit presque impossible qu'il pût faire la route, & comme un vaisseau étoit alors plus nécessaire aux François que des pieces d'artillerie, on en donna plusieurs à Hawkins, qui de son côté fournit une bonne barque, de la farine pour faire du biscuit, des fèves & des pois en quantité suffisante pour entreprendre le voyage.

Ribaut revient à la Floride.

Avant de se mettre en mer, Laudonniere jugea qu'il devoit détruire le fort qu'il avoit construit, crainte que les Espagnols ou les Indiens ne s'en emparassent, ce qui auroit rendu l'accès du pays plus difficile aux François s'ils avoient voulu y revenir. Ils commençerent à y travailler avec ardeur, pour que rien ne pût retarder leur départ; ils en avoient déja détruit la plus grande partie, quand on avertit Laudonniere qu'il paroissoit sept voiles vers l'embouchure de la riviere. Plus leurs craintes furent vives à cette nouvelle, plus leur joie

fut complette, quand ils apprirent que c'étoient des navires françois commandés par Jean Ribaut. Trois entrerent dans la riviere, & les quatre autres resterent à l'ancre vers l'embouchure. La satisfaction fut égale de part & d'autre : Ribaut vit avec le plus grand plaisir que tout ce qu'on avoit publié en France contre Laudonniere n'avoit aucun fondement, & que sa conduite étoit sans reproche. Bien loin de songer à embarquer les troupes du fort, on ne s'occupa plus que du soin de le rétablir, & de prendre les moyens de former un établissement plus solide.

Arrivée de huit vaisseaux Espagnols.

Sept ou huit jours après l'arrivée de Ribaut, les Gentilshommes, les soldats, & presque tous les matelots étant descendus à terre, à l'exception d'un petit nombre destiné à la garde des quatre vaisseaux restés à l'embouchure de la riviere, on apperçut vers quatre heures du soir six gros navires, qui venoient sur les François, & on les reconnut bientôt pour Espagnols. Ceux qui étoient demeurés dans les bâtiments de Ribaut n'eurent que le temps de couper leurs cables, & de gagner la mer : les Espagnols voulu-

Découverte de la Floride.

Chap. XV.

An. 1565.

rent leur donner la chasse, mais le François plus fins voiliers leur échaperent aisément. Aussi-tôt que Ribau fut instruit de cet événement par de soldats qui se promenoient sur le rivage, il fit mettre ses troupes sous le armes, au nombre de cinq à six cent hommes, armés de mousquets, & il se tinrent sur la côte, prêts à monter dans les vaisseaux si les matelots les y ramenoient. On passa la nuit au bivouac, & le matin on revit l'un après l'autre les quatre vaisseaux, qui faisoient des signaux pour avoir du monde. Ribaut craignit d'abord que les Espagnols ne s'en fussent emparés, & que ces signaux ne fussent une ruse pour surprendre les François. Cependant ils monterent dans les barques, & dans les autres navires, disposés à tout événement. Le vent contraire empêchoit les quatre de gagner la côte, mais un matelot fut assés hardi pour se jetter en mer au péril de sa vie ; on le reçut dans une chaloupe, & il remit à Ribaut une lettre du Capitaine Cosset qui lui marquoit que les Espagnols au nombre de huit vaisseaux après avoir manqué de s'en rendre maîtres, & tiré plusieurs volées de

anon, avoient fait une descente à six nilles des François, & débarqué une grande quantité de Négres, chargés le pelles & de hoyaux, ce qui fit juger qu'ils avoient dessein de se retrancher.

Ribaut se met en mer pour combattre les Espagnols.

Ribaut communiqua cette lettre u Conseil, composé de près de rente Capitaines, de beaucoup de Gentilshommes, & des principaux l'entre les autres Officiers. Le plus grand nombre & les plus sensés furent d'avis de rétablir le fort en diligence, & d'aller par terre sans perdre le temps au lieu où étoient débarqués les Espagnols, afin de les en chasser. Ribaut fut d'un avis contraire, fondé sur une lettre de l'Amiral qu'il avoit reçue en s'embarquant, & qui étoit conçue en ces termes: « Comme nous étions prêts » à signer ces présentes : nous avons » été assurés du partir de Pierre de Me- » lendez pour aller vers la Nouvelle- » France ; votre devoir est de prendre » garde que les Espagnols n'attentent » rien à l'encontre de nous, comme » il est raisonable que nous n'entre- » prenions rien contr'eux sans occa- » sion. » Il conclut de cet ordre qu'on ne devoit pas laisser échaper les enne-

Découverte de la Floride. Chap. XV. An. 1565.

mis : mais qu'il falloit monter sur le vaisseaux, & se rendre maître de leurs pendant que la plus grande pa tie des troupes étoit à terre, jugean qu'il seroit aisé de détruire ou d prendre ensuite ceux des Espagnol qui étoient débarqués.

Laudonniere qui connoissoit par faitement à quels dangers on s'expo soit en suivant ce projet dans un saison aussi orageuse, fit de vives re montrances, mais il fut obligé de cé der au sentiment de Ribaut. Celui-c prit d'Ottigni & d'Erlac dans ses vais seaux, & mit à la voile, ne laissan dans le fort que Laudonniere avec un petit nombre de François pres que tous malades, ou qui n'étoient pas encore guéris des blessures qu'ils avoient reçues dans les combats contre les Sauvages. Laudonniere lui-même étoit si incommodé qu'à peine pouvoit-il quitter le lit : cependant la crainte des événements faisant retrouver des forces aux François, tous ceux qui étoient dans le fort commencerent à en relever les remparts : les femmes & les enfants mêmes les aidant autant qu'il leur étoit possible.

Ses vaisseaux

Quelques heures d'un vent favora-

le auroient conduits les François aux aiſſeaux des Eſpagnols : mais à peine voient-ils levé l'ancre, que le vent ommença à fraîchir & à leur devenir ontraire. Ils jugerent alors qu'ils auoient autant à combattre contre la iolence de la mer, que contre l'Eſadre des ennemis. En effet la tempête levint furieuſe : les vaiſſeaux furent ettés à plus de cinquante lieues en ner : après avoir lutté long-temps contre les flots ils revinrent enfin ſe priſer à la côte : mais preſque tous les hommes furent ſauvés.

Découverte de la Floride. Chap. XV. An. 1565.

ſont briſés ſur la côte.

Les Eſpagnols furent bientôt informés de la foibleſſe des François reſtés dans le fort, & quoique les pluyes fuſſent preſque continuelles, ils réſolurent de les y ſurprendre ſous la conduite d'un déſerteur. Le jour qu'ils prirent pour cette expédition M. de Laudonniere avoit confié le ſervice au ſieur de Lavigne, qui touché de compaſſion pour les ſoldats dont la pluye avoit percé les habits, & craignant qu'avec leurs autres infirmités une telle fatigue ne les mit abſolument hors d'état de ſervir, leur permit de ſe retirer pour prendre quelque repos. A peine eurent-ils

Les Eſpagnols s'emparent du fort.

Découverte de la Floride. Chap. XV. An. 1565.

quitté leurs armes que les Eſpagnol arriverent ; ne trouvant aucune dé fenſe, ils entrerent par les bréche qui n'étoient pas encore réparées, & commencerent à maſſacrer tous le François qu'ils rencontrerent, ſan même épargner les femmes ni les enfants. Au premier bruit Laudonniere ſortit de ſon lit, pour eſſayer de repouſſer leurs efforts : mais la vue des Eſpagnols le fer à la main, les cris des mourants, & la confuſion générale lui faiſant juger qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que celui de la fuite, il eut le bonheur de ſe ſauver dans les bois, où il fut joint par quelques-uns de ceux qui échaperent au carnage. Laudonniere ne les raſſembla qu'après pluſieurs jours & avec une infinité de dangers, outre la fatigue exceſſive de demeurer jour & nuit dans les forêts ou dans les roſeaux, expoſés à une pluye preſque continuelle.

Laudonniere s'échape & revient en Europe.

Quatre vaiſſeaux françois avoient péri ſur les rochers, & il en étoit reſté trois autres plus légers, commandés par Jacques Ribaut fils du Général : mais montés d'un petit nombre d'hommes, parce que le père avoit emmené tout ce qu'il avoit pu avoir de

orces, dans l'espérance de se rendre naître des navires ennemis. On lit ivec peine dans les Historiens que le eune Ribaut ne tira pas un seul coup le canon contre les Espagnols, quoiqu'ils fussent à sa portée : mais ceux qui ont voulu l'excuser prétendent qu'il ne pouvoit le faire sans que les François du fort fussent eux-mêmes exposés au feu de son artillerie. Quoiqu'il en soit Laudonniere le rejoignit avec le petit nombre de ceux qui étoient échapés au carnage. Ribaut n'avoit alors qu'un seul bâtiment, & es autres étoient moins avancés dans a riviere : les Espagnols lui firent plusieurs offres pour l'engager à se rendre par composition : mais il ne voulut écouter aucune proposition, & ne s'occupa que du soin de rejoindre les autres vaisseaux. Quand ils furent tous rassemblés, Laudonniere dit à Jacques Ribaut qu'il étoit à propos d'aller chercher son père, dont on ignoroit le naufrage : mais il lui répondit qu'il ne vouloit pas demeurer plus long-temps sur cette côte, & qu'il étoit résolu de repasser en France. Laudonniere y consentit, & comme ils avoient plus de vaisseaux qu'il ne

Découverte de la Floride. Chap. XV. An. 1565.

leur étoit néceſſaire, il lui dit qu'
croyoit à propos de brûler ceux q
étoient inutiles. Ribaut ſans autre ra
ſon que celle de le contredire refu
d'y conſentir, & Laudonniere les f
couler à fond par ſon Charpentie
Cette méſintelligence des deux Com
mandants les empêcha d'agir de con
cert par la ſuite : Laudonniere de
manda au jeune Ribaut un des quatr
Pilotes qu'il avoit ſur ſon vaiſſeau
parce qu'il n'en avoit pas un ſeul ſu
celui qui devoit le ramener en Franc
Il fut encore refuſé : cependant il mi
à la voile, eut la navigation la plu
heureuſe, gagna les côtes d'Angle
terre, & entra dans le canal de Saint
George, d'où il repaſſa facilemen
dans ſa patrie. Il n'en fut pas de mêm
de Jacques Ribaut : ſoit qu'il ait pér
en mer, ſoit que lui & ſes gens aien
été la victime des artifices & de l
cruauté des Eſpagnols, jamais on n'e
a eu de nouvelles en Europe.

Ribaut & ſes gens ſont trompés par les Eſpagnols.

Jean Ribaut & ſes gens échapés
du nauffrage, ainſi que nous l'avons
rapporté, erroient dans le pays ſans
armes, & ſans autre nouriture que les
herbes & les racines qu'ils arrachoient
dans les bois. Ils ignoroient ce qui
s'étoit

An. 1565.

s'étoit paſſé au fort, & réſolurent de s'en approcher, dans l'eſpérance de s'y rejoindre à leurs compatriotes. Après une marche très fatiguante dans un pays coupé de ruiſſeaux & de torrents, & inondés par les pluyes, ils arriverent enfin dans un bois éloigné environ de deux lieues du fort. Ribaut tenant ſes gens à l'écart, envoya ſeulement un matelot avec Levaſſeur & cinq ou ſix ſoldats dans un canot Indien. Ils approcherent du fort : reconnurent le Pavillon eſpagnol ſans avoir été découverts, & pénétrés de douleur, ils retournerent rendre compte de ce qu'ils avoient vu. Ribaut prit conſeil de ceux qui l'accompagnoient, & ſur leur avis, il envoya la Caille & quelques ſoldats pour connoître les ſentiments des ennemis, & pour ſavoir ce qu'étoient devenus les François laiſſés dans le fort. Quand les Eſpagnols virent cette petite troupe, ils firent paſſer quelques-uns des leurs ſur le rivage, & eurent un entretien avec la Caille, auquel ils dirent, que leur Commandant homme plein d'humanité avoit renvoyé Laudonniere & ſes gens en France dans un bâtiment bien pourvu de tout ce qui étoit

Découverte de la Floride. Chap. XV. An. 1565.

néceſſaire pour le voyage, & qu'i
étoit diſpoſé à en agir de même ave
les autres François. La Caille fit ſo
rapport à Ribaut, qui ajouta foi tro
aiſément aux Eſpagnols. Cependan
il prit encore l'avis de ſes gens, &
preſque tous s'écrierent qu'il n'y
avoit pas à ballancer, & qu'il valoi
mieux ſe confier à des Chrétiens, qu
de périr de miſere & de fatigue dan
des forêts incultes, à la merci de
bêtes féroces.

Ils ſont tous maſſacrés.

Quelques-uns qui connoiſſoien
mieux le caractere des Eſpagnols, &
la haine qu'ils portoient aux Proteſ-
tants, jugerent qu'il étoit très dange-
reux d'ajouter foi à leurs diſcours
mais dans l'extrêmité où l'on étoi
réduit il paroiſſoit encore plus rai-
ſonable de ſe confier à une foi dou-
teuſe, que de s'abandonner à une
mort certaine. La Caille fut renvoyé
& reçu dans le fort, où l'on prétend
que le Commandant Eſpagnol lui
donna ſa parole d'honneur que Ri-
baut & tous ſes gens auroient la vie
ſauve. Sur cette aſſurance ils ne firent
plus aucune difficulté de ſe rendre
mais l'Eſpagnol s'appuyant ſans doute
ſur le principe abominable qu'on ne

doit point de foi à des Hérétiques, les fit tous mettre à mort, & en fit pendre quelques-uns avec un écriteau, portant que ce n'étoit pas comme François, mais comme Luthériens ennemis de la Foi.

Découverte de la Floride. Chap. XV. An. 1565.

Conclusion.

Telle fut l'issue des premiers établissements que les Européens formerent dans la Floride : quelque couleur favorable que les Espagnols aient voulu donner au massacre des François, ils ne peuvent se justifier d'avoir exercé une cruauté aussi contraire au droit des gens, dans un temps où les deux nations étoient en pleine paix. Il ne paroît pas que cette conduite barbare fut la suite de l'insulte commise contr'eux par les révoltés de Laudonniere, puisque l'Escadre espagnole étoit partie d'Europe, vraisemblablement avant que la nouvelle de cette insulte y eût été portée : de plus on n'a jamais vengé sur une nation les excès de quelques pyrates qu'elle désavoue, & qu'elle fait punir aussi-tôt qu'ils tombent entre ses mains. Rien ne peut donc excuser les Espagnols : aussi les François en tirerent vengeance dans une nouvelle expédition que fit le S[r]. de Gourgues à

Découverte de la Floride.
Chap. XV.
An. 1565

la Floride où aidé des Indiens il se rendit maître du fort, & fit également pendre plusieurs Espagnols avec des écritaux, portant que ce n'étoit pas comme Espagnols : mais comme traîtres & meurtriers, après quoi ne se jugeant pas assés fort pour soutenir l'Etablissement, il remit à la voile, & la Floride demeura alors abandonnée des Européens. Ils y ont retourné depuis & y ont formé diverses Colonies : mais l'objet de cet ouvrage n'étant que l'Histoire des Découvertes & des premiers Etablissements, je croirois m'écarter de mon sujet si j'entrois dans un détail qui appartient plutôt à l'Histoire générale de l'Amérique.





DÉCOUVERTES DE FERDINAND MAGALHAENS,

Communément appellé Magellan.

CHAPITRE PREMIER.

Portrait de Magellan : Ses offres à l'Empereur ; encouragement qu'il reçoit : Il part pour son voyage : Il arrive au Cap-Sainte-Marie, & passe l'hiver près le pôle Méridional. Terre habitée par des hommes d'une grandeur excessive ; description de ce pays : On en prend deux prisonniers : Leur opinion sur le diable Sétébos, & sur ses compagnons : Quelques-uns des gens de Magellan sont pendus pour mutinerie : Découverte du Détroit qui porte son nom : Le Saint-Antoine est séparé de la flotte : Les gens de Magellan sont

MAGELLAN, Chap. I.

réduits à une grande peine dans la Mer Pacifique : Ils reconnoissent le pôle Méridional.

Commencements de Magellan.

MAGELLAN étoit un homme de beaucoup d'esprit & de courage ; il étoit né sujet du Roi de Portugal : mais il renonça au service d'Emmanuel, parce que ce Monarque lui refusa une médiocre augmentation par mois sur ses appointements. Il avoit servi avec réputation sous Albuquerque, avoit donné de grandes preuves de son habileté, & s'étoit établi un très grand renom tant dans l'Afrique que dans les Indes.

Il se retira à la cour de Castille, où il fit observer à l'Empereur qu'en examinant avec attention l'étendue des droits respectifs des deux couronnes dans les pays occidentaux, conformément à l'accord passé entre le Roi Jean II. de Portugal & les Souverains Ferdinand & Isabelle de Castille, les Isles Molucques & de Banda, fameuses pour les épiceries devoient appartenir à l'Espagne. Il entreprit ensuite avec un courage intrépide de trouver un passage pour s'y rendre du côté de l'Ouest, & c'est

MAGELLAN, Chap. I.

An. 1519.

ſans doute à cauſe de ſes recherches que ſa mémoire a été ſi maltraitée par les Ecrivains Portugais.

On lui donne le commandement d'une eſcadre.

On équipa cinq vaiſſeaux aux frais de l'Empereur ; la Trinité, vaiſſeau Amiral, auquel on donna pour Pilote un Portugais nommé Etienne Gomez : Le Saint Victor, commandé par Serviz de Mendoza : Le Saint Antoine par Jean de Carthagène : Le Saint Jacques, par Jean Serran : & la Conception par Gaſpard de Quexada. Ils étoient montés d'environ deux cents trente-ſept hommes, & Magellan fut nommé Amiral & commandant en chef de cette petite eſcadre.

Il ſe met en mer.

Ils partirent de Seville au mois d'Août 1519, & arriverent à Tényriffe le 26 de Septembre : ils ſuivirent quelque temps la côte de Guinée, & eurent un calme de ſoixante & dix jours avant de gagner l'Equateur. Quand ils l'eurent paſſé ils perdirent la vue de l'Etoile du Nord, & firent route au Nord-Oueſt, juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés au Breſil. Ils y prirent quelque repos, & y trouverent une grande variété d'excellents fruits, de très bonnes cannes de ſucre, & beaucoup d'animaux de

MAGELLAN, Chap. I. différentes eſpeces. L'endroit où ils relacherent, eſt ſitué à huit dégrés

An. 1519. au Sud de l'Equateur, dans le même continent que le Cap Saint Auguſtin.

Ils gagnerent enſuite une terre, dont la ſituation eſt à vingt-quatre dégrés & demi de latitude méridionale, habitée par des Cannibales très doux, que quelques Eſpagnols pourſuivirent ſans aucun ſujet. On en vit un des vaiſſeaux, qui leur parut être d'une taille de Géant, & d'une voix auſſi forte que celle d'un taureau. Ils trouverent une grande riviere d'eau douce, par où ils s'imaginerent pouvoir paſſer dans la mer du Sud: mais ils furent trompés dans leur attente, & il n'y avoit aucun paſſage. A l'embouchure de cette riviere qui a dix-ſept lieues de large, ils virent ſept iſles, & dans la plus grande, qu'ils nommerent Cap Sainte Marie, ils trouverent quelques pierres précieuſes.

An. 1520. Ils ſuivirent cette côte, en faiſant cours vers le Pôle ſeptentrional: découvrirent deux iſles, où ils trouverent tant de veaux marins & de penguins, qu'en une heure ils en chargerent les cinq vaiſſeaux. Ces oiſeaux

ſont noirs ; ont un gout de poiſſon, & ſont couverts d'un duvet très fin au lieu de plumes: ils ont des becs ſemblables à ceux des corbeaux, & ſont ſi gras, qu'il leur eſt preſque impoſſible de vôler. Les Eſpagnols eſſuyerent en ce lieu un furieux ouragan, qui s'appaiſa tout-à-coup dans le même-temps qu'ils virent ſur leurs manœuvres, trois feux connus ſous les noms de Saint Elme, Saint Nicolas & Sainte Claire.

Ils avancerent juſqu'au quarante-neuviéme dégré & demi de latitude Méridionale, & hyvernerent deux mois à cette hauteur, ſans voir aucune créature humaine, à l'exception d'un homme d'une grandeur exceſſive, qui vint juſqu'au Port, danſant, chantant, & jettant la pouſſiere par deſſus ſa tête. L'Amiral, qui étoit deſcendu dans une petite iſle, envoya un de ſes gens près de cet homme dans une chaloupe, & lui ordonna de faire différents mouvements en ſigne de paix. Le Géant, ſans marquer aucune crainte, vint avec lui trouver l'Amiral & les Eſpagnols, auxquels il marqua par différents geſtes, & en montrant le Ciel, qu'il

MAGELLAN, Chap. I.

An. 1520.

Il arrive dans le pays des Patagons. Description de ces peuples.

croyoit qu'ils en étoient descendus. (*f*)

Cet homme étoit d'une si grande taille, que la tête d'un Espagnol de hauteur médiocre, ne passoit que de très peu sa ceinture : il étoit gros & bien proportionné : il avoit le visage large & peint de diverses couleurs, mais principalement de jaune : des cercles rouges autour des yeux, & une espece de figure de cerf sur cha-

(*f*) De même qu'on trouve des hommes beaucoup plus petits que le commun des Européens dans quelques contrées septentrionales, il peut aussi y en avoir au-dessus de la taille ordinaire en d'autres pays, mais on n'en a pas encore eu de preuves assés complettes, & en les attendant, on est dispensé d'ajouter foi à tout ce que notre Auteur en rapporte. Le reste de son récit est confirmé par le rapport des autres voyageurs : Il est souvent nécessaire de comparer les relations de plusieurs pour ne pas croire légérement ce que quelques-uns ont cru eux-mêmes sur la foi des habitants, ou ce qu'ils ont voulu nous faire croire pour rendre leurs récits plus étonnants. Dans les pays où l'ignorance est souvent mise au nombre des vertus ; Historiens, Voyageurs & Mystiques, tout se ressent du terroir. Moins crédules en France, nous mettons toutes ces relations au creuset d'une saine critique pour en tirer l'or pur de la vérité.

que joue. Ses cheveux étoient teints de blanc, & il portoit pour habillement la peau de quelque bête, dont il paroissoit que la tête étoit très grosse, les oreilles comme celles d'un mulet, le corps semblable à un chameau, & la queue pareille à celle d'un cheval : le Géant avoit à ses pieds des especes de souliers couverts de la même peau. Il portoit à la main un arc très fort & très court, avec un paquet de fléches, faites de roseaux, à l'extrêmité desquelles étoient ajustées des pierres pointues : mais les plumes étoient assez semblables aux nôtres. L'Amiral lui donna à boire & à manger, après quoi il lui fit présent de grelots d'oiseaux de proye, d'un peigne, de quelques grains de verre, & d'autres bagatelles. On lui présenta aussi un miroir : mais quand il y eut vu son horrible figure, il recula en arriere tout effrayé, avec tant de vivacité, qu'il renversa une femme qui étoit près de lui : on le reconduisit à terre avec quatre hommes bien armés. (g)

(g) Si cet homme eût été seul de son espece, il auroit pu être aussi épouvanté de sa figure que le rapporte notre Auteur : mais

MAGELLAN, Chap. I.

An. 1520.

Il fut bientôt ſuivi d'un autre Géant encore plus grand, & armé de même. L'Amiral envoya quelques-uns de ſes gens pour lui faire compliment comme au premier, & il ne fit aucune difficulté de venir dans l'iſle, paroiſſant d'un caractere très gai, chantant, danſant, & marquant une humeur très affable. Il demeura quelque temps avec les Chrétiens, & ils lui donnerent le nom de Jean : ſa voix étoit ſonore, mais plus forte que celle des hommes ordinaires, & on lui apprit à prononcer très diſtinctement le nom de Jeſus, celui de Jean, & l'Ave Maria.

il avoit des confreres ſemblables à lui, auxquels il devoit être accoutumé. Je crois que cette ſeule circonſtance ſuffit pour fonder des doutes très raiſonnables ſur tout ce qui eſt dit de ces hommes monſtrueux. Leur appétit prodigieux paroît tenir également de la fable. Comment les Eſpagnols dans une navigation longue & douteuſe, où ils devoient craindre de manquer de vivres, purent-ils ſe déterminer à en emmener deux? Ne couroient-ils pas auſſi de grands riſques ſi ces Géants avoient réuſſi à ſe détacher? Je le répéte, la nature pouvoit leur avoir donné une ſtature au-deſſus du commun des hommes, & l'imagination ou l'amour du merveilleux a fait le reſte.

L'Amiral lui donna une chemiſe de toile, un habit blanc, un miroir, un chapeau, un peigne, avec pluſieurs bagatelles, & le renvoya à terre. Il revint le lendemain trouver les Eſpagnols, & fit préſent à l'Amiral d'une des bêtes dont il portoit la peau: mais il eſt vraiſemblable que ſes compatriotes le tuerent à cauſe de cette liaiſon avec des étrangers, car on ne le vit plus par la ſuite.

Environ quinze jours après, quatre autres Géants vinrent ſur le bord de la mer, ſans armes, ayant caché leurs arcs & leurs fléches dans des buiſſons. On ſe rendit maître par adreſſe des deux qui étoient les plus jeunes & les plus actifs: on leur donna des grains de criſtal, des ſonnetes, & d'autres bagatelles, juſqu'à ce que leurs mains en fuſſent entiérement remplies: enſuite on leur mit des fers très brillants & bien polis autour des jambes, comme pour leur faire un nouveau préſent, & ils en parurent très contents à cauſe de leur éclat. Les deux autres avoient voulu les aider à porter ce qui leur avoit été donné; mais les Eſpagnols

MAGELLAN, Chap. I. An. 1520.

s'y étoient opposés : enfin les jeunes sentant leurs jambes attachées, commencerent à soupçonner quelque tromperie, se mirent à crier comme des taureaux rugissants, & à implorer le secours du grand diable Setebos. On les mit à bord de deux vaisseaux différents : mais il fut impossible de se saisir de leurs compagnons. Neuf matelots en renverserent un avec beaucoup de peine, & lui attacherent les mains : mais il rompit bien-tôt ses liens, se leva & prit la fuite. L'autre le suivit de près ; on les poursuivit, & l'un des hommes de Magellan fut tué par une de leurs fléches.

Leurs superstitions.

Ces gens croyent que quand quelqu'un d'eux vient à mourir, dix ou douze diables dansent autour de son corps : que ces diables sont de différentes couleurs, & qu'il y en a un beaucoup plus grand que les autres, qui paroît fort joyeux dans ces sortes d'occasions. Par les gestes de l'un des prisonniers il fit entendre qu'il avoit vu quelques-uns de ces diables, qui portoit deux cornes, avec une longue queue, qui descendoit

jusqu'à ses pieds, & qui jettoit du feu de tous côtés. (*h*) MAGELLAN, Chap. I.

Magellan donna à ces peuples le nom de Patagons. Ils étoient pour la plus grande partie habillés de ces peaux dont nous avons déja parlé, ils n'avoient point d'endroits fixes pour leur habitation: mais ils transportoient par tout avec eux leurs cabanes, qui étoient aussi couvertes des mêmes peaux. Leur principale nourriture étoit la chair crue, & des racines d'une odeur agréable, nommées capax. Ils étoient très jaloux de leurs femmes: quand ils avoient quelque douleur d'estomach ils s'enfonçoient dans le gosier la tête d'une fléche pour exciter le vomissement, souvent même jusqu'au sang: pour les maux de tête, ils se faisoient une incision en croix au front, & ils se guérissoient de même quand ils avoient quelque incom- An. 1520.

(*h*) Nous avons déja vu des fraudes pieuses, qui étoient des effets de l'adresse des Prêtres idolâtres de l'Isle Espagnole, & l'on auroit sans doute découvert des ruses semblables chez les Patagons si l'on y avoit pénétré. On trouvera des Diables Sétébos dans tous les pays où une saine Philosophie n'aura pas porté la lumiere.

MAGELLAN, Chap. I.

An. 1520.

modité, soit aux bras, soit aux jambes, soit en toutes autres parties. Ils coupoient leurs cheveux à peu près comme les Moines Européens, ou les attachoient avec un lacet de coton. Ils se serroient si fort pour se garentir du froid, que quelquefois les parties de la génération étoient cachées dans leurs corps. Un de ces gens à bord des vaisseaux mangea une corbeille de biscuit à un seul répas, & but plein un petit baquet d'eau d'un seul trait.

Conspiration contre l'Amiral, découverte.

Il se forma dans ce lieu une conspiration contre la vie de l'Amiral, elle fut découverte, & il y eut plusieurs bas Officiers de pendus & mis en quartiers, entre autres Louis de Mendoza. Un Prêtre nommé Jean de Carthagène, & quelques autres qui avoient eu part au complot furent laissés dans le pays des Patagons, où l'on éleva une Croix pour marquer la prise de possession.

Il découvre les détroits qui portent son nom.

Les Espagnols firent voile ensuite jusqu'au cinquante-deuxieme dégré de latitude méridionale où ils trouverent une riviere d'eau fraîche, & d'excellent poisson. Ils furent exposés en ce lieu à quelques dangers, ce-

MAGELLAN, Chap. I. An. 1520.

pendant les vaiſſeaux entrerent dans un port, où ils demeurerent environ deux mois à ſe fournir de poiſſon, de bois & de bonne eau : dans le même lieu l'Amiral obligea tous ſes gens à ſe confeſſer. Ce fut vers cet endroit qu'ils trouverent les détroits auxquels Magellan donna ſon nom, ils ont cent dix lieues de long; ſont fort larges en quelques parties, & n'ont pas plus d'une demi lieue en quelques autres. Ils ſont environnés de hautes montagnes couvertes de neiges, au-delà deſquelles commence la mer du Sud, que Magellan nomma l'Ocean pacifique. Un des Géants qu'ils avoient amené mourut en cet endroit, & ce fut auſſi vers le même lieu que le Saint Antoine ſe ſépara de l'Eſcadre & retourna en Eſpagne.

Lorſque Magellan eut paſſé ces détroits, & qu'il vit un chemin ouvert pour entrer dans une autre mer, les larmes de joye tomberent de ſes yeux, & il donna le nom de Cap déſiré à la pointe de terre d'où il découvrit la premiere fois la mer du Sud. Sur le ſommet d'une hauteur voiſine, il fit élever une Croix pour diriger le Saint Antoine, s'il venoit

MAGELLAN, Chap. I. An. 1520.

dans cet endroit, parce qu'il crut que ce vaisseau avoit perdu sa route.

Dans ce détroit ils trouverent plusieurs bons ports, quantité d'eau fraîche, de bois, de poisson, & de plantes très salutaires: ils remarquerent aussi que dans le mois d'Octobre la nuit n'y étoit pas de plus de quatre heures.

Le Géant qui étoit resté vivant paroissoit d'abord très mécontent quand il voyoit faire le signe de la Croix devant lui, & il marquoit par ses gestes qu'il craignoit que cette action ne fit venir le diable Sétebos, qui entreroit dans son corps & le tueroit. Quand il vit que ses craintes étoient vaines, il embrassa la Croix avec beaucoup de dévotion, & demanda à être fait Chrétien, ce qui lui fut accordé, & on le baptisa sous le nom de Paul. Il parloit beaucoup de la gorge, & entre autres choses il apprit à nommer du pain, de l'eau, de l'huile, des habits rouges, la couleur rouge, la couleur blanche, de l'émail, & plusieurs autres mots Espagnols.

Il entre dans la mer du Sud.

Le 28 de Novembre 1520, les vaisseaux entrerent dans la mer pacifi

ue, où ils naviguerent plus de trois mois sans voir la terre. Pendant ce temps toutes leurs provisions & leur eau fraîche furent consommées; les hommes furent réduits à la nécessité de manger de vieux cuirs, qu'on trempoit dans l'eau quatre ou cinq jours pour les amollir, & de boire leur propre urine : leurs gencives s'enflerent de façon qu'elles leur couvroient presque les dents ; & dix-neuf de leurs gens périrent misérablement, ainsi que le Géant, & un Brazilien qui étoit avec eux. Le plus grand nombre étoient devenus si foibles, que leurs bras se refusoient absolument au travail ; & il n'y en avoit aucun qui ne fût attaqué de quelque incommodité douloureuse. An. 1520.

Cet Océan dans lequel ils voguerent environ quatre mille lieues, est nommé avec raison Océan pacifique, puisque durant tout ce temps ils n'éprouverent aucunes tempêtes, & ne remarquerent aucun trouble, ni aucune agitation dans la mer. Ils y découvrirent deux Isles inhabitées, dont chacune pouvoit avoir deux cents lieues, la premiere au quatorzieme degré de latitude méridionale, & la An. 1521.

MAGELLAN, Chap. I. An. 1521.

seconde au cinquieme. L'une & l'autr ne produisoient que quelques arbre d'un bois inutile, & un petit nom bre d'oiseaux ; c'est pourquoi ils le nommerent les Isles infortunées.

Ils observent les étoiles du pôle méridional.

Dans leur cours ils observerent deu amas d'étoiles peu éloignés l'un d l'autre, qui paroissoient comme d petits nuages, plus brillants dans l milieu. Entre ces amas, sont deux étoiles qui n'ont rien de remarquable, ni pour la grandeur, ni pour l'éclat ; mais elles sont d'un grand usage pour reconnoître le pôle antarctique, ou pôle méridional, qui n'a pas d'étoiles qui servent à le distinguer, comme celles que nous voyons au pôle septentrional.

L'aiguille aimantée eut des variations considérables ; & quoiqu'elle tournât toujours du côté du pôle septentrional, elle perdit beaucoup de sa vigueur ; ce qui les obligea de la retoucher à la pierre d'aimant. Ils découvrirent aussi une croix de cinq belles étoiles du côté de l'Ouest à égales distances les unes des autres.

Ils passerent ensuite près de deux terres fort élevées, d'ont l'une nommée Cipanghu est à vingt degrés de

atitude méridionale, & l'autre qu'on ppelle Sumbdit, est située sous le uinzieme. Ils repasserent l'Equateur & dirigerent leur cours de l'Ouest u Sud-Ouest, mais particulierement uivant cette derniere direction l'espace d'environ cent lieues, jusqu'à e qu'ils fussent arrivés au treizieme egré de latitude septentrionale, herchant le Cap nommé Cattigara ar les anciens Auteurs; mais il n'est as situé à la hauteur où ils croyoient e trouver.



CHAPITRE II.

Les Espagnols arrivent aux isles d[e]s Larons : Simplicité des habitants : Leur figure & leurs habillements : Grand usage du Cocotier : Descrip[-] tion d'un peuple dont les oreill[es] sont d'une grandeur excessive : Ma[-] gellan est très bien reçu par le R[oi] de Bethuan & par son Fils : Leu[r] surprise à la vue d'un homme armé : Il est visité par le Roi de Messana : Les Espagnols gagnent Zubut, & convertissent toute l'Isle à la Fo[i] Chrétienne : on abolit les cérémo[-] nies funébres & les sacrifices du peu[-] ple de Mathuan : Magellan est tue[é].

Magellan arrive aux Isles des Larons.

LE six de Mars, les Espagnol[s] étant à douze degrés de latitud[e] septentrionale, & environ à cen[t] soixante-six degrés de longitude, dé[-] couvrirent une Isle au Nord-Ouest & deux au Sud-Ouest, d'inégale gran[-] deur. L'Amiral avoit formé le dessein de s'y rafraîchir quelque temps ; mais les habitants avoient tant d'inclina-

ion à voler, qu'il lui fut impoſſible l'y reſter. Ils emportoient toujours quelque choſe des vaiſſeaux, où ils venoient régulierement avec leurs canots; & ces vols irritoient tellement les mariniers, qu'on eut beaucoup de peine à les empêcher d'amener les voiles, & de côtoyer la terre pour en prendre vengeance. L'Amiral deſcendit ſur le rivage avec quarante hommes bien armés, tua ſept des Inſulaires, brûla environ cinquante maiſons & pluſieurs canots, reprit la chaloupe d'un des vaiſſeaux qu'ils avoient amenée, & revint à bord pour ſuivre ſon voyage, après avoir donné à ces Iſles le nom d'Iſles des Larrons. Quelques-uns de ceux qui étoient bleſſés arracherent de leurs corps les fleches que leur avoient tirées les Eſpagnols, & les regarderent avec un air d'étonnement juſqu'à ce qu'ils tombaſſent morts. Lorſque la flotte partit, elle fut ſuivie aſſez loin par plus de deux cents canots, d'où on préſentoit aux Européens du poiſſon comme pour le leur donner; & l'on remarqua particulierement pluſieurs femmes qui s'arrachoient les cheveux, & faiſoient paroître d'autres ſignes

MAGELLAN, Chap. II.

An. 1521.

Description de ces peuples.

de douleur, comme si elles avoien perdu leurs maris.

Ces peuples sont de moyenne taille de couleur olive, portant des barbes noires, & des cheveux qui leu tombent jusqu'à la ceinture. Ils von nuds, & il ne paroît pas qu'ils obéissen à aucun chef particulier. Les femme sont plus blanches que les hommes ont des traits assez réguliers, & portent leurs cheveux noirs si longs qu'ils descendent presque jusqu'à terre. Elles se couvrent pour la pudeur avec l'écorce intérieure du palmier, & sortent rarement de leurs cabanes, où elles s'occupent à faire des nattes & des filets du même arbre, ainsi qu'à d'autres ouvrages domestiques. Les hommes portent des bonnets de feuilles de palmier, & pensent qu'il est essentiel à la beauté de teindre leurs dents de rouge ou de noir, & de se frotter le corps & la tête d'huile de coco. Leur nourriture est le coco, l'ananas, les oiseaux, les figues, les canes de sucre, & les poissons volants.

Leurs barques sont de différentes couleurs; pour voile ils se servent des feuilles les plus larges du Datier cou-

sues

ſues enſemble, & leur gouvernail eſt une planche avec un bâton, enſorte que, ſelon qu'il leur eſt plus commode, l'une ou l'autre extrêmité de leur petit bâtiment en devient la poupe. Ils voguent avec beaucoup de légereté; & quand on les voit de loin, il ſemble que ce ſoient des dauphins qui courent ſur la ſurface de la mer. Leurs maiſons ſont de bois, couvertes de planches & de feuilles de figuier, qui dans ce pays ont juſqu'à trois pieds de longueur : ces maiſons ſont partagées en une ſalle & en pluſieurs chambres avec des fenêtres. Les habitants couchent ſur des feuilles de palmier, qui ſont très molles, avec des nattes auſſi de palmier pour couvertures : leurs armes ſont des maſſues ou bâtons dont l'extrêmité eſt garnie d'épines.

Le 10 de Mars 1521, les Eſpagnols deſcendirent dans une petite Iſle nommée Zamal, éloignée de trente lieues des Iſles des Larrons. Le lendemain ils arriverent à une autre, appellée Humuna, où ils trouverent de très bonne eau, beaucoup d'arbres fruitiers, avec un peu d'or, & du Corail blanc. L'Amiral y fit

MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

élever une tente pour les malade des vaisseaux, & on y tua un cochon

Le 18 du même mois, ils furen visités par neuf hommes dans un canot, qui parurent d'un caractere trè doux & très humain : ils apporteren du vin tiré des Cocotiers, & d'autre présents pour l'Amiral, & ils firen entendre par leurs signes que dan quatre jours ils apporteroient de l chair, des oiseaux & du ris, ce qu'il firent exactement.

Description du Cocotier.

Le Cocotier fournit une espèce d pain, du vin, de l'huile & du vinaigre. On fait une incision dan l'arbre, à laquelle on ajuste un gro rozeau, par où distille une liqueu agréable, un peu verte, dont le goû est assez semblable à celui du vi blanc, & qu'on boit de même. L fruit du Coco est aussi large que l main d'un homme, l'écorce intérieur en est verte, d'environ deux doigt d'épaisseur; on le partage aisémen en fils, dont on fait des cordage pour les barques : sous cette peau on trouve une coque épaisse qu'o brûle pour la réduire en poudre, & les naturels du pays en font un grand usage en diverses maladies. Cett

coque renferme une ſubſtance blanche & épaiſſe, qui reſſemble aſſez à la noix, & ils s'en ſervent au lieu de pain pour manger avec la chair & le poiſſon. Le goût approche beaucoup de celui de l'amande, & elle demeure toujours ſéche. Au milieu de ce fruit, on trouve une liqueur très bonne, très douce & fort claire, qui quelquefois s'épaiſſit & devient comme du blanc d'œuf: quand ils veulent en faire de l'huile, ils la mettent fermenter dans l'eau, & la font bouillir juſqu'à ce qu'elle paroiſſe comme de l'huile ou du beurre fondu. Pour faire du vinaigre, ils prennent cette même eau, & l'expoſent au Soleil, où en peu de temps elle acquiert toute l'aigreur du meilleur vinaigre blanc. Enfin ſi l'on broye enſemble la noix & la liqueur, & qu'on les paſſe au travers d'une étoffe, on en tire du lait qui reſſemble beaucoup à celui d'une chévre. Ces arbres fleuriſſent pendant cent ans, & deux Cocotiers peuvent fournir de la liqueur pendant ſoixante jours à une famille de dix perſonnes: mais on ne peut la conſerver plus longtemps.

MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

Il arrive aux Isles Philippines.

Ceux qui visiterent les Espagnols venoient d'une petite Isle voisine, nommée Zulvan : ils inviterent l'Amiral à descendre dans leurs barques pour voir leurs marchandises, qui consistoient en clous de girofle, canelle, muscade, poivre, macis, & en plusieurs bijous d'or. Magellan les traita aussi à bord, & ils furent si épouvantés d'entendre le bruit du canon, qu'ils se seroient jettés dans la mer, si l'Amiral ne les avoit rassurés par des caresses & par des présents. Les hommes étoient nuds, portoient des boucles aux oreilles & des bracelets aux bras ; leurs armes étoient des poignards, des couteaux & des lances ornées d'or. Ils parlerent aux Espagnols d'une nation qui habitoit dans des Isles voisines, & dont ils disoient que les oreilles tomboient jusques sur les bras. Le 22 Mars ils apporterent des oranges, du vin de Palme & des cocos, ce qui fut un grand rafraîchissement pour les malades.

Il y avoit un grand nombre d'Isles voisines les unes des autres, & les Espagnols leur donnerent le nom d'Archipelague de Saint Lazare. Les

habitants étoient idolâtres : en général fort gras, de groſſe taille, & de couleur olive : ils ſe frottoient le corps d'huile de Coco pour ſe garantir de l'ardeur du ſoleil & des vents brûlants. Preſque tous étoient nuds à l'exception d'une ceinture d'écorces d'arbres, & leur tête étoit couverte d'un bonnet de ſoie, orné de quelques ouvrages faits à l'éguille.

Les Eſpagnols quitterent cette Iſle le 25 de Mars, firent cours entre l'oueſt & le ſud-oueſt, & le 28 ils jetterent l'ancre à l'Iſle de Buthuan, où ils furent très bien reçus par le Roi & par ſon fils. L'Amiral fit préſent au Roi d'un habillement rouge, & d'un jaune fait à la maniere des Turcs avec un bonnet rouge, & il diſtribua des couteaux & des grains de verre à ceux qui accompagnoient le Souverain. Ce Prince viſita le vaiſſeau & les marchandiſes : mais il fut exceſſivement effrayé quand on tira une piéce de canon : cependant il ſe raſſura quand il vit qu'il n'étoit arrivé aucun accident. Le Roi marqua la plus grande ſurpriſe de voir que pluſieurs perſonnes frappoient un matelot qu'on avoit exprès armé de pied-

MAGELLAN, Chap. II.

An. 1521.

en-cap, ſans qu'il en fût bleſſé, ni que cela fît la plus légere impreſſion ſur lui, & il déclara par ſon interprète, qui étoit un eſclave natif des Moluques, qu'un tel homme étoit lui ſeul auſſi fort que cent de ſes ſoldats.

Antonio Pigafatta, & un autre Eſpagnol, eurent ordre d'accompagner ce Prince juſques ſur le rivage : auſſi-tôt qu'il y fut deſcendu, il leva les mains au Ciel, & les étendit enſuite vers les Chrétiens, en quoi il fut imité par toute ſa ſuite : Antonio & ſon compagnon en firent de même, & ils burent réciproquement à la ſanté les uns des autres. Ils monterent par des échelles au palais du Roi, qui étoit élevé ſur des pièces de bois, & paroiſſoit de loin comme un grenier à foin couvert de feuilles de palmier & de figuier. Ces peuples s'aſſeyent les jambes croiſées pour manger, & au lieu de chandelle pendant la nuit ils ſe ſervent d'une eſpèce de gomme qu'on met dans des feuilles de palmier pliées & tortillées pour cet uſage. Sa Majeſté fut très ſurpriſe de voir qu'Antonio écrivoit les noms de chaque choſe, qu'il répétoit pluſieurs fois, & il le renvoya ainſi que

ſon compagnon avec pluſieurs préſents. Le jeune Prince en fit de même après les avoir traités magnifiquement dans une Iſle voiſine nommée Caleghan, où il avoit ſon palais.

Richeſſes & coutumes de l'Iſle de Buthuan.

Les Eſpagnols trouverent dans cette Iſle pluſieurs morceaux d'or aſſés gros mêlés avec de la terre, & ils virent pluſieurs vaſes du même métal dans la maiſon du Roi, qui étoit très bien ornée. Ce Prince étoit d'une belle figure: ſes cheveux noirs tomboient ſur ſes épaules; il portoit ſur la tête une eſpèce de turban de ſoie, des anneaux d'or à ſes oreilles, & trois autres à chaque doigt. Il avoit au côté une eſpèce d'épée dans un fourreau de bois ciſelé, avec une poignée d'or, & autour de ſa ceinture, il portoit une pièce d'étoffe de coton & ſoie qui lui tomboit juſqu'aux pieds. Son corps étoit peint de diverſes couleurs, & oingt d'huile de Benjamin & de Storax. Son viſage étoit couleur d'olive; on le nommoit Raja Columbu, & le Prince, Raja Siagu.

L'Amiral ne voulut pas permettre à un de ſes gens de prendre un collier & une couronne d'or en échange de quelques grains de verre, crainte que

les habitants n'en tiraſſent la conſéquence que leur or avoit plus de valeur que les marchandiſes des Eſpagnols.

Les naturels du pays étoient très agiles : avoient le corps peint & alloient entiérement nuds. Les femmes étoient en grande partie couvertes de leurs cheveux qui tomboient preſque juſques à terre. Tous portoient des anneaux d'or, & mâchoient un fruit qu'on nomme Arréca, & qui reſſemble aſſés à la poire : ils le coupent en quartiers & l'enveloppent dans des feuilles de poirée. Ils prétendent que ce fruit fortifie l'eſtomach, rend la bouche vermeille, & quand ils l'ont mâché ſuffiſamment, ils le jettent pour en prendre d'autres : mais ils y ſont tellement accoutumés qu'ils auroient beaucoup de peine à s'en paſſer.

L'Amiral leur donna une croix avec une couronne d'épines, & en même temps lui & tous ſes gens firent une profonde révérence à ces inſtruments de la paſſion : il fit dire aux habitants par ſon interprète qu'il leur faiſoit ces préſents comme une marque de la bienveillance de l'Empereur ſon

maître. Il leur recommanda de les mettre ſur la plus haute de leurs montagnes, & les aſſura que s'ils ſe proſternoient devant, ils ſeroient préſervés de tous les dangers qui peuvent arriver des tempêtes, des foudres & des tonnères : que ſi quelques Chrétiens venoient dans cet endroit, ils jugeroient en voyant cette croix que ceux qui l'avoient donnée avoient été bien reçus, & qu'alors ils les ſecoureroient & leur donneroient toute ſorte d'aide, bien loin de leur cauſer aucun dommage. La ſeule forme de leur culte étoit de lever les mains & les yeux vers le ciel, en appellant leur Dieu Abbas, ce qui fit plaiſir à Magellan, parce qu'il ſavoit que les Gentils ſe convertiſſent plus aiſément à la religion Chrétienne que ne font les Mahométans.

Le Roi de Buthuan fournit aux Eſpagnols des Pilotes, qui les conduiſirent à Zailon, Zubut, Meſſana & Caleghan. La meilleure de toutes ces Iſles eſt celle de Zubut, au moins pour le commerce. Dans celle de Meſſana, qui eſt à neuf dégrés de latitude ſeptentrionale, ils trouverent des chiens, des chats, des cochons,

MAGELLAN, Chap. II.

An. 1521.

des poules, des chévres, du ris, du gingembre, du coco, de l'orge, des figues, des oranges, & de la cire, outre une grande quantité d'or. Ils firent ensuite voile au Nord-ouest, & passerent entre Zeilon, Bohol, Canghu, Barbai & Caleghan. Dans cette dernière Isle, ils virent des Chauves-souris aussi grandes que des aigles, & dont le goût ressembloit assés à celui des poules. Ils y trouverent aussi des bisets, des tourterelles, des espèces de péroquets, & des poules qui avoient de petites cornes: elles font de gros œufs qu'elles enterrent profondément dans le sable, où la chaleur du soleil les fait éclorre, & les petits poulets en sortent d'eux-mêmes.

Ils prirent à bord le Roi de Messana, & allerent avec lui à Zubut, qui est éloigné de cinquante lieues de Catighan & de soixante & dix de Messana.

Il arrive à Zubut l'une des Isles Philippines.

Le sept d'Avril vers midi, ils entrerent dans le port de Zubut, & passerent plusieurs villages situés entre des arbres. Quand ils furent à la portée du canon de la ville, Magellan rangea les vaisseaux en ordre de ba-

taille, & fit une décharge générale: ensuite il envoya à terre un député & un interprète: ils se rendirent auprès du Roi, qu'ils trouverent dans un grand effroi à cause du bruit de l'artillerie: mais il fut rassuré quand l'interprète lui eut dit que c'étoit un salut ordinaire, & une marque de respect pour le maître de la place. Il ajouta que l'Amiral son maître, qui étoit sujet du Monarque le plus puissant qu'il y eut dans le monde, étoit venu pour découvrir les Isles Molucques; qu'il avoit dessein de lui faire une visite pour échanger des marchandises & des provisions, y étant engagé par le récit favorable que le Roi de Messana lui avoit fait de Sa Majesté. Le Roi fut très content de ce discours; mais il observa seulement, que suivant l'usage, tous les vaisseaux qui entroient dans son port lui payoient tribut, & il cita l'exemple d'un bâtiment arrivé peu de jours avant, & qui étoit chargé d'or & d'esclaves, sur quoi il fit paroître les propriétaires du vaisseau pour en rendre témoignage. L'interprète répondit, qu'il étoit au-dessous de la dignité d'un aussi grand Roi que son maître

MAGELLAN, Chap. II.

An. 1521.

de lui payer un tribut, & que s'il insistoit sur cet article, il pouvoit sentir les fâcheuses conséquences d'une guerre qui lui seroit certainement très désavantageuse, d'autant que la puissance de son maître étoit infiniment plus grande que celle du Roi de Portugal : & qu'il avoit beaucoup plus de vaisseaux & de territoires, puisqu'il étoit en même temps Roi d'Espagne & Empereur de toute la Chrétienté.

Il est bien reçu dans ces Isles.

Un Négociant Maure qui étoit présent à ce discours, confirma tout ce qu'avoit dit l'Interprète, & assura le Roi que si l'on ne traitoit pas ces gens avec les égards convenables, leur Souverain qui avoit soumis Calécut, Malaca, & toutes les grandes Indes, pourroit envoyer contre lui une armée qui ravageroit tous ses territoires. Le Monarque demanda un jour pour faire ses réfléxions, & cependant fit fournir aux Espagnols toutes sortes de rafraîchissements.

Le Roi de Messana, qui, après celui de Zubut, étoit le plus puissant de tout le pays, lui fit alors une visite. Il lui parla avec tant d'éloges de l'humanité & de la douceur de l'Amiral,

que lorſque Magellan envoya pour ſavoir la réponſe, le député trouva le Roi dans les rues, accompagné de pluſieurs des principaux de ſa cour, qui étoient en chemin pour venir aux vaiſſeaux. Ce Prince demanda s'il y avoit plus d'un Commandant ſur la flotte : dit qu'il étoit diſpoſé à trafiquer, marchandiſe pour marchandiſe, avec les Eſpagnols de la façon qui leur conviendroit, & qu'il leur accorderoit telles immunités qu'ils pourroient deſirer : mais il demanda pour preuve d'amitié une goute de ſang du bras droit de l'Amiral, promettant de lui en remetttre autant du ſien. Alors le Roi de Meſſana & le neveu de celui de Zubut, avec pluſieurs des principaux de la nation, viſiterent l'Amiral à bord, & lui apporterent pluſieurs beaux préſents, pour gagner ſa confiance & ſon amitié.

Converſion de l'Iſle de Zubut.

L'Amiral leur prêcha alors la religion Chrétienne, qu'ils embraſſerent avec ſatisfaction ; ils écouterent le ſymbole avec tant de plaiſir qu'ils en verſerent des larmes de joie, & peu de jours après cette viſite, toute l'Iſle fut convertie & baptiſée.

MAGELLAN, Chap. II.

An. 1521.

Quand les Eſpagnols viſiterent le Roi dans ſon palais, il étoit aſſis sur le plancher, couvert d'une fort belle natte de feuilles de dattier. Ce Prince étoit petit & gros : il portoit sur ſa tête une eſpèce de bonnet travaillé à l'aiguille, avoit une chaîne très riche au col, & un anneau d'or, orné de pierres précieuſes à chaque oreille. Il étoit caché par une ceinture de baſin, & le reſte de ſon corps étoit entierement nud : mais couvert de peintures qui repréſentoient des flammes & d'autres figures extraordinaires de diverſes couleurs. Il avoit à côté de lui trois vaſes de belle porcelaine, avec des œufs cuits, & quatre autres vaſes qui contenoient du vin & étoient couverts d'herbes odoriférentes. Ce Prince traita l'Amiral avec toute ſa ſuite dans ſon palais, où quatre de ſes filles, qui étoient blanches & avoient de fort beaux traits, danſérent toutes nues, jouant en même temps d'une eſpèce de tambour de baſque de métal, & chantant aſſés agréablement.

Le Roi accorda avec plaiſir aux Eſpagnols la permiſſion d'enterrer un des hommes qui étoit mort à bord;

il marqua autant de ſatisfaction que de ſurpriſe à la vue des cérémonies que les Chrétiens obſervent dans leurs funérailles, & du reſpect qu'ils portent à la Croix ; on en plaça une à la tête & l'autre aux pieds de la foſſe.

Coutumes de ces peuples.

Les peuples de ces Iſles eſtiment particulièrement les verres à boire, lorſqu'ils ſont d'un beau criſtal : ils ſe ſervent de poids & de meſures, & ont un grand amour pour la juſtice. Leurs maiſons ſont de bois élevées ſur des pieux : ils y montent par des dégrés, & le deſſous ſert à loger leurs porcs, leurs poules & leurs chèvres. Ils ont un oiſeau très délicat dont la peau eſt noire, à peu près de la groſſeur d'un Corbeau : on dit qu'il ſe met ſur la ſurface de l'eau pour être dévoré par la baleine, dont il perce & mange le cœur, après quoi il ſe fait un paſſage au travers de ſon corps. On aſſure qu'on en a trouvé ſouvent de vivants dans celles que la marée a jetté mortes ſur le ſable.

Ces peuples donnerent de l'or, du ris, des cochons, des poules, & pluſieurs effets de grand prix pour des bagatelles de très peu de valeur, & ils payerent quinze ducats pour

MAGELLAN, Chap. II.

An. 1521.

Baptême du Roi & de sa famille.

le poids de quatorze livres de fer.

L'Amiral avertit le Roi de ne pas être effrayé du bruit du canon qu'on devoit tirer pour le baptême de ce Prince : Il fut instruit dans la religion Chrétienne; on l'engagea à détruire les idoles, à élever des croix en plusieurs endroits, à fléchir le genou devant elles, & à les saluer les mains jointes. On donna au Roi le nom de Charles à cause de l'Empereur, & au Prince celui de Ferdinand parce que le frere de Sa Majesté Impériale portoit le même nom. Le Roi de Messana fut appellé Jean au baptême, & le Maure dont nous avons parlé fut nommé Christophe. Il y eut le même jour plus de cinq cents hommes de baptisés avant la messe, & on leur donna différents noms Chrétiens. Ensuite le Roi & ceux qui l'accompagnoient dînèrent à bord du vaisseau Amiral, où ils furent reçus par une décharge générale de canon.

La Reine qui étoit jeune & belle fut aussi baptisée, de même que la femme du Prince, & plus de quatre cents autres femmes. La Reine vint entendre la Messe en grand appareil, avec une piece d'étoffe blanche au-

tour de ſon corps, & ſur la tête une triple couronne aſſés ſemblable à la tiarre du Pape, d'où tomboit un voile de ſoie brodé d'or qui lui couvroit les épaules. Elle étoit précédée de trois jeunes femmes & de trois hommes également nuds, & ſuivie d'une troupe d'autres femmes, qui ne portoient aucune chauſſure, & avoient ſeulement la tête & la ceinture couvertes de voiles de ſoie : leurs cheveux étoient auſſi épars ſur leur col & ſur leurs épaules.

Preſque toute l'iſle étoit alors convertie, à l'exception d'un village qui refuſa d'obéir aux ordres du Roi : L'Amiral le fit brûler, & l'on éleva une Croix de bois à la place où il avoit été ; on choiſit cette matiere parce que le peuple en étoit idolâtre : s'il avoit été Mahométan, on auroit mis une Croix de pierre, par alluſion à la dureté du cœur des gens de cette Religion.

Le frère du Roi n'étoit pas encore converti, & l'on continuoit à offrir des ſacrifices à quelques Idoles qui ſubſiſtoient toujours, pour la ſanté de ce Prince qui étoit aſſés mauvaiſe. L'Amiral en fut informé, fut ex-

MAGELLAN, Chap. II.

An. 1521.

trêmement touché de cette circonſ-tance, & s'engagea à perdre la tête ſi le Prince ne recouvroit pas la ſanté, après avoir embraſſé la foi Chrétienne. Sur cette aſſurance, & ſur quelques autres arguments, le Prince qui étoit un homme d'excellent jugement & d'un bon eſprit, conſentit à être baptiſé, après quoi il fut réellement guéri, à la joie & au grand étonnement de toute la nation.

Mœurs des habitants de cette Iſle.

A quelque diſtance de Zubut eſt l'iſle de Mathan, dont les habitants ne couvrent aucune partie de leur corps, excepté celles qui doivent être néceſſairement cachées. Les mâles y portent un petit anneau d'or, & ils ont autant de femmes qu'il leur plaît d'en choiſir: mais il y en a toujours une qui eſt conſidérée comme la premiere. Ce qu'ils ont de plus remarquables ſont leurs funerailles & le ſacrifice qu'il font d'un cochon au Soleil.

Les femmes ſont leurs principaux Prêtres, & ce ſont elles auſſi qui ſe chargent du ſoin de pleurer les morts: elles vont à la maiſon du défunt, entourent le corps de branches

d'arbres, & forment au-dessus une espece de tente de pieces de coton: ensuite la principale femme s'étend sur lui, en posant chacune des parties de son corps sur celle de son mari; elle pleure de concert avec une autre qui coupe ses cheveux peu à peu: quand l'une cesse de couper, l'autre cesse ses pleurs, & commence à chanter: en même-temps on brule autour du corps de la myrrhe, du storax & d'autres parfums. Ces cérémonies durent cinq jours, durant lesquels si on veut les en croire, pendant cinq heures à commencer depuis minuit les corbeaux viennent se percher sur le toit de la maison, & croassent de concert avec les heurlements des chiens du voisinage. Après toutes ces cérémonies elles enferment le corps dans un coffre de bois.

MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

Pour les sacrifices qui se font en l'honneur du Soleil, on commence par sonner quelques cloches, ensuite on apporte trois plats de bois, dont le premier contient du ris & du miel bouilli & roulé dans des feuilles: le second est plein de poisson rôti: & le troisieme contient un morceau d'é-

Leurs Sacrifices.

MAGELLAN, Chap. II. An. 1521.

toffe, avec deux tresses de cheveux qu'on étend sur le plancher. Deux vieilles femmes, dont chacune porte une trompette de roseau se mettent sur la piece d'étoffe : la premiere applique une de ces tresses sur son front, auquel il y a deux cornes attachées, en sonnant de la trompette & en dansant : après différents gestes, elle fait une espece d'invocation barbare au Soleil, ce qui est précédé d'une profonde révérence, & la seconde femme répond à toutes ces cérémonies qu'elle imite : on apporte du vin, elle en met dans sa bouche, & le jette sur le cochon, qui est lié au milieu de la piece d'étoffe. Elle tue ensuite cet animal avec une lance destinée à cet usage : mais ce n'est qu'après plusieurs cérémonies ridicules : elle met une lumiere dans la gueulle du cochon, & l'autre vieille lave le bout de sa trompette dans le sang, y trempe ses doigts, & en fait des signes sur le front de son mari, de même que sur celui de tous les autres hommes qui se trouvent présents : enfin elles quittent les habillements sacerdotaux & mangent le ris ; mais il n'est pas permis à aucun hom-

An. 1521.

me de le partager avec elles : cependant il ne leur eſt pas alors défendu de manger de la chair du cochon, dont ils ne feroient aucun uſage dans telle occaſion que ce pût être, s'il n'avoit été ainſi conſacré, & ſi l'homme n'avoit été ſigné par ces vieilles ſorcieres.

Mort de Magellan.

Le Gouvernement de l'iſle de Mathan avoit été partagé entre deux Princes, nommés Zula & Cilapulapu : le dernier ayant refuſé de payer tribut au Roi d'Eſpagne, l'Amiral marcha à la tête de ſoixante hommes, couverts de caſques & de côtes de mailles pour le combattre : mais Magellan fut tué dans la bataille par une fléche empoiſonnée, & par un coup d'une lance de roſeau qu'il reçut dans le viſage. Il y eut auſſi huit ou neuf autres hommes de tués du côté des Eſpagnols, & quinze de celui des barbares : mais le nombre des bleſſés fut beaucoup plus grand entre les derniers. Cilapulapu avoit levé contre les Chrétiens trois armées, dont chacune contenoit plus de deux mille hommes bien équippés de fléches, de dards & de javelines : il ne voulut point rendre le

corps de Magellan quelque rançon qu'on lui offrit pour le retirer.

CHAPITRE III.

Barbosa & Serrano succédent dans le commandement à Magellan : Ils brûlent un de leurs vaisseaux : Description de la Cour de Borneo : Ils prennent un cheval marin, & trouvent un arbre qui paroissoit animé : Cannibale qui pressoit des oranges sur les cœurs humains, comme sur des morceaux délicats : Les Espagnols découvrent les isles Molucques, & entrent dans Tidore : Ils approchent de l'Isse de Eude, doublent le Cap de bonne Espérance : Sont réduits à une grande détresse, & sont opprimés par le Gouverneur d'une des isles du Cap-verd : Ils arrivent dans le Port de San-Lucar : Récit abrégé du voyage du vaisseau qu'ils avoient laissé en route.

BARBOSA, Chap. III.

Barbosa succede au commandement.

EDOUARD Barbosa Portugais, & Jean Serrano furent choisis pour commander à la place de Ma-

gellan : mais peu de temps après le dernier fût livré par son Interprête entre les mains des insulaires.

BARBOSA, Chap. III.

An. 1521.

Quelques jours avant la mort de l'Amiral, les Espagnols avoient reçu diverses informations sur ce qui concernoit les isles Molucques. De Mathan ils firent voile à une autre isle fort éloignée, qu'on nommoit Bohol. Dans ce voyage ils convinrent de partager entre les autres vaisseaux la charge du navire la Conception & de le bruler, parce que leur nombre étoit considérablement diminué. Ensuite ils firent voile au Sud-ouest vers Pavilogbon qui étoit habité par des Noirs.

De là ils passerent à Chippit, situé au huitieme dégré de latitude Septentrionale ; ils y furent reçus avec beaucoup d'amitié, & on leur fournit en abondance du ris, du gingembre, des cochons, des chévres & des poules. Le Roi de cette isle, quand il les reçut tira du sang de sa main gauche, en mit à son corps, à son visage, & à l'extrêmité de sa langue ; & les Espagnols en firent de même, parce qu'en ce pays cette cérémonie étoit une marque d'amitié.

BARBOSA, Chap. III.

An. 1521.

A quarante lieues de Chippit est une isle nommée Caghaian, qui n'est habitée que par les éxilés de l'isle de Borneo : on y trouve beaucoup d'or, & les habitants se servent de fléches empoisonnées.

A trente lieues de Caghaian, entre l'Ouest & le Nord-Ouest, on trouve l'isle de Pulaon à neuf dégrés vingt minutes de latitude Septentrionale. Le terrein en est très fertile, & l'on y voit en abondance du ris, du gingembre, des cochons, des chévres, des poules, des cocotiers, des ananas, des cannes de sucre, des figues d'une grosseur extraordinaire, & plusieurs racines très saines. Les habitants vont nuds, se servent de fléches empoisonnées; ont une passion excessive pour les combats de coqs, & boivent d'un vin ou eau de vie de ris, beaucoup plus fort que celui de palmier, ce qui les jette bientôt dans l'yvresse.

Les Espagnols arrivent à l'Isle de Borneo.

A dix lieues au Sud-ouest de Pulaon, à cinq dégrés cinq minutes de latitude Septentrionale, & à environ cent trente dégrés de longitude est située l'isle de Borneo, qui est très grande & fort riche : la ville Capitale

BARBOSA, Chap. III.
An. 1521.

tale ayant plus de vingt-cinq mille maisons. Elle est à vingt-cinq lieues de l'embouchure du port: c'est le séjour ordinaire du Roi, dont la Puissance est très étendue, & qui a sous lui plusieurs petits Souverains. Ce Prince entretient plusieurs Concubines, & occupe dix Secrétaires, qui écrivent sur des écorces d'arbres, parce qu'ils ne connoissent pas l'usage du papier. Ce sont les femmes qui réglent sa maison: on le salue les mains jointes, en les portant trois fois au-dessus de sa tête: sa Cour est magnifique, & sa garde très nombreuse. Il envoya plusieurs présents aux Chrétiens, avec deux Elephants harnachés de soye, pour conduire leurs chefs à sa Cour, & il les reçut avec de grandes marques d'amitié. Il possédoit deux perles rondes très unies, dont chacune étoit aussi grosse qu'un œuf de poule. Le 29 de Juillet les Espagnols furent attaqués par plus de cent junques ou barques du pays qu'ils repousserent, & en prirent quatre avec leur charge, dans l'une desquelles ils trouverent le Capitaine Général du Roi de Borneo. Il revenoit de saccager une ville,

BARBOSA, Chap. III. An. 1521.

nommée Lao, & si le Pilote aux soins duquel il avoit été confié, ne l'eût laissé échapper, on auroit eu pour sa rançon une somme considérable. On trouve dans cette isle du camphre, qui est une espece de gomme, du gingembre, de la canelle, des limons, des oranges, des pourceaux, des chévres, des élephants, des chevaux, & diverses autres sortes d'animaux.

Ils passerent ensuite à Cimbubon, situé à huit dégrés sept minutes de latitude Septentrionale : ils s'y arrêterent pour radouber leurs vaisseaux, & pour se munir de bois & d'eau fraîche: ils ne purent en avoir qu'avec beaucoup de fatigue, parce que leurs souliers étoient usés, ainsi que le reste de leurs habillements. Il y a dans cette isle des crocodiles, des autruches, & des cochons sauvages : on y pêche des poissons qui portent deux cornes, & dont tout le corps n'a qu'un seul os, qui forme une espece de selle sur le dos de l'animal.

Antonio Pigafetta rapporte qu'il y vit un arbre, assés semblable à un mûrier, dont les feuilles paroissent avoir de la sensibilité, & une espece de mouvement volontaire quand el-

les tombent de l'arbre. Il s'eſt imaginé que cet arbriſſeau vivoit d'air, & dit que pendant huit jours il en conſerva dans une taſſe deux feuilles qui s'éloignoient de ſon doigt quand il les touchoit. (*i*)

BARBOSA, Chap. III. An. 1521.

Les Chrétiens firent enſuite route au Sud-eſt, pour chercher les iſles Molucques. La mer en ce parage eſt toute couverte d'herbes, & ils virent à côté d'eux de très hautes montagnes, en paſſant par Zolo, & Taghima fameuſe pour ſes perles : c'eſt de cette derniere iſle que ſont venues les deux groſſes que conſerve le Roi de Borneo. En tournant au Nord-eſt ils prirent un canot de la grande ville de Mangdando, ſituée à ſix dégrés ſept minutes de latitude Seprentrionale, & ils reçurent, des hommes qui le montoient, de nouvelles inſtructions au ſujet des iſles Molucques. Sur les bords d'une riviere voiſine, on leur dit qu'il y avoit un Cannibale très robuſte &

(*i*) Sans doute que cet arbre ou arbriſſeau étoit la plante nommée Senſitive, commune à préſent dans les ſerres des curieux en Europe, ou quelque autre douée de la même ſenſibilité.

BARBOSA, Chap. III.

An. 1521.

velu qui mangeoit cruds les cœurs des hommes, avec du jus d'orange & de limon. En cet endroit ils échangerent vingt-ſept livres de canelle pour deux couteaux. Ils reprirent leur route au Sud-eſt, & paſſerent par les iſles de Citoco, Bizamboia, Sarangani & Candingar.

Ils arrivent aux Iſles Molucques.

Après une tempête très violente, ils relacherent dans l'iſle de Sarangani, d'où ils forcerent deux Pilotes de les conduire aux Molucques. Enfin le 6 de Novembre, le vingt-ſeptieme mois depuis leur départ d'Eſpagne, après avoir paſſé un grand nombre d'autres iſles, dont nous avons omis de parler pour abréger la narration, ils arriverent à la vue des Molucques, rendirent à Dieu des actions de graces, & firent une décharge générale de leur artillerie. La ſonde dans ces mers deſcend toujours à cinquante & une toiſes, quoique les Portugais les ayent repréſentées comme très dangereuſes, tant par rapport aux bas fonds, & aux rochers, qu'à cauſe de l'obſcurité du Ciel: mais ils ont inventé ces fables pour intimider les autres nations, & pour les détourner d'entreprendre ce voyage.

Le 8 de Novembre 1521, les Eſpagnols entrerent dans le port de Tidore, qui eſt la principale des iſles Molucques: & le Sultan Raja Mauzor les y reçut en frères. Il étoit de nation Maure; jura ſur l'Alcoran de vivre toujours en amitié avec le Roi d'Eſpagne, & par reſpect pour ce Monarque, il changea le nom de l'iſle de Tidore en celui de Caſtille.

Le 12 de Novembre, le Roi donna aux Eſpagnols un magaſin pour mettre leurs marchandiſes, & en échange de huit aunes & demie d'étoffe, ils reçurent quatre cents ſix livres de clous de girofle: pour environ quinze aunes d'une autre eſpece plus groſſiere, ils eurent la même quantité de camphre: on leur en donna autant pour trente-cinq verres à boire, & pareille quantité pour un peu de vif argent.

Les vaiſſeaux furent munis abondamment de chévres, de poules, de figues auſſi grandes que la main, & de toutes autres ſortes de proviſions. Ils ſe fournirent auſſi d'eau fraîche qui venoit d'une fontaine chaude, qui coule dans les montagnes d'où croît le girofle, dont l'o-

BARBOSA, Chap. III. An. 1521.

deur ſe répandoit ſur eux comme un nuage : mais cette eau ſe refroidit quand elle eſt repoſée quelque temps. Ils emporterent auſſi des muſcades de la même iſle.

Deſcription de ces iſles.

Les iſles Molucques ſont au nombre de cinq : Tarenate, ſituée à vingt-ſept minutes de latitude Septentrionale, & dont le Roi eſt en même-temps Souverain de toutes: Tidore, dont nous avons déja parlé, & qui eſt à quatre minutes de latitude Méridionale: Mutir préciſément ſous la ligne: & Macchian à quinze minutes de latitude Méridionale, l'une & l'autre gouvernée par le peuple, comme les Républiques: enfin Bacchian, ſituée à un dégré de latitude Méridionale, eſt la plus grande des cinq, & eſt ſoumiſe à un Roi.

Le Roi de Bacchian envoya en préſent au Roi d'Eſpagne deux oiſeaux de paradis morts, de la groſſeur d'une tourterelle, avec de petites têtes, de longs becs, de longues cuiſſes terminées en pointe, & des queues pareilles à celles des tourterelles. Ces oiſeaux n'ont point d'aîles, mais ſeulement de grandes plumes de diverſes couleurs, qui leur

en tiennent lieu, & ils ne peuvent voler que lorſqu'il ſouffle un peu de vent.

Il n'y avoit pas plus de cinquante ans que ces iſles étoient peuplées par des Maures; les anciens habitants étoient Idolâtres, & fort brutes, particuliérement les femmes, qui alloient nues, à l'exception de ce qu'elles couvroient avec des écorces d'arbres, & ces mêmes écorces quand on les trempoit dans l'eau, pouvoient enſuite être battues & amincies, au point d'avoir une conſiſtance aſſés ſemblable à la ſoie.

Ces iſles produiſent des cannes de ſucre, du coco, des melons, des citrouilles, des amandes, des grenades, des oranges, des limons, du miel fait par des abeilles plus petites que des fourmis, & une grande quantité de fruits de diverſes eſpeces, particuliérement de ceux qu'on appelle Camulicai, dont la nature eſt très froide. On y trouve auſſi des chévres, des brebis, des poules, & des perroquets rouges & blancs avec d'autres de diverſes couleurs. Le pays produit encore du ris, du ſagu, arbre dont on fait du pain, du gingem-

BARBOSA, Chap. III. An. 1521.

bre, des muſcades, & des clous de girofle : ces derniers ſont d'abord blancs, ils deviennent rouges en mûriſſant, & ſont noirs quand on les cueille. On en fait la récolte deux fois par an, aux mois de Juin & de Décembre : ils forment comme des grappes de vingt ou trente clous à l'extrêmité d'une branche, qui eſt très groſſe dans ſon milieu. L'arbriſſeau qui les porte eſt à peu près de la hauteur & de la groſſeur d'un homme, les feuilles différent peu de celles du laurier, l'écorce eſt de couleur olive, l'écorce, la feuille & le bois, quand ils ſont verds ont une odeur auſſi forte que celle du clou.

L'Iſle de Gilolo eſt vis-à-vis celle de Tidore : il y avoit alors deux Rois, dont l'un avoit ſix cents enfants & l'autre ſix cents cinquante. Les habitants ſont mêlés de Maures & de Gentils : ces derniers changent de Dieu tous les jours, parce qu'ils adorent le premier objet qu'ils rencontrent le matin. On prétend que leur Roi eſt très riche.

Les Souverains de cette Iſle eurent beaucoup de peine à laiſſer partir les Eſpagnols : enfin le jour qu'ils les quit-

terent ils les embrasserent les larmes aux yeux : envoyerent plusieurs présents pour l'Empereur, & les conduisirent dans leurs canots à une Isle nommée Mare, où ils firent du bois & de l'eau. Un de leurs vaisseaux ayant une voye d'eau qu'on ne pût étancher, ils furent obligés de le laisser aux soins de quelques mariniers, qui eurent ordre de le conduire en Espagne si cela étoit possible.

BARBOSA, Chap. III. An. 1521.

Suite de leur voyage.

Réduits à quarante-six Européens & à treize Indiens, les Espagnols firent cours au Sud-ouest en partant de l'Isle de Mare : passerent par celles de Chacuan, Lagoma, Sico, Goghi, Caphi, Sulacho, Lumatolo, Tenetum, Buru, Ambon, Budia, Celaruri, Benaia, Ambalao, Bandon, Zorobua, Zolot, Nocevamor, Galian, & par plusieurs autres jusqu'à ce qu'ils arriverent à Mallua située à huit dégrés trente minutes de latitude méridionale. Ils y demeurerent quinze jours pour le radoub, & y trouverent une grande quantité de poivre, dont les feuilles sont assés semblables à celles des mûriers. Les habitants étoient Antropophages ; les femmes y portoient des arcs & des fléches, & les

BARBOSA, Chap. III.

An. 1522.

hommes avoient les cheveux & la barbe roulésfur des roseaux.

Leurs Pilotes des Isles Molucques leur dirent que dans une Isle voisine, nommée Arucetto, il y avoit des hommes dont la hauteur n'étoit que d'une coudée, avec des oreilles si longues qu'ils se couchoient sur l'une & que l'autre leur servoit de couverture. Les Espagnols n'y ajouterent aucune foi, & comme le vent & la marée leur étoit contraire, ils ne voulurent pas aller vérifier la vérité ou la fausseté de ce récit.

Ils quittent les Molucques.

Le 25 de Janvier 1522, ils abandonnerent les Molucques, & le lendemain ils arriverent à l'Isle de Timor, où il y a beaucoup d'or, une grande abondance de toutes sortes de provisions, du Gimgembre & de plusieurs especes de fruits: les maladies vénériennes sont plus communes en cette Isle que dans aucune autre partie du monde.

De Timor après un long cours à l'Ouest-nord-ouest, ils vinrent à l'Isle d'Eude, où ils trouverent une grande quantité de canelle: il y a dans toute cette partie beaucoup d'autres Isles, qui s'étendent jusqu'à la grande Guia-

va & jusqu'au Cap de Malacha dans les Indes orientales. La petite Guiava est aussi étendue que l'Isle de Madère, & n'est qu'à une lieue de distance de la grande Guiava.

BARBOSA, Chap. III.

An. 1522.

Etant partis de l'Isle de Timor le 11 de Février 1522 : les Européens laisserent à droite les côtes septentrionales, passerent au-dessous de Sumatra, éviterent la terre ferme à cause des Portugais, & furent sept semaines sans pouvoir doubler le Cap de Bonne-Espérance parce qu'ils avoient toujours le vent contraire.

Ils doublent le Cap de Bonne-Espérance.

Lorsqu'ils eurent enfin doublé ce Cap, quelques-uns furent d'avis de relacher à Mozambique, quoique cette place fût aux Portugais, parce que les vivres étoient en petite quantité, & que plusieurs hommes étoient malades : mais les autres s'y opposerent fortement : ils resterent encore deux mois en mer, sans relacher à aucun endroit & faisant toujours route au Sud-ouest. Ils perdirent vingt & un hommes, qui eurent les eaux pour sépulture, & peu s'en fallut que la disette ne les fit tous périr.

Ainsi affoiblis & dans l'état le plus fâcheux, ils furent enfin obligés de

BARBOSA, Chap. III.

An. 1522.

s'arrêter à Saint-Jago, l'une des Isles du Cap-verd, qui appartient aux Portugais. Ils envoyerent des députés à terre pour exposer leur situation, & pour demander du secours & des provisions. On leur accorda quelques mesures de ris, & quand elles furent consommées treize hommes qui étoient débarqués pour en obtenir davantage, ou pour avoir quelqu'autres denrées, furent jettés en prison, ce qui frappa leurs compagnons d'une si grande tereur, qu'ils leverent la voile, & partirent de cet endroit le plus promptement qu'il leur fût possible.

Leur arrivée en Espagne.

Le 7 de Septembre ils jetterent l'ancre dans le port de San-Lucar près de Seville ; après avoir fait une décharge générale de leur artillerie en signe de rejouissance, ils se rendirent pieds nuds & en chemise à l'Eglise Cathédrale pour y rendre graces à Dieu de leur conservation.

Les Détroits qu'ils avoient découverts furent d'abord nommés Détroits de Sainte-Victoire à cause du vaisseau qui y étoit entré le premier : mais depuis on leur a donné avec plus de justice le nom du grand Magellan. L'autre vaisseau qu'ils avoient laissé à l'Isle

de Mare, retourna quelque temps après par la grande mer aux Indes occidentales, & arriva à Darien, où il n'y a qu'un petit Iſthme qui ſépare la mer du Sud de l'Océan occidental. C'eſt dans cette partie que ſont ſituées Hiſpaniola, Cuba, & pluſieurs autres Iſles qui appartiennent aux Eſpagnols.

BARBOSA, Chap. III.
An. 1522.

Fin des Découvertes de Magellan.





ABRÉGÉ

De la Vie, des Expéditions, & des Découvertes

DE FRANÇOIS DRAKE.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire du père de François Drake : Le fils se met en mer : Les Espagnols en agissent mal avec lui ; mais il s'échape & se trouve dans un grand embarras : Il sert la Reine Elisabeth pendant quelque temps, & fait voile contre les Espagnols avec trois vaisseaux : Il construit une pinasse au port Phaisan, & est joint par le Capitaine Rawse : Ils prennent deux petits vaisseaux : Description de la nation des Symerons. Drake s'avance dans le pays avec ses Pinasses : Il attaque Nombre de Dios, & est blessé. Rawse le quitte : Drake

s'empare de trois vaisseaux dans la route de Carthagène : Il fait couler à fond un des siens, & radoube les autres dans la Baye de Darien : Il descend sur la côte de Rio Grande, & est bien traité par les Espagnols : Une tempête le met en danger : Il aborde plusieurs vaisseaux, & se munit abondamment de provisions: Un de ses frères fait une ligue avec les Symerons : Mort d'un autre frère : Il se met en marche pour gagner Panama par terre : Il découvre la mer du Sud pour la premiere fois : On lui parle d'un grand trésor : Il le manque par la folie d'un de ses hommes : Pillage de Santa Cruz : Politesse de Drake envers les Dames : Histoire d'un riche malheureux. Drake reçoit des lumieres plus étendues, & est joint par un vaisseau François.

DRAKE, Chap. I.

Origine de François Drake.

STOWE & Camden ne sont point d'accord sur ce qui concerne le père de François Drake : le premier de ces Auteurs assure qu'il fût homme de mer : le second prétend qu'il avoit embrassé l'état ecclésiastique, & qu'il étoit pourvu du bénéfice de Upnore,

DRAKE, Chap. I. An. 1565. & suiv.

ſur les bords de la riviere Medway. Nous ſommes plus portés à ſuivre le dernier ſentiment, malgré l'exactitude & les recherches de Stowe, parce que Camden aſſure qu'il en fût inſtruit par Drake même. Quoiqu'il en ſoit on eſt preſque aſſuré qu'il naquit à Taviſtock dans le Comté de Devon : ou au moins près de cet endroit, vers l'an 1540 : que ſon père étoit un homme très ardent pour la religion proteſtante, & qu'il ſe retira dans la province de Kent pendant que le fils étoit encore dans l'enfance.

Ses premieres campagnes ſur mer.

On ne peut douter que le père de Drake ne fût un homme eſtimé, puiſque le Comte François de Bedford lui fit l'honneur d'être le Parain de notre illuſtre Avanturier, & qu'il lui donna ſon nom : mais il paroît que ce fût le ſeul avantage qu'il retira de la connoiſſance de ce Seigneur, au moins pendant ſes jeunes années. Il fut mis pour apprendre la marine ſous le maître d'un bâtiment qui faiſoit le commerce en France & en Hollande, & le jeune Drake gagna tellement l'amitié de cet homme, qu'il lui légua ſon vaiſſeau en mourant, n'ayant pas été marié & ne laiſſant point d'héri-

tiers connus. Drake fit encore quelques petits voyages sur ce navire : mais il le vendit ensuite, pour être munitionaire sur un vaisseau qui alloit à la baye de Biscaye, & après cette expédition il fit un voyage à la côte de Guinée, n'ayant encore que vingt ans. En 1565 il fit voile avec le Capitaine Lovel aux Indes occidentales, où il eut quelque raison de se plaindre des Espagnols. En 1567 il vendit tout ce qu'il possédoit pour se joindre à Sir Jean Hawkins dans son expédition sur la côte de Guinée, où ils chargerent des Négres, & se déterminerent à se rendre dans les Isles Caraïbes, qui étoit l'endroit le plus favorable pour la vente : mais le fort temps les contraignit de relacher à Saint-Jean de Ulua, Etablissement espagnol dans le Golphe du Méxique. S'ils s'étoient conduits par des vues intéressées, ils auroient pu y faire un butin considérable, en se rendant maîtres comme il leur étoit facile de quelques vaisseaux richement chargés qu'ils trouverent dans ce port: mais ils rejetterent toute pensée de tenir une conduite aussi peu honorable. Il n'en fut pas de même des Espa-

DRAKE, Chap. I. An. 1565.

gnols, & pour récompenſe de cette généroſité ils ſaiſirent la premiere occaſion d'attaquer la flotte angloiſe; elle fut preſque entierement détruite, & ils traiterent les matelots qui leur tomberent entre les mains avec toute la cruauté imaginable.

La Judith que commandoit Drake, & un autre vaiſſeau, furent les ſeuls qui échaperent des ſix qui compoſoient l'eſcadre de Hawkins. Ils ſe remirent en mer, où ils ſouffrirent exceſſivement faute de proviſions, & ce ne fût qu'avec d'extrêmes difficultés que Drake regagna ſon pays natal, bien réſolu de ſe venger s'il lui étoit poſſible de la perfidie des Eſpagnols. On voit par les événements glorieux de toute la ſuite de ſa vie combien il fut conſtant dans cette réſolution. (*k*)

(*k*) Les Auteurs Anglois n'épargnent pas ordinairement les termes injurieux quand ils parlent des Nations qui ſont leurs émules, ou qu'ils regardent comme leurs ennemies. Il n'eſt pas de mon objet dans cette Traduction d'entrer dans des diſcuſſions qui appartiennent aux ouvrages hiſtoriques ou politiques, & il me ſuffit de déclarer qu'en rendant les expreſſions dans notre Langue, je déſaprouve & condamne géné-

An. 1565.

Il fervit la Couronne pendant quelque temps, à bord d'un des vaiffeaux de la Reine Elifabeth, ce qui contribua beaucoup à rétablir fa fortune dérangée. Il fit un nouveau voyage aux Indes occidentales efpagnoles en l'année 1570 avec le Dragon & le Cygne, & en 1571 il en fit un autre avec le Cygne feulement, fans autre deffein que celui de bien connoître les côtes, & d'examiner plus particulierement les forces & les richeffes des Etabliffements efpagnols, pour être en état de frapper quand il en feroit temps un coup qui pût contribuer à fa gloire & à fon avantage, en même temps qu'il abaifferoit la hauteur de cette avide nation.

Expédition contre les Efpagnols.

La réputation d'homme d'honneur que Drake s'étoit acquife, avec celle d'habile marin & d'Officier prudent l'avoient mis dans une fi haute eftime, qu'auffi-tôt qu'il eût déclaré publiquement fon intention de paffer aux Etabliffements des Efpagnols en Amérique pour ufer de répréfailles, il fut joint par un nombre fuffifant de vo-

ralement toutes celles qui peuvent attaquer les Princes ou les Nations qu'un Écrivain doit toujours refpecter.

DRAKE, Chap. I. An. 1572.

lontaires. Le 24 de Mai 1572, il mit à la voile de Plymouth, dans le Pascha, du port de soixante & dix tonneaux, accompagné par le Cygne de deux cents cinquante tonneaux, que commandoit son frere Jean Drake. Ces navires étoient montés de soixante & treize hommes, y compris les mousses; ils avoient des provisions pour un an, étoient bien fournis de munitions, & il prit de plus trois pinasses qu'on mit démontées sur les vaisseaux, afin de pouvoir les appareiller & les mettre en mer s'il étoit nécessaire.

Le 2 de Juin ils arriverent aux Isles Canaries, & le 29 du même mois ils passerent entre la Guadeloupe & la Dominique. Ils jetterent l'ancre sur la côte méridionale de cette derniere Isle, & y demeurerent trois jours pour se rafraîchir. Ils y trouverent plusieurs cabanes faites de branches de palmier: mais ils ne virent aucuns habitants, d'où ils jugerent que ces cabanes servoient seulement de retraite à des pêcheurs qui y venoient suivant les occasions. Ils quitterent cet ancrage le premier de Juillet, dirigerent leur cours vers le Continent

le l'Amérique, & gagnerent le port 'haiſan, auquel Drake avoit donné e nom dans ſon premier voyage, à auſe de la grande quantité des oieaux de cette eſpece qu'il y avoit ûs.

Il eſt joint par Jacques Rawſe.

Trouvant que ce port étoit propre our ſon deſſein, il s'y arrêta afin de nettre en mer ſes pinaſſes, voyant ue tout le rivage étoit couvert de ois convenable à cet uſage. Quelues jours après Jacques Rawſe qui nontoit une barque de l'Iſle de Wight vec trente hommes arriva dans le nême port, où il fut informé du deſein conçu par Drake pour ſurprenre Nombre-de-Dios, & il ſe déternina à ſe joindre à lui.

Quels ſont les Symérons.

Ils partirent de ce port le 22 de uillet, & trois jours après ils prirent eux petits vaiſſeaux chargés de lanches, qui venoient de Nombree-Dios. Ils furent informés par les ens d'équipage qu'on attendoit de our en jour dans cette ville quelques oldats envoyés par le Gouverneur e Panama, pour la garantir des inultes des Symerons. Ces peuples qui abitoient le pays entre Nombree-Dios & Panama étoient originai-

DRAKE, Chap. I. An. 1572.

rement des esclaves, qui quatre-vingt ans avant le temps dont nous parlons avoient pris la fuite pour échaper aux cruautés des Espagnols, & qui peu-à-peu avoient formé une nation. Drake traita avec bonté tous ceux de ce peuple qui lui tomberent entre les mains, & les fit remettre à terre, dans l'espérance que le récit qu'ils feroient de ce traitement favorable lui gagneroit l'amitié de leurs compatriotes, n'ayant pas lieu de craindre qu'ils donnassent aucune nouvelle de ce qui le concernoit à Nombre-de-Dios, parce que le chemin par terre en étoit très long.

Ayant pris avec lui cinquante-trois hommes, les tambours, les trompettes, & les munitions de guerre, Drake se mit dans les pinasses, & laissa le reste de ses gens avec les vaisseaux sous les ordres du Capitaine Rawse dans un poste aussi sûr que caché.

Il attaque Nombre de Dios.

Il suivit le rivage pendant tout le jour, allant à force de rames jusqu'à la nuit où il entra dans le port. Ses pinasses passerent entre la ville, & un petit vaisseau qui arrivoit de l'ancienne Espagne, chargé de vin de Canarie & d'autres effets. Il le força de

ſe retirer dans la partie oppoſée de la baye, ce qui l'empêcha de répandre l'allarme : débarqua ſans aucune réſiſtance, & marcha au fort où il trouva ſeulement ſix canons de bronze & quelques coulevrines qu'il fit démonter. Il n'y avoit alors en cet endroit qu'un ſeul homme, qui prit auſſi-tôt la fuite & répandit l'allarme dans la ville.

An. 1572.

Drake laiſſa quelques-uns de ſes gens pour garder les pinaſſes, quelqu'autres demeurerent dans le fort, dont ils prirent poſſeſſion, & il ſe mit en marche lui-même pour reconnoître un terrein élevé, où il remarqua qu'on avoit eu deſſein de placer quelques pieces de canons, ce qui n'avoit pas été encore exécuté. Il partagea alors les gens qui l'accompagnoient en deux partis, de ſeize hommes chacun, le premier commandé par Jean Oxenham eut ordre d'entrer dans la ville par la partie orientale, du côté de la place du marché, pendant que Drake lui-même conduiſit le reſte par la principale rue, tambours battants & enſeignes déployées. Son frère Jean Drake parut en même-temps, ce qui cauſa tant de conſternation parmi le petit nombre des habi-

DRAKE, Chap. I.

An. 1572.

tants de cette ville, qui s'étoient rangés près de la maison du Gouverneur, pour couvrir la porte qui conduit à Panama & pour s'assurer une retraite, qu'ils s'imaginerent que les Anglois étoient beaucoup plus nombreux : jetterent bas leurs armes, & prirent la fuite précipitamment, après avoir tiré deux ou trois coups. La cloche sonnoit toujours l'allarme : mais Drake donna ordre de la faire cesser, & il marcha au trésor royal, qui étoit d'une richesse immense. En passant par la maison du Gouverneur, il y vit un cheval prêt à seller, & qui paroissoit être pour quelque personne d'importance. Dans un magasin, dont on avoit laissé la porte ouverte par hazard, ou par une suite de la confusion où l'on étoit, il trouva une quantité immense d'argent en gros lingots: mais il ne voulut pas permettre à ses gens d'y toucher, parce qu'il avoit dessein de s'emparer d'effets de bien plus grande valeur.

Un orage l'empêche de réussir. Il est blessé à la jambe.

Il survint alors un violent orage de tonnerre, d'éclairs & de pluye, ce qui est très ordinaire à ce climat : les armes des Anglois en furent endommagées, & les hommes tomberent dans

dans le découragement, qui fut augmenté par la crainte que leurs pinaſſes ne fuſſent en danger. Cette refléxion les jetta dans la confuſion : mais l'intrépide Avanturier perſiſtoit toujours pour qu'ils continuaſſent à marcher, & il auroit certainement exécuté ſon projet de piller le tréſor, s'il ne fût alors tombé en foibleſſe par la perte de ſon ſang, qui couloit d'une bleſſure qu'il avoit reçue à la jambe, & qu'il avoit cachée juſqu'à ce moment. On eut beaucoup de peine à lui perſuader de la laiſſer bander & de ſe laiſſer emporter dans ſa pinaſſe; mais cet accident obligea les Anglois de retourner à leurs batiments après avoir perdu un ſeul homme qui étoit leur trompette.

Ils ſe retirerent dans une petite Iſle, fertile : environ à deux lieues de la ville. Ils y prirent du rafraichiſſement, & furent très chagrins d'apprendre combien de richeſſes ils avoient abandonnées. Ils en furent inſtruits nonſeulement par un Négre, qui avoit paſſé à leur ſervice en déſertant de celui des Eſpagnols : mais encore par la bouche d'un Gentilhomme, qui vint les trouver avec beaucoup de

DRAKE, Chap. I.

An. 1572.

politesse de la part du Gouverneur; qui craignoit une seconde visite des Anglois.

Le Capitaine Rawse le quitte.

Ils descendirent la riviere jusqu'au port Plenty dans l'Isle de Pines, où ils avoient laissé leurs vaisseaux. Ils les rejoignirent le premier d'Août, & le même jour le Capitaine Rawse les quitta, après avoir déclaré qu'il n'avoit plus aucune espérance de réussir, puisqu'ils étoient découverts sur toute cette côte.

Drake demeura six jours dans cet endroit, & mit ensuite à la voile pour Carthagene; mais le feu du canon & le son des cloches lui firent connoître qu'on étoit préparé à le recevoir. Cependant il se rendit maître d'un vaisseau de deux cents quarante tonneaux, qui étoit dans la rade, trop éloigné pour être secouru de la place. Il prit aussi deux autres petits bâtiments, envoyés de Nombre-de-Dios, pour avertir qu'il étoit sur cette côte. Il traita très bien les gens d'équipage du dernier, & les mit à terre sur la priere qu'ils lui en firent.

Drake fait brûler un de ses vaisseaux.

De concert avec le Charpentier du Cygne, il résolut de couler à fond ce bâtiment dans le dessein de pouvoir

mettre plus de forces sur ses pinasses. Il savoit que si les mariniers, qui en général sont très opiniâtres, en avoient connoissance, ils ne permettroient jamais que ce dessein fût mis à exécution : mais il se conduisit avec tant de précaution que le fonds de cale fut plein d'eau, avant qu'on eût aucun soupçon, au moyen de trois ouvertures que le Charpentier y avoit faites. On mit la charge en sureté avec toute la diligence possible, & comme on ne put trouver assés promptement la voye d'eau, on mit le feu au bâtiment par l'avis de Drake, crainte qu'il ne tombât entre les mains des ennemis.

Il donna à son frère le commandement de son vaisseau, & monta à bord d'une pinasse, parce qu'il savoit tirer un très grand parti de ces sortes de bâtiments. Il étoit déterminé à ne pas quitter cette côte sans en remporter du butin, & il trouva un endroit très convenable dans le détroit de Darien, où il fit dresser des tentes pour ses gens, & préparer toutes les munitions de guerre dont il avoit besoin. Ils étoient entierement hors de vue; il cacha son vaisseau dans une

DRAKE, Chap. I.

An. 1572.

anse voisine, & jugea qu'avec ces précautions on penseroit qu'il avoit quitté cette côte.

Il laissa son frère en cet endroit pour avoir soin du vaisseau, & du reste des hommes, & partit pour Rio-grande avec deux pinasses, se tenant hors de la vue le plus qu'il lui étoit possible. Il débarqua environ deux lieues à l'Ouest de Carthagene; les Indiens, qu'il traita avec la plus grande cordialité, lui fournirent des provisions fraîches, pour quelques jolies bagatelles qu'il leur donna en échange, & ils promirent de continuer à lui en apporter.

Il se remet en course vers Carthagene.

Le lendemain les Anglois gagnerent l'embouchure de la riviere, où ils furent assaillis d'une horrible tempête, & se trouverent excessivement incommodés des cousins: mais ils se garantirent de leurs attaques en se frottant le corps de jus de limon. Le canal en cet endroit a vingt-trois brasses de profondeur, & est si large qu'il faut avoir la vue très bonne pour découvrir un rivage de l'autre. Ils y virent plusieurs maisons, & un Espagnol leur ayant fait un signal, ils approcherent du rivage: mais quand il

reconnut qu'ils n'étoient pas de ſes compatriotes, comme il l'avoit cru d'abord, il prit auſſi-tôt la fuite. Les Anglois débarquerent & trouverent en cet endroit de bon lard, du fromage, de gros pain blanc, avec diverſes ſortes de confitures & de conſerves, outre une grande quantité de ſucre, ce qui ſervit à fournir leurs bâtiments de pluſieurs choſes qui leur étoient fort utiles.

Dans leur courſe, ils aborderent pluſieurs vaiſſeaux, dans l'eſpérance d'y trouver de l'or : mais elle fut toujours trompée, & ils n'étoient chargés que de proviſions & d'autres denrées. Cependant ils apprirent par ces priſes les grands préparatifs que faiſoient contr'eux les Eſpagnols. Le 13 de Septembre, ils retournerent au port Plenty, avec des proviſions qui auroient pu ſuffire pour une nombreuſe armée, & ils les diſtribuerent de façon que quand les Eſpagnols auroient ſurpris une partie de l'Iſle, & qu'ils en auroient enlevé les vivres, il en ſeroit reſté ſuffiſamment pour les autres parties.

Les Anglois font alliance avec les Symmerons.

Pendant l'abſence de Drake, ſon frere Jean avoit formé une ligue d'a-

DRAKE, Chap. I. An. 1572.

mitié avec les Symmerons : il promit de leur donner tout le ſecours poſſible contre les Eſpagnols, auxquels ces peuples avoient enlevé depuis peu une grande quantité d'or & d'argent, qu'ils avoient jetté dans la riviere : mais elle étoit ſi profonde qu'il ne fut pas poſſible d'en rien retirer. Cette nation ne faiſoit aucun cas de ces métaux, & ils ne les avoient pris aux Eſpagnols que parce qu'ils voyoient l'extrême paſſion dont ils étoient animés pour ces richeſſes.

Les Eſpagnols craignoient toujours de tranſporter leurs tréſors dans la ſaiſon pluvieuſe, qui s'approchoit, & Drake réſolut d'attendre, & de croiſer dans ces mers juſqu'au temps où ils avoient coutume d'arriver, afin de piller un grand nombre de vaiſſeaux. Durant cet intervale, pluſieurs de ſes gens, entr'autres ſon frere Joſeph Drake, moururent de fièvres chaudes, & peu de temps avant ſon autre frere Jean Drake fut tué en abordant vaillamment une frégate qui lui échapa. Après cet accident François amarra ſon vaiſſeau, dans la réſolution de ne plus paroître, juſqu'à ce qu'il fût aſſuré

que le trésor Espagnol étoit arrivé à Nombre-de-Dios. Il en fut instruit non-seulement par les Symmerons, qui l'avertissoient exactement de tout ce qui venoit à leur connoissance : mais encore par quelques passagers qu'il prit dans une frégate qui passa près de l'endroit où il étoit retiré, & qu'il eut beaucoup de peine à sauver de la vengeance des Symmerons. Encouragé par ceux de cette nation, & ayant des preuves convaincantes de leur fidélité, il se détermina à se rendre par terre à Panama; les Symmerons se chargerent de lui servir de guides, & de porter une grande quantité de provisions, & lorsqu'elles manquerent, ils y suppléerent par le secours de leurs arcs & de leurs fléches.

DRAKE, Chap. I.

An. 1572.

Ce voyage commença le trois de Février; Drake étoit accompagné de quarante-huit hommes, dont il y en avoit dix-huit d'Anglois, qui n'étoient chargés que de leurs armes. Le troisiéme jour ils trouverent une ville des Symmerons, située sur le penchant d'une montagne, assés près d'une belle riviere, & enclose de murs de terre. Les habitants étoient très propres,

Il se met en marche pour Panama.

An. 1573.

DRAKE, Chap. I. An. 1573.

différoient peu des Espagnols par les habillements, & agissoient avec la plus grande sincérité. Les compagnons des Anglois, ou plutôt leurs guides, se baignerent en cet endroit & y changerent d'habits : toutes sortes de provisions s'y trouvoient en abondance, & les habitants marquoient du respect pour la croix, quoiqu'ils ne parussent pas avoir grande notion de religion : mais Drake fit apprendre à quelques-uns l'Oraison Dominicale, & les fit instruire dans la doctrine des Protestants.

Il découvre la mer du Sud.

Cette ville est située à trente-cinq lieues de Nombre-de-Dios, & à cinquante-cinq de Panama. On la garde soigneusement des entreprises des Espagnols, contre lesquels ces peuples ont conçu une haine implacable : ils les surprennent quelquefois & les taillent en piéces quand ils peuvent en rencontrer dans les bois. Drake en sortit le 7 de Février, après y avoir seulement passé une nuit ; le 17 du même mois, il gagna le sommet d'une montagne très élevée, où d'un arbre que lui montrerent les Symmerons, il vit d'un côté la mer du Nord, qu'il avoit quittée, & de

DRAKE, Chap. I. An. 1573.

l'autre la mer du Sud. Il prit de ce moment la résolution de paſſer dans cette derniere avec un vaiſſeau Anglois, projet qu'il paroît que perſonne n'avoit encore formé avant ce temps. (*l*) Dans une plaine qu'il trouva deux journées plus loin, le terroir eſt ſi fertile que l'herbe y croît au-deſſus de la portée des troupeaux, ce qui oblige à la couper cinq ou ſix fois chaque année : mais elle repouſſe en trois jours, & l'on attribue cette abondance exceſſive aux roſées journalieres qui tombent dans ce délicieux climat.

Les Anglois découvroient alors fréquemment la ville de Panama, ce qui les obligeoit de ſe tenir cachés le plus qu'il leur étoit poſſible. Ils ne ſuivirent pas la grande route, & enfin après toutes ces précautions, ils arriverent dans un bois qui eſt ſur le chemin de Nombre-de-Dios, à peu de diſtance de Panama. Ils envoyerent dans cette ville un Symmeron dé-

(*l*) C'eſt-à-dire, perſonne des Anglois, puiſque Magellan étoit entré dans cette mer, où il avoit fait un long cours, après avoir découvert les détroits qui portent ſon nom.

An. 1573.

guiſé pour leur ſervir d'eſpion, & il revint bien-tôt leur dire que le Tréſorier de Lima devoit partir la nuit ſuivante avec ſa famille pour Nombre de Dios, d'où il avoit deſſein de s'embarquer afin de retourner en Eſpagne : qu'il devoit avoir à ſa ſuite quatorze mules, dont pluſieurs ſeroient chargées d'or, d'autres d'argent, & une de joyaux de prix : enfin que la même nuit il devoit auſſi paſſer par ce chemin deux Caravanes, chacune de cinquante mulets, chargés de proviſions, & d'une petite quantité d'argent.

Il tire peu d'avantage de cette expédition.

Auſſi-tôt qu'on eut reçu ces nouvelles, on ſurprit une ſentinelle qui en confirma le récit. Drake ſe cacha avec la moitié de ſes gens à cinquante pas du grand chemin, & Jean Oxenham, accompagné d'un chef des Symmerons, prit poſte du côté oppoſé avec l'autre moitié. Tout étoit ainſi diſpoſé de la façon la plus avantageuſe, quand un des hommes, qui avoit bu avec excès, s'avança pour voir ce qui approchoit, dans le temps où paſſoient les mulets chargés de proviſions, quoique Drake eût pris toutes ſes meſures pour qu'on les

laissât continuer leur route sans paroître. Cet homme fut vu par un Espagnol, qui soupçonna aussi-tôt quelque chose d'extraordinaire, parce que l'Anglois avoit une espèce de surtout de toile blanche par-dessus ses habits, comme on en avoit fait mettre à tous pour les distinguer. L'Espagnol retourna sur ses pas en toute diligence, & répandit l'allarme, ce qui fut cause que le Trésorier détourna son bagage de la route; il n'y eut que les mulets de provisions qui continuerent leur chemin : on en prit quelques-uns, mais au grand chagrin des Anglois, ils ne trouverent d'argent que la charge de deux chevaux, & ce fut alors qu'ils apprirent par le mulletier qu'ils avoient été découverts.

DRAKE, Chap. I.

An. 1573.

Il surprend la ville de Santa-Cruz.

Après avoir pris du rafraîchissement, les Anglois marcherent à Santa - Cruz, & se servirent des mulets pour les y transporter: mais ils les renvoyerent quand ils furent près de la ville. Ils rencontrerent un parti de soldats, qui les sommerent de se rendre, en leur promettant bonne composition. Ils firent peu d'attention à cette offre: s'arrêterent pour recevoir le feu des Espagnols, & le leur

DRAKE, Chap. I. An. 1573.

rendirent avec tant d'avantage qu'ils les mirent bientôt en fuite. Ils les suivirent de si près qu'ils entrerent pêle-mêle avec eux dans la ville, soutenus vigoureusement par les Symmerons, qui dans toute l'action se comporterent avec la plus grande intrépidité.

Modération de Drake.

Santa-Cruz est composé d'environ cinquante petites maisons, & il y a un Gouverneur avec plusieurs Officiers. Les Espagnols y ont de forts magasins pour recevoir les richesses qui viennent de Nombre-de-Dios par la riviere de Chagra, & sont ensuite transportées sur des mulets de Santa-Cruz à Panama. Drake y fit quelque butin, qui fut partagé également entre les Symmerons & ses gens. Il y avoit alors trois Dames qui y étoient venues passer quelque temps, parce que l'air y est beaucoup meilleur qu'à Nombre-de-Dios, où elles demeuroient ordinairement. Quand le Capitaine en fut informé, il les prit sous sa protection immédiate, & leur fit une visite le plutôt qu'il lui fut possible, pour qu'elles ne fussent point troublées par une frayeur hors de saison. L'une des principales régles de Drake en toute occasion étoit de

ſe comporter avec toute l'humanité & la politeſſe que les circonſtances pouvoient permettre : conduite qui contribua non-ſeulement à augmenter ſa réputation, mais qui ſervit même ſouvent à aſſurer le ſuccès de ſes expéditions.

Quoiqu'il fût déterminé à demeurer encore quelque temps ſur cette côte, il étoit inquiet de ſon vaiſſeau, qu'il avoit quitté depuis environ quinze jours. Il retourna avec la plus grande diligence par le même chemin qu'il étoit venu, & trouva tout en auſſi bon état qu'il l'avoit laiſſé, ce qui lui donna quelque ſatisfaction. Il tint un conſeil général, dans lequel on diſcuta ſur ce qu'on devoit entreprendre, & quelques Symmerons furent d'avis qu'on attaquât la maiſon de Pezoro, homme riche & malheureux, qui avoit un intérêt dans les mines, lequel lui rapportoit par jour plus de deux cents livres ſterlings, qu'on tranſportoit chez lui dans de grandes caiſſes. Il demeuroit près de Veragua, ville à l'Oueſt de Nombre de Dios, & ſa maiſon qui étoit de pierre ne couroit aucun riſque d'être conſumée par les flammes. Cependant

le Symmeron, qui avoit été anciennement à ſon ſervice, promit de conduire les Anglois juſqu'à ſes tréſors ſans beaucoup de difficultés : mais quelques-uns des gens de Drake firent obſerver qu'avant toutes choſes il falloit pourvoir au ſoin de leur ſanté, en ſe fourniſſant de nouvelles proviſions, parce qu'il n'en reſtoit plus qu'une petite quantité des anciennes.

Le Commandant ayant auſſi jugé que cette précaution étoit la plus importante, envoya la frégate l'Ours, dont il donna le commandement à Jean Oxenham, du côté de Toulon, avec ordre d'apporter toutes les proviſions qu'il pourroit trouver, pendant que lui-même à bord du Cabezas ſe mit en croiſière, dans l'eſpérance d'enlever quelques barques des tréſors qui paſſent & repaſſent entre Veragua & Nicaragua. Il jugea avec raiſon que l'expédition contre Pezoro étoit trop fatiguante pour ſes gens, d'autant qu'il auroit fallu faire un chemin très long par terre & au travers des bois, au lieu qu'il déſiroit conſerver leurs forces pour une autre expédition moins laborieuſe & auſſi lucrative.

Oxenham prit ſeulement une frégate chargée d'environ huit cents poules, de vingt-huit cochons, & d'une aſſés grande quantité de maïz. Drake lui-même fut obligé de ſe retirer ayant reconnu qu'il étoit découvert par le feu de pluſieurs canons qu'on tira ſur la côte. Il ne prit dans cette courſe qu'un petit vaiſſeau, où il y avoit un peu d'or : le Pilote, Génois de naiſſance, lui dit que la terreur des Anglois étoit généralement répandue ſur toute cette côte, & que Pezoro s'étoit retiré du côté de la mer du Sud avec toutes ſes richeſſes, crainte de tomber entre leurs mains. On apprit auſſi par les priſonniers d'Oxenham qu'on avoit conſtruit à Nombre-de-Dios deux galères qui n'étoient pas encore lancées à l'eau, pour eſcorter la flotte ſur la Chagra. Les tréſors qu'elle devoit porter excitoient particulièrement l'attention de notre Avanturier, qui pour encourager ſes gens, leur donna à tous un feſtin ſomptueux le 20 de Mars qui étoit le jour de Pâques.

Les Anglois furent allarmés le lendemain à la vue d'un vaiſſeau qui

Un vaiſſeau François ſe joint à lui.

DRAKE, Chap. I.

An. 1573.

venoit vers eux à pleines voiles : mais ils furent rassurés quand ils le reconnurent pour un bâtiment François, dont l'équipage étoit réduit à une grande peine faute d'eau. Drake lui en fournit, & lorsque les François furent instruits de son dessein, ils offrirent de se joindre à lui. Après quelque délibération, cette offre fut acceptée, parce que ce vaisseau étoit du port de quatre-vingt tonneaux, au lieu que celui des Anglois n'étoit que de vingt, & la pinasse seulement de dix.



CHAPITRE II.

Drake se rend à Rio Francisco, où il laisse sa frégate & va en avant avec ses Pinasses : Il s'empare de plusieurs mulets chargés d'or & d'argent : Il perd deux François : Il fait une entreprise dangereuse pour sauver ses pinasses, sur lesquelles il a quelques craintes : mais enfin il réussit à les faire avancer : Le vaisseau François le quitte : Drake récompense les Symmerons & les renvoye : Preuve de sa bonne foi : Il trouve fort à propos une grande abondance d'eau fraîche : Coutumes des Symmerons : Humanité de Drake dans cette expédition : Il arrive à Plymouth : Sert contre les rebelles d'Irlande : Il est ensuite protégé par le Lord Chancelier Hatton.

Drake se met en embuscade pour enlever un riche convoi.

DRAKE laissa les deux vaisseaux dans un port sur ; partit avec la frégate & les deux pinasses, montées de vingt François, de quinze Anglois, & de plusieurs Symmerons,

DRAKE, Chap. II. An. 1573.

& dirigea ſon cours vers Rio Franciſco. Voyant que l'eau avoit très peu de profondeur, ils laiſſerent le ſoin de la frégate à un nommé Dubble, qui eut ordre de ſe tenir caché juſqu'à ce qu'ils fuſſent de retour avec les pinaſſes. Ils s'avancerent enſuite autant qu'ils le jugerent convenable, débarquerent & firent donner de nouveaux ordres à Dubble, pour qu'il les joignit trois ou quatre jours après. Ils ſe mirent en marche avec autant d'ordre que de ſilence, guidés par les Symmerons, au grand étonnement des François, qui n'étoient pas fort amis de cette nation; & ils firent halte à un mile du grand chemin, par lequel les mulets devoient néceſſairement paſſer, ſe répoſerent & ſe rafraîchirent en les attendant.

Il en enleve une grande partie.

Le lendemain 1 d'Avril 1573, ils furent agréablement éveillés par le bruit des ſonnettes qu'on pend au col des mulets, & ils tomberent ſur les trois caravannes, dont l'une étoit compoſée de cinquante mulets, & les autres chacune de ſoixante & dix, richement chargés d'or & d'argent. L'eſcorte étoit de quarante-cinq ſoldats, ils firent une dé-

charge, qui blessa dangereusement le Capitaine François, & tua un des Symmerons: après quoi ils se retirerent en bon ordre pour aller chercher du secours. Les avanturiers employerent leur temps le mieux qu'il leur fut possible: se chargerent d'autant de lingots d'or qu'ils en purent emporter, & enterrerent le reste du trésor dans le sable, pour le venir réprendre aussi-tôt qu'ils auroient mis en sureté ce qu'ils jugeoient le plus précieux. Ils se retirerent ensuite vers Rio-Francisco, laissant dans le bois le Capitaine François, tombé en foiblesse par la perte de son sang, & un matelot de la même nation, qui s'étoit surchargé d'or. Ce dernier fut pris par les Espagnols, qui le mirent à la torture, & il leur découvrit l'endroit où l'on avoit enterré ce qu'on n'avoit pu emporter du trésor.

Il croit avoir perdu ses pinasses.

Le 3 du même mois, les Anglois gagnerent Rio-Francisco, mais ne voyant plus les pinasses, ils commencerent à craindre qu'elles ne fussent perdues, & ils eurent d'autant plus lieu de le croire qu'ils découvrirent à quelque distance sept pi-

DRAKE, Chap. II.

An. 1573.

nasses Espagnoles : mais heureusement un orage de vent & de pluye les força de s'éloigner.

Drake craignit encore, que si ses pinasses étoient prises, on ne mit ses gens à la question pour les forcer de déclarer où étoient la frégate & les vaisseaux. Cependant il fit réflexion que si ce malheur étoit arrivé, les Espagnols passeroient quelque temps avant de pouvoir gagner l'endroit où étoient ses vaisseaux : il encouragea & aida ses gens à faire un radeau, qui les pût conduire promptement à leurs navires, dans l'espérance d'y arriver avant les ennemis. Il fut accompagné dans cette entreprise par un Anglois nommé Jean Smith, deux braves François, & un Symmeron, qui fit ses efforts pour lui persuader de passer sa vie au milieu de sa nation, si ses vaisseaux étoient détruits, l'assurant que ses compatriotes lui rendroient toutes sortes de services.

Il les retrouve.

Après avoir construit leur radeau le plus solidement qu'il fut possible, ils y mirent une voile faite d'un sac à biscuit, y ajouterent une espece de gouvernail, & se livrerent à la merci

des flots, étant dans l'eau jusqu'à la ceinture, & souvent jusqu'aux aisselles. Après un voyage très fatiguant d'environ six heures, ils découvrirent les pinasses deriere une pointe de terre, où Drake jugea qu'elles étoient à l'ancre. Il fit aborder aussitôt son radeau au rivage qui en étoit le plus proche, se rendit par terre aux pinasses, & après avoir tenu ses gens quelque temps en suspens, il leur fit part de ses succès, & déclara aux François la perte de leurs deux compatriotes, dont il promit de les dédommager. Il apprit alors qu'un vent d'Ouest violent, avoit empêché les pinasses de gagner Rio-Francisco au temps marqué: cependant les mariniers firent un effort pour y arriver la nuit suivante: ils y prirent leurs compagnons & leurs trésors, & réjoignirent la frégate & les vaisseaux, après quoi le Capitaine partagea également l'or & l'argent entre les Anglois & les François à leur satisfaction mutuelle.

Quelques jours après ce partage, & lorsque tout eut été réglé, Drake envoya un détachement de douze Anglois & de seize Symmerons, pour

Drake, Chap. II. An. 1573.

apporter le reste du trésor : mais ils ne trouverent que treize lingots d'argent, & quelques petits lingots d'or. Le reste avoit été découvert & emporté : on avoit même remué le terrein un mile à la ronde. Ils recueillirent toujours ce qui étoit resté, & emmenerent avec eux un François, qui n'avoit pu suivre, mais qui avoit eu le bonheur d'échaper des mains des Espagnols.

Il se sépare des François.

Les Anglois commencerent à penser sérieusement à leur retour en Europe : mais ils jugerent qu'une visite à Rio-Grande ne seroit pas infructueuse, parce qu'ils pourroient rencontrer quelques petits bâtiments chargés de provisions, dont il leur seroit très utile de s'emparer, & qui leur serviroient pour le voyage. Le vaisseau François fut congédié, & les quitta à la hauteur de Carthagene : Drake passa à deux lieues de cette ville avec le pavillon de Saint Georges à son grand mât, & le même soir il s'empara d'une frégate de Rio-Grande, chargée de maïs, de poules, de cochons, & de miel qui leur fut d'un grand secours pour les malades.

Cinq jours après ils arriverent à Cabezas, où ils demeurerent sept jours : ils y démembrerent leurs pinasses, & permirent aux Symmerons d'en prendre tout le fer, ainsi que celui des frégates, parce qu'ils savoient que cette nation chérissoit beaucoup ce métal. Les Anglois leur firent aussi des présents d'autres effets qu'ils jugerent leur être agréables, & le Capitaine y ajouta quelques pieces de toile & de soie pour leurs femmes & pour leurs parentes. Un Symmeron donna à Drake quatre lingots d'or par reconnoissance d'un très beau coutelas qu'il avoit reçu de lui, & Drake marqua tant de désintéressement qu'il les mit à la masse commune, déclarant qu'il croiroit injuste de ne pas les partager avec ses associés, puisqu'ils avoient payé le prix du coutelas, dont ces lingots étoient l'échange.

A la hauteur de la Havane, ils prirent une barque chargée de cuirs, & ils la renvoyerent, après lui avoir ôté sa cargaison, qui leur fut d'un très grand usage pour raccommoder leurs pompes.

Au Cap Saint Antoine, ils firent

DRAKE, Chap. II. An. 1573.

amas de tourterelles & d'œufs, qui leur ſervirent beaucoup dans le voyage : ils étoient dans une grande diſette d'eau : mais il tomba alors une quantité de pluye ſi prodigieuſe, qu'elle leur en fournit ſuffiſamment, ſans qu'ils fuſſent obligés de relacher, comme ils l'avoient projetté à Terre-neuve.

Ils eurent certainement les plus grandes obligations aux Symmerons pour le ſuccès de cette expédition. Ces peuples animés, non-ſeulement par leur courage naturel, mais encore par leur juſte haine contre les Eſpagnols, donnerent aux Anglois tous les ſecours imaginables. Ils leur ſervirent de guides dans les paſſages les plus difficiles ; leur fournirent des vivres ; travaillerent à la conſtruction de leurs bâtiments, & porterent leurs fardeaux. Outre les proviſions qu'ils leur procurerent, ils leur firent des cabanes de branches de palmier, ſe chargerent de leur bagage le plus péſant : & même quand quelques mariniers ſe trouverent malades ou trop fatigués de la route, les Symmerons ſe joignirent deux enſemble pour les tranſporter avec plus de facilité.

cilité. Enfin en plusieurs occasions, ils marquerent autant de jugement, que de pénétration: donnerent des preuves de la fidélité la plus intégre, & se conduisirent dans toutes les actions avec le plus grand courage.

DRAKE, Chap. II. An. 1573.

De deux cents frégates, dont la moitié étoit du port de dix tonneaux, qui naviguoient entre Carthagène & Nombre de Dios, appartenantes à différents ports contigus, à peine y en eut-il une seule, qui dans un temps, ou dans un autre, ne tombât entre les mains des Anglois durant cette expédition. Ils les rendirent presque toutes à leurs maîtres quand ils le jugerent à propos: traiterent les prisonniers qui tomberent entre leurs mains avec la plus grande humanité; les garantirent de la fureur des Symmerons leurs ennemis mortels, & leur donnerent la liberté en temps convenable. On ne peut leur reprocher d'avoir détruit aucun vaisseau, ni d'avoir fait périr aucun des prisonniers qui tomberent entre leurs mains, à moins qu'il n'ait voulu leur nuire par trahison, ou à force ouverte.

Son retour en Angleterre.

Ils passerent du Cap de la Floride

DRAKE, Chap. II. An. 1573.

aux isles Sorlingues en vingt-trois jours, & jetterent l'ancre dans le port de Plymouth le 9 d'Août 1573, pendant le temps du Sermon. Tout le peuple quitta la Prédication à la nouvelle de leur arrivée, & courut sur le rivage pour les recevoir, avec les acclamations que méritoit une expédition aussi glorieuse.

Animé par l'esprit patriotique, Drake quelque temps après équipa à ses propres dépens, trois frégates, qu'il employa contre les rébelles d'Irlande, sous les ordres de son illustre patron Walter, Comte d'Essex, & il rendit de grands services à la Couronne. Après la mort de ce Seigneur, il fut protégé par Christophe Hatton, Vice-Chambellan, & depuis Lord-Chancellier. Ce fut par son crédit que Drake obtint de la Reine une Commission pour faire un voyage dans la mer du Sud; ses premiers succès lui attirerent un grand nombre de volontaires, & tous ceux qui connoissoient sa personne ou ses talents, contribuerent aux préparatifs de cette expédition.

CHAPITRE III.

Drake met à la voile de Plymouth : ses vaiſſeaux ſont battus par une tempête : Il arrive à Mogadore : Les habitants lui offrent du ſecours, mais ils le trahiſſent & lui enlevent un de ſes hommes, qui eſt renvoyé en Angleterre par le Roi de Fez : Drake prend quelques barques de pêcheurs, & s'empare d'un gros vaiſſeau au Cap blanc, où les habitants vendent leurs femmes & leurs enfants : Il va à l'iſle de Mai : Cauſes de la température de l'air dans ce climat : L'iſle de Saint Jago ſert d'aſyle aux eſclaves fugitifs : On découvre un volcan : Il approche des iſles du Cap-verd, paſſe la ligne & eſt ſéparé du Chriſtophe : Drake eſt près de périr dans la riviere de la Plata : Les habitants ſe familiariſent, & lui volent ſon chapeau : Conſpiration contre l'Amiral au port Saint Jullien : Le Capitaine Doughty eſt pendu.

DRAKE, Chap. III.

An. 1577.

Départ de Drake pour ſon voyage du tour du monde.

LE quinze de Novembre 1577, Drake mit à la voile du port de Plymouth, avec cinq vaiſſeaux: le Pelican, nommé depuis la Biche, du port de cent tonneaux, qu'il commandoit lui-même: l'Eliſabeth de quatre-vingt tonneaux, ſous le Capitaine Jean Winter: le Marigold, barque de trente tonneaux, commandée par Jean Thomas: le Cigne, Flibot, de cinquante tonneaux, aux ordres de Jean Cheſter; & une Pinaſſe de quinze tonneaux, commandée par Thomas Moon. Les vents contraires les obligerent de relacher à Falmouth: mais ayant été aſſaillis d'un violent ouragan, qui rompit le grand mât du Pelican, & jetta le Marigold ſur le rivage, ils retournerent à Plymouth pour ſe radouber, & après avoir réparé tout leur dommage, ils remirent à la voile en bon état le 13 de Décembre, avec un vent beaucoup plus favorable que celui qu'ils avoient eu en partant la premiere fois.

Il arrive à Mogadore.

Le 25 du même mois, ils découvrirent le Cap Cantin ſur la côte de Barbarie, ſitué à trente-deux dégrés

treize minuttes de latitude Septentrionale, & le 27 ils arriverent à Mogadore, dix-huit lieues plus au Sud, où ils avoient indiqué le rendez-vous, si les vaisseaux avoient été séparés par quelque accident.

Cette isle est environ à un mile du Continent, sous la domination du Roi de Fez, & quoique les habitants professent la religion de Mahomet, ils boivent en secret autant de vin qu'ils en peuvent avoir. Il y a un très bon port, avec une grande abondance de toutes sortes d'oiseaux, particuliérement de pigeons: on y trouve aussi d'excellent poisson. Les Anglois y demeurerent quatre jours, pour achever de mettre à flot une de leurs Pinasses; quelques gens du pays approcherent du rivage, faisant des signes de paix, & deux d'entre eux monterent sur la chaloupe de l'Amiral, qui l'envoya à terre pour les recevoir; & fit laisser un homme en ôtage jusqu'à leur retour. Ils déclarerent qu'ils venoient lui offrir leur amitié, & s'informer s'il avoit besoin de provisions, étant disposés à lui en fournir. Ils promirent d'en apporter le lendemain,

DRAKE, Chap. III.

An. 1577.

& l'Amiral leur fit présent de javelots, de souliers, de toiles, & d'autres effets, après quoi il les renvoya; & ceux qui étoient sur le rivage, rendirent l'ôtage aussi-tôt que leurs compagnons furent de retour.

Trahison des Maures.

Le lendemain, on vit un gros corps de Maures sur les bords de la mer, où ils paroissoient chargés de provisions: on envoya la barque pour les recevoir, & l'un des hommes sauta promptement à terre, croyant être avec des amis: mais ils se saisirent de lui aussi-tôt, & plusieurs qui s'étoient mis en embuscade ayant paru dans le même instant, les matelots furent très heureux de pouvoir sauver leur barque, en se retirant précipitamment.

Cette trahison irrita excessivement l'Amiral: il fit débarquer un corps de troupes, & s'avança assez loin dans le pays; mais il n'en retira aucun avantage: les Maures surent se garantir de sa poursuite: & le 30 de Décembre il leva l'ancre après que sa Pinasse eût été achevée.

Celui qu'on avoit fait prisonnier se nommoit Jean Fry: on le conduisit devant le Roi de Fez, qui l'in-

terrogea ſur ſon pays & ſur la deſtination de la flotte. Il répondit qu'il étoit Anglois de la flotte de l'Amiral Drake, chargée pour les détroits, ce que le Commandant avoit fait publier pour cacher ſon véritable projet. Alors le Roi de Fez renvoya Fry avec des aſſurances d'amitié, & quelque préſent pour l'Amiral: mais les vaiſſeaux étoient partis avant qu'on le remit en liberté, & le Roi eut ſoin de le faire paſſer en Angleterre ſur un vaiſſeau Marchand.

DRAKE, Chap. III. An. 1577.

Le 3 de Janvier, les Anglois tomberent ſur quelques barques de pêcheurs Eſpagnols, & en prirent trois: le 17, ils jetterent l'ancre au Cap Blanc, où ils trouverent un vaiſſeau amarré, avec deux hommes ſeulement pour le garder, & ils s'en emparerent. Ils demeurerent quelques jours en cet endroit pour ſe renouveller de proviſions, qu'ils y trouverent en grande abondance, & l'Amiral éxerça ſes gens pour les rendre auſſi propres au ſervice de terre qu'à celui de mer. Les habitants étoient diſpoſés à leur vendre quelques eſclaves, & ils amenerent une femme avec un enfant pendant à ſa mamelle:

An. 1578.

DRAKE, Chap. III. An. 1578.

mais les Anglois ne voulurent pas s'en charger. Ces gens étoient en grande disette d'eau fraîche, l'Amiral leur en fit donner par compassion, & par reconnoissance ils lui firent présent d'ambre gris, & de quelques autres gommes précieuses.

Après s'être fournis de toutes les productions de l'Isle qui pouvoient leur être nécessaires, les Anglois se débarasserent de toutes leurs prises, dont ils ne conserverent qu'une barque de quarante tonneaux, à la place d'une de leurs plus petites qu'ils laisserent derrière, & ils quitterent le Cap-Blanc le 22 de Janvier, emmenant avec eux un petit vaisseau Portugais qui alloit charger du sel aux Isles du Cap-Verd.

Les Anglois arrivent à l'Isle de Mai.

Le 27, ils arriverent dans l'Isle de Mai qui est fort élevée, & ils y trouverent quelques Portugais : ils virent que tous les villages de la côte avoient été abandonnés, & qu'on avoit aussi eu la précaution de cacher tous les endroits où il y avoit de l'eau fraîche. Drake envoya un corps de troupes commandées par le Capitaine Winter & par M. Doughty, avec ordre de s'avancer dans le pays pour le

reconnoître. Ils trouverent le terroir très fertile, avec une grande abondance de fruits, particulièrement de figues, de beaux cocos, & des raisins délicieux. L'air y étoit tempéré, sain & agréable, quoiqu'on fût au milieu de l'hyver, ce qui n'est pas étonnant, puisque le voisinage de l'Equateur fait que cette Isle est toujours échauffée par l'ardeur du soleil. Ils y virent beaucoup de chévres & de chévreaux: mais trop légers à la course pour qu'il fût possible d'en prendre. Cependant on avoit mis sur le chemin plusieurs de ces animaux morts, & quelques vieilles carcasses comme pour se mocquer des Anglois, ce qui leur fit juger avec raison qu'on avoit défendu aux habitants de faire aucun commerce avec eux.

DRAKE, Chap. III. An. 1578.

Ils découvrirent à la fin une grande quantité d'eaux fraîches, mais trop éloignées des vaisseaux pour qu'il fût possible d'y en porter. Ils virent aussi beaucoup de poules sauvages, & du sel que l'activité du soleil formoit sur le rivage en y desséchant l'eau de la mer: les habitants en font un assés bon commerce avec les Isles voisines.

Ils arrivent à Saint-Jago.

Le 31 de Janvier ils arriverent à

DRAKE, Chap. III.

An. 1578.

Saint Jago, Isle dont les vallées sont habitées entièrement par les Portugais. Les montagnes servent d'asyle aux malheureux esclaves qui peuvent échaper à la tyrannie de leurs maîtres, & ils s'y sont tellement multipliés qu'ils les tiennent toujours dans la terreur. Près de cette Isle, les Anglois prirent un vaisseau Portugais chargé de vins; l'Amiral mit en liberté le maître & tout l'équipage, à l'exception du pilote. Il leur donna une de ses pinasses, & leur rendit leurs habits avec un tonneau de vin. Il vit un autre vaisseau de la même nation, auquel il donna la chasse: mais il ne fut pas possible de le joindre. On doit remarquer que le Portugal étoit alors une province d'Espagne, ce qui engageoit les Anglois à poursuivre ainsi ceux de cette nation.

Quand ils partirent de cette Isle, deux ou trois petites villes qu'ils avoient en vue tirerent quelques volées de canon, soit pour marquer leur joie d'être délivrées de ces hôtes incommodes, soit pour leur faire connoître qu'on étoit préparé à les bien recevoir.

A douze lieues au Sud-ouest de

Saint-Jago, dans la partie septentrionale d'une autre Isle, qu'on appelle Isle-de-Feu, est un volcan, dont les flammes qui s'élevent souvent jusqu'à deux & trois fois en une heure, répandent à une très grande distance une lumiere aussi éclatante que celle de la lune. Il jette aussi des pierres de ponce & d'autres substances calcinées très loin en mer; cependant il faut que la situation de cette Isle ait quelque chose d'agréable, puisque plusieurs Portugais y ont formé des établissements.

Ils touchent à l'Isle de Brava.

Dans une autre Isle située deux lieues plus au Midi, dont l'aspect est si charmant qu'il seroit difficile de trouver un lieu plus délicieux, on voit une grande quantité d'orangers, de limoniers, de cocotiers, & un nombre infini d'autres végétaux aussi utiles qu'excellents. Les ruisseaux rafraîchissants dont elle est arrosée augment la beauté du paysage, dont ils entretiennent la verdure & contribuent à sa fertilité. Les Portugais lui ont donné le nom de Brava; mais comme la profondeur de la mer qui l'environne y rend l'ancrage impraticable, les vaisseaux évitent d'en ap-

DRAKE, Chap. III. An. 1578.

procher, ce qui eſt vraiſemblablement la cauſe de ce que cette Iſlle n'eſt pas peuplée. Quelques-uns des gens de l'Amiral la traverſerent en entier, ſans trouver aucune créature humaine, excepté un pauvre Hermite qui ſe ſauva avec aſſés de légereté : ils ne virent autre choſe dans ſa cellule qu'un autel mal conſtruit, avec un crucifix, & quelques images d'un travail groſſier.

Après avoir fait une proviſion d'eau ſuffiſante, les Anglois quitterent les Iſles du Cap-Verd & s'avancerent vers la ligne. A meſure qu'ils en approcherent, ils trouverent le temps plus inconſtant, quelquefois abſolument calme, mais ſouvent très orageux. Ils virent une grande quantité de Dauphins, de Bonites, & d'autres poiſſons de toutes eſpèces, particulièrement de volants. Lorſque ces animaux ſont pourſuivis par les goulus de mer & par les poiſſons voraces, ils ſe ſervent de leurs nageoires comme les oiſeaux le font de leurs aîles, & par ce moyen ils s'élevent à une grande hauteur au-deſſus des eaux ; mais ils retombent quand elles ſont ſéches, & l'on en prend ſouvent

An. 1578.

sur le pont des vaisseaux ; le goût en est assés agréable.

Ils arriv en au Bresil.

Le 17 de Février, les Anglois passerent la ligne, & le 5 d'Avril ils découvrirent la terre pour la premiere fois après une navigation de plus de soixante jours. Cette terre étoit le Bresil, & aussi-tôt qu'ils furent à la vue de la côte, ils remarquerent qu'on allumoit de grands feux en différents endroits, ce qui leur fit juger que les habitants du pays épouvantés par la vue des vaisseaux faisoient leurs sacrifices ordinaires aux Diables. Ils étoient accompagnés d'invocations & de cérémonies infernales, par lesquelles ils espéroient exciter les tempêtes & les faire périr : mais ils furent trompés pour cette fois dans leur attente.

Le 7 d'Avril, les Anglois furent séparés du Christophe par un orage accompagné de tonnères, d'éclairs & de pluye : mais ils le rejoignirent le 11 au Cap-Joy où ils relâcherent pour faire de l'eau. Ils y trouverent un petit havre, où les vaisseaux étoient en sureté, parce que la force du vent étoit brisée par un large rocher, sur lequel il y avoit un grand nombre de

DRAKE, Chap. III.

An. 1578.

veaux marins : ils en tuerent quelques-uns qu'ils garderent pour leur servir de nourriture, & en effet cette viande est très saine, mais le goût en est peu agréable. Ils ne rencontrerent aucunes traces d'habitants, quoique l'air y fût très doux, le terroir fertile, le pays agréable, & qu'il y eût beaucoup de Daims sauvages : cependant quelques mariniers assurerent qu'ils avoient vu des traces d'une créature humaine, qui paroissoit au-dessus des proportions ordinaires.

Drake perd & retrouve deux de ses vaisseaux.

Ils continuerent leur cours vers la rivière de la Plata, où ils trouverent cinquante-trois ou cinquante-quatre brasses d'eau : mais comme il n'y avoit pas de rade sure pour les vaisseaux, ils se remirent en mer. La nuit du 27, le Cigne & un autre petit bâtiment furent séparés de la flotte, qui trouva enfin une baye dans une situation favorable. L'Amiral, dont la vigilance étoit très grande, & qui ne croyoit, autant qu'il lui étoit possible, à aucun rapport, à moins qu'il ne lui fût confirmé par son propre jugement, descendit dans sa chaloupe pour aborder au rivage & pour

reconnoître la côte : mais il fut arrêté par un brouillard si épais qu'il jugea à propos de retourner à son vaisseau. Il auroit eu de la peine à le retrouver si le Capitaine Thomas, voyant ce temps fâcheux, n'eût fait un mouvement dans l'intention de lui donner la facilité de rejoindre. Il descendit cependant quelque temps après, & trouva en abondance de l'eau & des provisions : les habitants étoient bien faits, forts & agiles, dansant & sautant avec des signes de joie & de bonne humeur. Ils n'avoient pas d'éloignement pour le trafic : mais ils ne voulurent rien prendre de la main à la main ; & on leur mit sur le rivage ce qu'on voulut leur donner, afin qu'il eussent la liberté de l'éxaminer. Le lendemain le Cigne rejoignit la flotte, & le Marigold qui avoit été à sa recherche ainsi que le Christophe, revinrent avec la nouvelle agréable qu'ils avoient trouvé un port sur. Ils y conduisirent toute la flotte, & l'Amiral donna ordre de brûler le Cigne, comme un bâtiment inutile, ce qu'on exécuta, après en avoir partagé les provisions & tous les fers entre les autres vaisseaux.

Les habitants de ce canton peignent leurs visages de diverses couleurs : ils sont de belle figure, forts & bien proportionnés : ils portent une espèce de bandage autour de la tête, & mettent autour de leur ceinture la peau d'une bête, dont ils tournent le poil du côté de leur corps. Ils ont une sorte de discipline militaire, & portent deux fléches, avec un arc d'environ une aune de long. Ils parurent d'abord assés peu disposés à venir près des Anglois : mais l'Amiral donna ordre d'attacher quelques bagatelles à un baton qu'on ficha en terre sur le rivage, & on les leur laissa pour qu'ils prissent tout ce qui leur feroit plaisir ; ils y vinrent quelque temps après, l'emporterent, & mirent à la place des plumes d'Autruches, & d'autres effets en échange. L'Amiral, & quelques-uns de ses gens approcherent d'une hauteur où les Indiens s'étoient rangés : mais les Anglois s'éloignerent quand ils virent que les habitants donnoient quelques signes de frayeur, & paroissoient disposés à se retirer. Cette conduite faisant connoître aux Indiens, qu'on n'avoit aucun mauvais dessein contr'eux, ils

devinrent plus familiers, & s'apprivoiserent de façon que deux d'entr'eux, attirés par l'éclat d'un point d'Espagne qui étoit autour du chapeau de l'Amiral, passerent adroitement derrière lui, & le lui enleverent de la tète, après quoi ils s'enfuirent, & partagerent leur butin, l'un gardant le bord & l'autre le chapeau. Quelques-uns se teignent tout le corps de noir, à l'exception du col qu'ils peignent de blanc : d'autres ont une épaule blanche & une noire : il y en a qui après s'être noircis les jambes, peignent dessus des lunes blanches, & se couvrent le corps de diverses figures bizarres. En se barbouillant ainsi continuellement, ils bouchent si bien les pores de la peau, qu'ils deviennent insensibles au froid : ils mangent la chair crue, & la déchirent avec les dents comme les chiens.

L'Amiral donna à cet endroit le nom de Baye des Veaux marins, à cause de la quantité étonnante de ces animaux qu'on y trouve ; on en tue deux cents en une heure. On y voit une espèce d'oiseau si stupide, qu'il attend qu'on le frappe sur la tête, outre beaucoup d'Autruches, dont

DRAKE, Chap. III.

An. 1578.

les cuiſſes ſont de la groſſeur de celles des brebis de taille moyenne. elles ne peuvent voler, cependant il n'eſt pas facile de les prendre, parce quelles ſont très agiles, courent fort vîte, & lancent très juſte des pierres en arrière contre ceux qui les pourſuivent, ayant la facilité de ſaiſir tout ce qu'elles veulent avec leurs talons.

Le Capitaine Doughti eſt puni de mort pour avoir conſpiré contre l'Amiral.

Les Anglois jetterent enſuite l'ancre dans un endroit que Magellan avoit nommé Port-Saint-Jullien, & l'Amiral y débarqua ſuivant ſon uſage dans ſa chaloupe avec ſix de ſes gens. Il y fut expoſé à quelque danger par la trahiſon des naturels du pays, qui tuerent ſon canonier, homme qu'il chériſſoit beaucoup; auſſi vengea-t-il ſa mort en tuant le meurtrier de ſa propre main. Le lendemain le corps fut enterré dans le lieu même avec grande ſolemnité. Il y trouva un gibet, où quelques années avant, Magellan avoit fait exécuter pluſieurs de ſes gens, pour avoir conſpiré ſa mort. La juſtice exigeoit encore un ſemblable ſacrifice de la part de Drake, ſur le Capitaine Doughti, qui malgré les attentions particulières que l'Amiral marquoit pour lui, avoit formé

An. 1578.

une ſemblable conſpiration. Ce pernicieux projet fut découvert à temps, & après des preuves convaincantes, Doughti fut pendu dans le même endroit. Quelques-uns ont voulu regarder cette exécution comme une tache ſur la mémoire de Drake; mais on doit convenir au contraire qu'il ſe conduiſit avec toute la douceur poſſible. Doughti fut enterré dans le même endroit, on mit une groſſe pierre à la tête & une aux pieds de ſa tombe, où ſon nom fut gravé en Latin.



CHAPITRE IV.

Drake arrive aux détrroits de Magellan: Description de la côte & des courants : Il entre dans la Mer du Sud ; mais il est repoussé en arrière par une tempête : Il perd ses ancres, & est séparé de son Vice-Amiral : Il arrive à la Mocha : les habitants tuent deux de ses gens : Il s'empare d'un riche vaisseau à Saint-Jago, & pille la ville : Il manque d'eau, & on l'empêche d'en faire à Coquimbo : Il prend une grande quantité d'argent à un Espagnol, qui s'étoit endormi en route, & se rend maître de quelques brebis du Pérou richement chargées : Il entre dans le port de Lima, & le quitte pour poursuivre le Cacafuego : Il le joint & s'en empare : Son vaisseau est chargé de richesses immenses : Il prend la ville de Guatulco, & fait les Juges prisonniers : Tremblement de terre : Il découvre la Californie qu'il nomme Nouvel Albion: Description des habitants : Le pays se soumet à Drake, que le Roi cou-

ronne lui-même : Drake quitte cette côte & aborde aux Isles des Larrons.

An. 1578.

Drake passe les détroits de Magellan.

LE 17 d'Août les Anglois quitterent ce port, & ils arriverent le 20 aux détroits de Magellan. Ils y trouverent tant de détours, & eurent le vent si variable, qu'ils ne les passerent qu'avec de grandes difficultés : ces détroits ont de largeur depuis une lieue jusqu'à quatre : mais jamais ni plus ni moins. Le pays est très élevé des deux côtés, & couvert de neiges, & il en vient de fréquentes bouffées de vent, qui mirent souvent les vaisseaux en grand danger : cependant on y voit toujours de la verdure, malgré la sévérité continuelle de l'air, & plusieurs sortes de végétaux y viennent très bien.

On croyoit autrefois que dans ces détroits le courant alloit toujours du même côté : mais les Anglois observerent alors le contraire, & virent que par le flus & reflus, l'eau s'éleve de cinq brasses sur toute la côte. Le 24 d'Août ils trouverent une isle dans les détroits, & ils y virent une si grande quantité de Pengouins, qu'en un jour il en tuerent trois mille. Cet-

DRAKE, Chap. IV. An. 1578.

te espece d'oiseau est à peu près de la grosseur d'une oye, il ne peut vôler, & sa chair est très bonne à manger. Il y a encore plusieurs autres isles, tant dans la partie Méridionale, que dans la partie Orientale des détroits, entre lesquelles la mer coule aussi rapidement qu'à la principale embouchure. Le 6 de Septembre ils entrerent dans la mer du Sud, après avoir doublé le Cap formé par le rivage.

Drake perd un de ses vaisseaux. Un autre revient en Angleterre.

Le lendemain ils furent chassés à plus de deux cents lieues en longitude, & à un dégré au Sud des détroits par une tempête qui dura très longtemps: le 15 il y eut une éclipse de Lune, qui leur fit espérer quelque changement favorable: mais ils n'en éprouverent aucun, & ni le vent, ni les vagues ne ralentirent leur fureur. Ils perdirent alors le Marigold, commandé par Jean Thomas, dont ils n'eurent depuis aucunes nouvelles. La premiere terre qu'ils purent gagner, fut un port au Nord du Cap d'Amérique: mais ils en furent encore chassés par la continuation de la tempête, furent obligés d'abandonner une ancre, & furent séparés du Vice-Amiral l'Elisabeth, qui retourna seul en Angleterre.

An. 1578.

Ayant regagné l'embouchure des détroits, ils jetterent l'ancre entre les isles, au cinquante-quatrieme dégré de latitude Méridionale, où ils trouverent de l'eau excellente, & beaucoup de plantes très salutaires, qui leur furent d'un grand usage pour les malades. Après s'être un peu reposés, & s'être remis de leurs fatigues, ils gagnerent la côte du Chili, qui décline du Nord-est à l'Est, quoique dans les cartes ordinaires on la marque différemment, sans doute parce que cette côte n'est pas encore bien connue.

Ils arrivent à la Mocha. Trahison des habitants.

Le 29 de Novembre, ils jetterent l'ancre dans l'isle de la Moka; l'Amiral & dix de ses gens descendirent à terre, où ils furent reçus par quelques-uns des habitants, qui leur donnerent des pommes de terre, & deux moutons très gras, en échange pour quelques bagatelles: mais le lendemain ils surprirent en trahison, & tuerent deux hommes qui étoient débarqués pour faire de l'eau. Cette hostilité fut occasionnée parce qu'ils les prirent pour des Espagnols, qui avoient commis dans ce pays de grandes cruautés, dont les habitants

DRAKE, Chap. IV.

An. 1578.

se vangeoient toutes les fois qu'ils en trouvoient quelque occasion favorable.

Les Anglois pillent Saint-Jago dans le Chili.

Les Anglois continuerent leurs cours vers le Chili : un Indien qui pêchoit sur la côte, les prenant aussi pour des Espagnols, leur apprit qu'il y avoit alors à Saint Jago un gros vaisseau chargé pour le Pérou, & il entreprit de les y conduire pour une légere récompense. L'équipage étoit composé de huit Espagnols & de trois Negres, qui les crurent leurs amis, & les inviterent à venir à bord pour boire avec eux. Les Anglois répondirent à cette invitation, en montant à l'abordage, & en mettant l'équipage sous les écoutilles. Cependant un Espagnol se jetta hardiment dans la mer, & gagna à la nage le rivage, où il répandit l'allarme, & aussi-tôt tous les habitants abandonnerent la ville. Lorsque l'Amiral eut mis en sureté sa prise, où il trouva pour la valeur de trente-sept mille pistolles de pur or de Baldivia, il se servit de la chaloupe des Espagnols & de la sienne pour descendre à terre. Il pilla la ville, ainsi qu'une petite chapelle, d'où il enleva un

DRAKE, Chap. IV. An. 1578.

un Calice d'argent, deux burettes, & l'ornement d'Autel, dont il fit présent à son Chapelain. Il fit charger à bord une bonne quantité de vin du Chili, & plusieurs pieces de très beau cédre qu'il trouva en cette ville : ensuite il mit ses prisonniers à terre, & dirigea son cours vers Lima, Capitale du Pérou.

Après avoir descendu quatorze hommes dans le port de Coquimbo pour faire de l'eau, dont ils avoient besoin, ils furent découverts de la ville, & l'on envoya contre eux un corps de trois cents chevaux, & de deux cents hommes d'Infanterie qui les attaquerent avec intrépidité. Les Anglois firent leur retraite, & ne perdirent qu'un seul homme, que les Espagnols décapiterent aussi-tôt qu'ils l'eurent vu tomber, & les Indiens percerent son corps de leurs fléches. Cependant l'Amiral envoya le lendemain un parti à terre pour l'enterrer, & les Espagnols déployerent le drapeau de trève, comme pour demander une entrevue : mais on n'y eut aucun égard.

Ils s'emparent de quelques richesses.

Le 22 de Janvier 1579, les Anglois ayant besoin d'eau, quelques

DRAKE, Chap. IV.

An. 1579.

Indiens de la côte offrirent de les conduire à un endroit où ils en trouveroient. Il y en avoit réellement, mais en si petite quantité qu'à peine purent-ils en retirer aucun avantage, cependant Drake récompensa libéralement ses conducteurs. A un autre endroit nommé Terapara, ils trouverent un Espagnol endormi, & ils lui ôterent, sans troubler son repos, dix-huit lingots d'argent, & environ quatre cents ducats, qu'il avoit posés à côté de lui. Un peu plus loin, ils s'emparerent de huit moutons du Pérou, dont chacun étoit chargé d'environ deux cents marcs d'argent pur dans des sacs de cuir; ils emporterent l'argent aux vaisseaux, & rendirent les moutons qu'ils avoient ainsi déchargés, à l'Indien & à l'Espagnol qui les conduisoient. Les moutons du Pérou sont à peu près de la taille de nos mulets: leur laine est de la plus grande finesse, & la chair en est excellente. Les Espagnols en retirent un service étonnant; ils portent des fardeaux très pesants, & passent par des endroits où les autres animaux trouveroient à peine à mettre le pied.

DRAKE, Chap. IV.

An. 1579.

Lés Anglois firent voile pour un port nommé Arica, où ils prirent trois petites barques, dont les hommes d'équipage étoient descendus à terre, ne soupçonnant aucun danger. Ils y trouverent quarante-sept lingots d'argent, qui pesoient près de deux mille quatre cents marcs. N'étant pas assés forts pour attaquer la ville, ils se remirent en mer, & prirent une petite barque, dans laquelle ils ne trouverent presque rien dont ils eussent besoin, aussi l'Amiral la remit en liberté, ayant pour régle de ne causer aucun dommage, lorsque lui ou ses gens n'en pouvoient retirer de profit.

Ils pillent des vaisseaux dans le port de Lima.

Le 13 de Février ils entrerent dans le port de Lima, où il y avoit une flotte de douze vaisseaux, sans qu'on eût laissé presque personne pour les garder, les Commandants, & la plus grande partie des hommes d'équipage étant descendus à terre. Ils en enleverent des soyes, des toilles, & une corbeille remplie de réalles de la plata. Ils sortirent de ce port pour donner la chasse au Cacafuego, riche bâtiment qu'on leur dit qui en étoit sorti depuis peu pour se rendre à

DRAKE, Chap. IV. An. 1579.

Paita. Quand ils y arriverent il en étoit déja parti, & avoit fait voile pour Panama : mais ils en trouverent un autre qui les dédommagea amplement d'avoir manqué le premier. Il avoit à bord cent soixante marcs d'or fin, outre un grand Crucifix de même métal, orné d'émeraudes : ils s'emparerent de ces richesses, ainsi que de plusieurs cordages, qui leur étoient pour lors très utiles.

Ils continuerent toujours à poursuivre le Cacafuego, qui fut découvert à la hauteur du Cap Saint François, à cent cinquante lieues de Panama, par M. Jean Drake, auquel l'Amiral donna pour récompense la chaîne d'or qu'il portoit ordinairement autour du col, & qu'il avoit promise à celui qui en feroit le premier la découverte.

Ils prennent le Cacafuego, richement chargé.

Vers six heures du soir ils atteignirent le vaisseau, & vinrent à l'abordage, après avoir laché trois volées, qui casserent son mât de Misaine. Ils trouverent que la cargaison répondoit au récit qui leur en avoit été fait. Elle consistoit en treize caisses pleines de réalles de la plata : cent soixante marcs d'or, vingt-six

An. 1579.

tonneaux d'argent en lingots, & une grande quantité de joyaux, outre plusieurs marchandises très riches.

Entre diverses pieces d'argenterie, on trouva deux flaçons d'argent doré d'une grosseur étonnante, qui appartenoient au Pilote. L'Amiral lui dit en plaisantant, qu'avec sa permission il vouloit en garder un pour se souvenir de lui; le Pilote qui n'étoit pas en état de refuser d'y consentir, voulut paroître agir de bonne grace, & fit présent de l'autre au maître d'hôtel de l'Amiral.

Lorsqu'ils eurent déchargé le vaisseau, ils le renvoyerent pour qu'il continuât sa route à Panama, & laisserent au Capitaine, ainsi qu'aux gens d'équipage, du linge, & des autres choses nécessaires. Peu de temps après cet exploit, pendant qu'ils continuoient leur cours toujours à l'Ouest, ils s'emparerent d'un autre bâtiment chargé de toiles, de soyeries, & de très beaux vases de la Chine: ils en prirent ce qu'ils jugerent à propos, avec un faucon d'or massif, qui avoit une très belle émeraude sur l'estomach: garderent le Pilote pour en tirer du service, & mi-

DRAKE, Chap. IV.

rent en liberté le vaiſſeau & le reſte de l'équipage.

An. 1579.

Il prend les Magiſtrats de Guatulco au ſiège.

Ce Pilote les conduiſit dans le port de Guatulco, & il leur dit qu'il n'y avoit que dix-ſept Eſpagnols dans la ville. L'Amiral deſcendit à terre avec quelques-uns de ſes gens, & alla directement à la Cour de Judicature, où le Juge étoit près de rendre une Sentence contre quelques Negres accuſés d'avoir formé le complot de bruler la ville. L'Amiral, ſans avoir égard à l'autorité de ce Tribunal, emmena priſonniers ſur ſon vaiſſeau les Juges & les Auditeurs. Il obligea le premier Magiſtrat à écrire une lettre à ſes compatriotes, pour leur ordonner de demeurer tranquilles, & de laiſſer les Anglois en liberté de faire de l'eau ſans aucun trouble. Ces ordres furent éxécutés, & il fit mettre enſuite la ville au pillage: mais on n'y trouva rien de quelque valeur, excepté un boiſſeau plein de réalles. Un des gens de l'Amiral, nommé Thomas Moon, trouva un Eſpagnol qui fuyoit dans les bois, l'arrêta, & lui enleva une chaîne d'or, avec quelques joyaux de prix par forme de rançon.

An. 1579.

Les Anglois mirent à terre leurs prisonniers Espagnols, avec le Pilote Portugais qu'ils avoient amenés des isles du Cap-Verd, & ils firent voile pour Canno : ils y jetterent l'ancre le 16 de Mars dans une riviere de très bonne eau, & ils y sentirent le choc d'un tremblement de terre, quoiqu'ils fussent éloignés d'un mile du rivage. Pendant qu'ils demeurerent en cet endroit ils y eurent en abondance de l'eau, du bois, & du poisson, outre plusieurs autres commodités qui leur furent d'un grand usage. Ils en tirerent beaucoup d'un vaisseau chargé pour les isles Philippines, qui ne soupçonnant pas le voisinage des ennemis, avoit abordé dans cette riviere pour y prendre quelques raffraîchissements.

Il prend la résolution de revenir en Europe.

L'Amiral jugeant avec raison qu'il avoit suffisamment vengé sur les Espagnols, le dommage que sa patrie en avoit souffert, ainsi que ses injures particuliéres, commença à réfléchir sur le chemin qu'il pourroit prendre pour revenir en Angleterre. Il pensa avec prudence qu'il seroit dangereux de retourner par les détroits, d'autant que ce passage étoit

DRAKE, Chap. IV.

An. 1579.

fort commode pour l'attendre avec des forces auxquelles il ne pourroit résister, puisqu'il ne lui restoit qu'un vaisseau, richement chargé, mais peu fort. Le résultat de sa délibération fut donc de faire le tour des Moluques, de suivre la route des Portugais, & de revenir par le Cap de Bonne-Espérance.

Le temps étoit alors très calme, & il dirigea son cours au Nord, dans l'espérance de trouver un vent favorable : mais depuis le 16 d'Avril jusqu'au 3 de Juin, il ne put faire que six cents lieues. Il éprouva pendant ce temps un froid excessif, & ayant jetté l'ancre dans une baye, à quarante-trois dégrés de latitude Septentrionale, le vent froid qui y soufloit avec quelque violence, ne lui permit pas de s'y arrêter long-temps; il fut obligé de réprendre la mer jusqu'au 17 qu'il arriva dans une bonne baye, où il entra avec un vent favorable.

Il aborde à la Californie.

L'Amiral donna le nom de Nouvel Albion à ce pays, tant pour l'honneur de sa propre nation, que par rapport aux collines qu'il voyoit à quelque distance de la mer. On

étoit alors en Eté, & cependant le temps y étoit très froid : ce pays a été connu depuis sous le nom de Californie, & il appartient présentement aux Espagnols.

DRAKE, Chap. IV. An. 1579.

Les habitants furent très satisfaits de la conduite affable & libérale de Drake : leurs maisons sont construites près le rivage de la mer, & bien closes pour les garentir de la dureté de l'air. Ils font le feu en général au milieu de la maison, ils s'asseoient autour sur des roseaux, qui sont posés à platte terre. Les femmes portent une ceinture aussi de roseau travaillée comme le chanvre, & elles ont ordinairement une peau de daim sur les épaules : mais les hommes vont entiérement nuds.

Ils envoyerent à l'Amiral un présent de quelques plumes, & de coëffures semblables à des filets. Il les reçut avec politesse, & leur donna aussi quelques bagatelles qu'il pensa leur être agréables : ensuite un grand nombre d'entr'eux vinrent le trouver avec un nouveau présent de très belles plumes, & de plusieurs sacs de tabac.

Un des habitants monta sur une

DRAKE, Chap. IV.

An. 1579.

petite hauteur, au bas de laquelle l'Amiral avoit fait élever quelques tentes, & fit une longue harangue, qu'il paroiſſoit lui adreſſer: enſuite il deſcendit accompagné d'un grand nombre de ſes compatriotes, & après avoir mis bas leurs armes, ils marquerent leur ſoumiſſion à l'Amiral. Les femmes demeurerent ſur la hauteur, où elles firent des cérémonies ſinguliéres, entre autres celle de s'arracher les cheveux, & de hurler comme des furies, ce qui fit juger avec raiſon, qu'on faiſoit alors un ſacrifice.

L'Amiral de ſon côté donna ordre de célébrer le ſervice Divin, dont la décence & la ſolemnité ſurprirent & frapperent beaucoup tout ce peuple.

Un Roi du pays viſite Drake.

Quelques jours après, deux habitants avec le caractere d'Ambaſſadeurs ſe rendirent auprès de Drake, & l'un d'eux lui fit une harangue qui dura près d'une demi-heure. On comprit par ſon diſcours que le Roi lui-même avoit deſſein de lui faire une viſite, pourvu que Sa Majeſté put être aſſurée par quelque ſigne particulier d'être bien reçue, com-

DRAKE, Chap. IV. An. 1579.

me étant en pleine paix. Cette demande fut auſſi-tôt accordée, & le Roi parut peu de temps après avec une ſuite nombreuſe, qui marquoit une dignité ruſtique, mais reſpectable : tout le peuple pouſſant de grands cris autour de lui tout le temps qu'il fut en chemin.

Le Roi étoit un très bel homme, d'un aſpect noble, & d'une figure majeſtueuſe. Il étoit précédé d'un de ſes ſujets de bonne mine, qui portoit ſon ſceptre, auquel pendoient deux couronnes d'une eſpece de rézeau, très bien travaillé avec des plumes ; il portoit auſſi trois chaînes d'or, qui ſont des marques d'honneur, ſervant à diſtinguer un petit nombre de perſonnes de mérite. Le Roi étoit environné d'une garde de grands hommes bien faits, & couverts de peaux de lapins, dont il y a une quantité prodigieuſe en ce pays. Enfin venoit le commun peuple en foule, & ſans aucun ordre : quelques-uns avoient le viſage peint de noir, d'autres de blanc, ou de diverſes couleurs, & tous juſqu'aux enfants portoient quelque choſe par forme de préſent.

Drake, Chap. IV

An. 1579.

L'Amiral rangea tout ſon monde en ordre de bataille pour recevoir le Prince, & les troupes Angloiſes demeurerent au-dedans des retranchements qui renfermoient les tentes. Les Indiens s'arrêterent à quelque diſtance, en obſervant un profond ſilence ; celui qui portoit le ſceptre fit une harangue d'une demi-heure, qu'il termina par une danſe, & en même-temps il commença une eſpece de chanſon, en quoi il fut imité par le Roi, les Nobles, & le Peuple. Après différents geſtes le Roi fit lui-même pluſieurs diſcours à l'Amiral, & celui-ci étant bien convaincu que le Prince n'avoit aucunes mauvaiſes intentions, lui permit enfin d'entrer dans l'intérieur du rempart qu'on avoit élevé pour ſe garentir de toute trahiſon.

Il lui met ſa couronne ſur la tête.

Dans cette entrevue le Roi ſe démit de ſes Etats en faveur de Drake, avec le conſentement unanime de ſes ſujets : il lui mit ſa propre couronne ſur la tête, & le revêtit des autres marques de la Royauté, ce que l'Amiral accepta, dans l'eſpérance que cette preuve de ſoumiſſion tourneroit un jour à la gloire

de son souverain, & à l'honneur de l'Angleterre.

An. 1579.

On fut également surpris des respects que cette nation rendit même aux gens de Drake, & ils allerent jusqu'à leur offrir des sacrifices, particuliérement aux plus jeunes. On eut beaucoup de peine à empêcher cette profanation, & à leur faire entendre qu'il y avoit un Etre tout-puissant, auquel seul étoient dûs de tels honneurs.

L'Amiral & quelques-uns de ses gens pénétrerent assés avant dans le pays, où ils trouverent de grands daims, & de ces lapins dont nous avons déja parlé, dont les peaux servent à faire des habillements, & dont la chair est une nourriture excellente. Ils ne sont pas plus gros que ceux de Barbarie: leurs pieds ressemblent à ceux des taupes; ils ont des queues comme les rats, & une espece de sac de chaque côté de leurs machoires, où ils conservent ce qu'ils ne peuvent manger immédiatement, jusqu'à ce qu'ils en aient besoin.

Drake prend possession pour l'Angleterre.

Les Espagnols n'avoient jamais été sur ce rivage, & ils n'avoient fait

DRAKE, Chap. IV. An. 1579.

aucunes découvertes au Sud de ce pays. L'Amiral avant de partir y fit élever un pilier, avec une plaque qu'on y attacha, ſur laquelle furent gravés le nom & les armes de la Reine, ainſi que la date de l'année & du jour, où l'Amiral, dont le nom fut auſſi inſcrit, y étoit arrivé: on y ajouta le don volontaire que le Roi avoit fait de ſa couronne & de ſes Etats au Souverain d'Angleterre.

Drake munit ſon vaiſſeau de proviſions ſuffiſantes pour ſubſiſter pendant un eſpace de temps aſſés conſidérable, & enſuite il mit à la voile le 23 de Juillet. Tout le peuple fit des lamentations à ſon départ, & l'on alluma des feux ſur les montagnes, ſans doute par forme de ſacrifice, juſqu'à ce qu'on eût perdu de vue le navire Anglois.

Ils arrivent aux Iſles des Larrons.

L'Amiral voyant que le froid augmentoit: que le vent de Nord devenoit plus violent, & que le Soleil perdoit beaucoup de ſon activité, déſeſpera de trouver un paſſage pour gagner les mers du Nord, & il prit la route des iſles Molucques. Le 13 d'Octobre il arriva à celles des Larons, d'où il vint pluſieurs canots

An. 1579.

qui apporterent des cocos, des fruits, du poiſſon, & diverſes autres proviſions pour les vendre aux Anglois. Ils parurent d'abord diſpoſés à trafiquer honnêtement : mais quand ils eurent commencé à ſe familiariſer avec les Européens, ils volerent tout ce qui leur tomba ſous la main, ſans qu'il fut poſſible de leur faire abandonner les effets dont ils s'étoient une fois emparés. Les Anglois voyant qu'ils perſiſtoient dans la même conduite, refuſerent de commercer avec eux, & les empêcherent de venir à bord du vaiſſeau. Ils en furent tellement irrités, qu'ils commencerent à lancer des pierres contre le navire : mais on tira un coup de canon, qui ſuffit pour les intimider, car ils ſe jetterent dans l'eau pour ſe mettre à couvert, & ſe cacherent ſous leurs canots, juſqu'à ce qu'ils viſſent le vaiſſeau à quelque diſtance : alors ils rentrerent légerement dans leurs petites barques, & gagnerent le rivage, en regardant ſouvent deriere eux.

Ces peuples coupent en rond le bas de leurs oreilles, & les étendent ſur leurs joues, en y mettant des poids conſidérables : leurs dents ſont

DRAKE, Chap. IV. An. 1579.

aussi noires que du jay: ils portent tous une certaine herbe & une poudre qu'ils mâchent continuellement, ce qui contribue à leur conserver cette couleur. On pourroit croire qu'ils voudroient se servir de leurs ongles pour armes défensives, puisqu'ils les laissent croître au moins d'un pouce au-delà de leurs doigts.

Leurs canots en général sont construits d'une grosse piece de bois, creusée avec art, & bien rabotée, l'avant & l'arriere sont bien travaillés & ornés de coquilles blanches, avec une forte piece de bois de chaque côté, & une longue canne de rozeau qui y est attachée pour empêcher le canot de renverser.

Vers le 6 d'Octobre l'Amiral passa plusieurs isles, dont quelques-unes lui parurent très peuplées, entre autres Tagulada & Zeilon, dans la premiere desquelles il trouva de très bonne canelle, & il remarqua que les habitants de la plus grande partie de ces isles étoient amis des Portugais.

Fin du Tome troisieme.

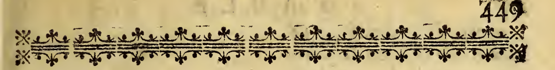


TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce troisieme Volume.

A

D

T

V

Fin de la Table des Matieres.





